This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

VI.1768(7)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIÉME.

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉATRE

Complet

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUIÉME.

CONTENANT

LE DROIT DU SEIGNEUR, LA FEMME QUI A RAISON, L'ECOSSAISE, PANDORE, SAMSON, LA PRINCESSE DE NAVARRE, LE TEMPLE DE LA GLOIRE, SOCRATE, CHARLOT, avec toutes les piéces relatives à ces Drames.

GENEVE.

M. DCC. LXVIII.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1989
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

LE DROIT DU SEIGNEUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

---

*Elle a été jouée à Paris sous le nom de l'*ECUEIL DU SAGE ; *qui n'était pas son véritable titre.*

Digitized by Google

ACTEURS.

Le Marquis du CARRAGE.

Le Chevalier GERNANCE.

Le Bailli.

MATURIN, fermier.

DIGNANT, ancien domeſtique.

ACANTE, élevée chez Dignant.

BERTHE, ſeconde femme de Dignant.

DORMÊNE.

COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domeſtiques.

Les deux premiers actes ſe paſſent ſous les arbres du village ; les trois derniers dans le veſtibule du château.

La ſcène eſt ſuppoſée en Picardie, & l'action du tems de Henri ſecond.

Digitized by Google

Digitized by Google

Maitre Baillif, ces Siéges ſont bien proches;

Le Droit du Seigneur A. III. S. 7.

Digitized by Google

LE DROIT DU SEIGNEUR, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATURIN, LE BAILLI.

MATURIN.

ECoutez-moi, Monſieur le Magiſter,
Vous ſavez tout, du moins vous avez l'air
De tout ſavoir; car vous liſez ſans ceſſe
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtreſſe
S'appelle Acante, & n'a point d'autre nom?
D'où vient cela?

LE BAILLI.

Plaiſante queſtion!
Eh que t'importe?

MATURIN.

Oh! cela me tourmente,
J'ai mes raiſons.

Digitized by Google

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acante.....
C'eſt un beau nom, il vient du Grec *Antos*,
Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos ſe traduit par *Fleur*; & ta future
Eſt une fleur que la belle nature
Pour la cueillir façonna de ſa main;
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom? chaque pere à ſa guiſe
Donne des noms aux enfans qu'on baptiſe.
Acante a pris ſon nom de ſon parrain,
Comme le tien te nomma Maturin.

MATURIN.

Acante vient du Grec?

LE BAILLI.

Choſe certaine.

MATURIN.

Et Maturin d'où vient-il?

LE BAILLIF.

Ah! qu'il vienne
De Picardie, ou d'Artois, un ſavant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi, ce n'eſt qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATURIN.

Je ne ſais, mais ce nom Grec me déplait.
Maître, je veux qu'on ſoit ce que l'on eſt:
Ma maitreſſe eſt villageoiſe, & je gage
Que ce nom-là n'eſt pas de mon village.
Acante, ſoit. Son vieux pere Dignant
Semble accorder ſa fille en rechignant;

Digitized by Google

Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît auſſi rechigner dans ſon ame.
Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur,
De ſupporter que Maturin la cueille.
Elle eſt hautaine, & dans ſoi ſe recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et quand je parle, elle n'écoute pas:
Et n'eût été Berthe ſa belle-mère,
Qui haut la main régente ſon vieux père,
Ce mariage en mon chef réſolu,
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'eſt enfin: & de manière exacte
Chez ſes parens je t'en dreſſerai l'acte;
Car ſi je ſuis le Magiſter d'ici,
Je ſuis Bailli, je ſuis Notaire auſſi;
Et je ſuis prêt dans mes trois caractères
A te ſervir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? di.

MATURIN.

Je veux qu'inceſſamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes preſſant.

MATURIN.

Et très-preſſé..... Voyez-vous? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aiſance;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être ſeul!... il vaut mieux l'être deux.
Il faut ſe marier avant qu'on meure.

Digitized by Google

LE BAILLI.

C'eſt très-bien dit : & quand donc ?

MATURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLI.

Oui ; mais Colette à votre ſacrement,
Mons' Maturin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendreſſe,
Vous & vos biens ; elle eut de vous promeſſe
De l'épouſer.

MATURIN.

Oh bien, je dépromets.
Je veux, pour moi, m'arranger déſormais,
Car je ſuis riche, & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaiſir, & non pas pour le ſien.
Je n'aime plus Colette : c'eſt Acante,
Entendez-vous ? qui ſeule ici me tente.
Entendez-vous, Magiſter trop rétif ?

LE BAILLI.

Oui, j'entens bien : vous êtes trop hâtif ;
Et pour ſigner vous devriez attendre
Que Monſeigneur daignât ici ſe rendre ;
Il vient demain, ne faites rien ſans lui.

MATURIN.

C'eſt pour cela que j'épouſe aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment ?

MATURIN.

Eh oui : ma tête eſt peu ſavante ;

Digitized by Google

Mais on connaît la coutume impudente
De nos Seigneurs de ce canton Picard.
C'eſt bien aſſez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encor à nos épouſes.
Des Maturins les têtes ſont jalouſes.
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon,
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit!

LE BAILLI.

Mais il eſt fort honnête
Il eſt permis de parler tête à tête
A ſa ſujette, afin de la tourner
A ſon devoir, & de l'endoctriner.

MATURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette diſciple à qui je me deſtine;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher. C'eſt le droit du Seigneur;
Et c'eſt à nous, en perſonnes diſcrètes,
A nous ſoumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATURIN.

D'où vient ce droit?

LE BAILLI.

Ah! depuis bien long-tems,
Ceſt établi.... ça vient du droit des gens.

MATURIN.

Mais ſur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

Digitized by Google

LE BAILLI.

Oh! point du tout.... c'eſt une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De Monſeigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient ſur nos hameaux.

MATURIN.

Ouais! nos aïeux étaient donc de grands ſots!

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les Seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vaſſelage.

MATURIN.

Pourquoi cela? ſommes-nous pas paîtris
D'un ſeul limon, de lait comme eux nourris?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes?
Une cervelle avec quoi nous penſons
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les attrapons?
Sommes-nous pas cent contre un? ça m'étonne
De voir toujours qu'une ſeule perſonne
Commande en maître à tous ſes compagnons,
Comme un berger fait tondre ſes moutons.
Quand je ſuis ſeul, à tout cela je penſe
Profondément. Je vois notre naiſſance,
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se reſſembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie eſt-elle différente?
Je n'en vois pas la raiſon: ça tourmente.
Les Maturins & les godeluraux,
Et les Baillis, ma foi, ſont tous égaux.

Digitized by Google

LE BAILLI.

C'eſt très-bien dit, Maturin, mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué ſur le dos
Réfuterait puiſſamment leurs propos.
Tu les ferais rentrer vîte à leur place.

MATURIN.

Oui, vous avez raiſon; ça m'embarraſſe;
Oui, ça pourrait me donner du ſouci.
Mais palſambleu, vous m'avoûrez auſſi,
Que quand chez moi mon valet ſe marie,
C'eſt pour lui ſeul, non pour ma ſeigneurie,
Qu'à ſa moitié je ne prétens en rien,
Et que chacun doit jouir de ſon bien.

LE BAILLI.

Si les petits à leurs femmes ſe tiennent;
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton eſprit eſt bas, ſourd & brutal!
Tu n'as pas lû le code *féodal*.

MATURIN.

Féodal! qu'eſt-ce?

LE BAILLI.

Il tient ſon origine
Du mot *fides* de la langue latine;
C'eſt comme qui dirait...

MATURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux Latin & ton ennuyeux Grec,
Si tu me dis des ſotiſes pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.

Digitized by Google

(*Il menace le Bailli, qui parle toujours en reculant; & Maturin qui court après lui.*

LE BAILLI.

Je ſuis Bailli, ne t'en aviſe pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A Monſeigneur le Marquis du Carrage?
Que tu lui dois dixmes, champ-part, argent?
Que tu lui dois....

MATURIN.

Bailli outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame;
Mais palſandié je ne dois point ma femme,
Maudit Bailli!

LE BAILLI (*en s'en allant.*)

Va, nous ſavons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici ſans toi.

SCENE II.

MATURIN *ſeul.*

CHien de Bailli! que ton Latin m'irrite!
Ah! ſans Latin marions-nous bien vîte;
Parlons au pere, à la fille ſur-tout,
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je ſuis.... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracaſſait, me donnait du ſouci,

Digitized by Google

C'était Collette, & j'ai vû la friponne
Pour mes écus muguetter ma perſonne;
J'ai voulu rompre, & je romps : j'ai l'eſpoir
D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Eſt dédaigneuſe, & ſon allure eſt fière;
Moi je les ſuis : & dès que je l'aurai,
Tout auſſi-tôt je vous la réduirai;
Car je le veux. Allons....

SCENE III.

MATURIN, COLETTE, (*courant après lui.*)

COLETTE.

JE t'y prens, traître.

MATURIN (*ſans la regarder.*)

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATURIN.

Si fait.... bon jour.

COLETTE.

Maturin, Maturin!
Tu cauſeras ici plus d'un chagrin.
De tes bons-jours je ſuis fort étonnée,
Et tes bons-jours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jaſmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;

Digitized by Google

Tantôt des vers que tu me faiſais faire
Par le Bailli qui n'en entendait rien,
Ni toi, ni moi; mais tout allait fort bien:
Tout eſt paſſé, lâche! tu me délaiſſes?

MATURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promeſſes,
Tant de bouquets acceptés & rendus,
C'en eſt donc fait? je ne te plais donc plus?

MATURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, miſérable?

MATURIN.

Mais, je t'aimais; je n'aime plus. Le Diable
A t'épouſer me pouſſa vivement,
En ſens contraire il me pouſſe à préſent;
Il eſt le maître.

COLETTE.

Eh va, va, ta Colette
N'eſt plus ſi ſotte, & ſa raiſon s'eſt faite.
Le Diable eſt juſte, & tu diras pourquoi
Tu prens les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit maître au village?
Tu penſes donc que le droit t'eſt acquis
D'être en amour fripon comme un Marquis?
C'eſt bien à toi d'avoir l'ame inconſtante!
Toi, Maturin, me quitter pour Acante!

MATURIN.

Oui, mon enfant.

Digitized by Google

COLETTE.

Et quelle eſt la raiſon?

MATURIN.

C'eſt que je ſuis le maître en ma maiſon:
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as paru un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je ſuis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence.
La choſe eſt faite. Adieu, pren patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître, je te ſuivrai,
Et contre ton contrat je m'inſcrirai.
Mon pere était procureur: ma famille
A du crédit, & j'en ai, je ſuis fille;
Et Monſeigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit maître,
Fait l'inconſtant, ſe mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état.
Nous apprendrons à ta mine inſolente,
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATURIN.

Cette innocente eſt dangereuſe; il faut
Voir le beau-pere, & conclurre au plutôt.

Digitized by Google

SCENE IV.

MATURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATURIN.

ALlons, beau-pere, allons bacler la choſe.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'oppoſe
A ſes contrats, à ſes noces, à tout.

MATURIN.

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout.
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voiſine,
De vous laiſſer enjoler ſur ſa mine.
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chaſſez cet homme.

ACANTE.

Hélas! très-volontiers.

MATURIN.

Très-volontiers!..., tout ce train-là me laſſe;
Je ſuis têtu; je veux que tout ſe paſſe
A mon plaiſir, ſuivant mes volontés;
Car je ſuis riche.... Or, beau-pere, écoutez;
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décraſſe, & j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à ſel; ça n'eſt pas mal.
Mon fils ſera conſeiller; & ma fille
Relévera quelque noble famille.

Digitized by Google

Mes petits-fils deviendront préſidens.
De Monſeigneur un jour les deſcendans
Feront leur cour aux miens : & quand j'y penſe,
Je me rengorge, & me quarre d'avance.

DIGNANT.

Quarre-toi bien ; mais ſonge qu'à préſent
On ne peut rien ſans le conſentement
De Monſeigneur ; il eſt encor ton maître.

MATURIN.

Et pourquoi ça ?

DIGNANT.

Mais, c'eſt que ça doit être.
A tous Seigneurs, tous honneurs.

COLETTE (*à Maturin.*)

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en répons.

MATURIN.

Voiſin,
Notre Bailli t'a donné ſa folie.
Eh ! di-moi donc, s'il prend en fantaiſie
A Monſeigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il beſoin de prendre ton avis ?

DIGNANT.

C'eſt différent : je fus ſon domeſtique
De pere en fils dans cette terre antique.
Je ſuis né pauvre, & je deviens caſſé.
Le peu d'argent que j'avais amaſſé
Fut employé pour élever Acante.
Notre Bailli dit qu'elle eſt fort ſavante,
Et qu'entre nous, ſon éducation
Et au-deſſus de ſa condition.

Digitized by Google

C'eſt ce qui fait que ma ſeconde épouſe,
Sa belle-mere, eſt fâchée & jalouſe,
Et la maltraite, & me maltraite auſſi.
De tout cela je ſuis fort en ſouci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monſeigneur; je vis de ſes bontés,
Je lui dois tout; j'attens ſes volontés;
Sans ſon aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon pere?

COLETTE.

Eh bien, fripon, tu crois que tu l'auras?
Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

MATURIN.

Tout le monde eſt contre moi, ça m'irrite.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, Madame BERTHE.

MATURIN (*à Berthe qui arrive.*)

MA belle-mere, arrivez, venez vîte.
Vous n'êtes plus la maitreſſe au logis.
Chacun rebèque, & je vous avertis,
Que ſi la choſe en cet état demeure,
Si je ne ſuis marié tout-à-l'heure,
Je ne le ſerai point, tout eſt fini,
Tout eſt rompu.

BERTHE.

Qui m'a déſobéi?

Qui

Digitized by Google

Qui contredit, s'il vous plait, quand j'ordonne?
Serait-ce vous, mon mari? vous?

DIGNANT.

Perſonne;
Nous n'avons garde; & Maturin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien;
Je ſuis content; & je dois me promettre
Que Monſeigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce ſoin;
C'eſt de moi ſeule ici qu'on a beſoin;
Et quand la choſe une fois ſera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut ſuivre ce que je dis.
Je ne veux plus ſouffrir dans mon logis;
A mes dépens une fille inſolente,
Qui ne fait rien, de rien ne ſe tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté,
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiſelle avec ſa froide mine,
Ne daigne pas aller à la cuiſine;
Elle ſe mire, ajuſte ſon chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, & le ſoir en cachette
Lit des romans que le Bailli lui prête.
Eh bien voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle eſt muette ainſi qu'une pécore.

Digitized by Google

MATURIN.

Ah c'eſt tout jeune, & ça n'a pas encore
L'eſprit formé; ça vient avec le tems.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire;
C'eſt modeſtie, & pudeur que cela.
Comme elle, enfin vous paſſâtes par là;
Je m'en ſouviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finiſſons. Allons, qu'on ſe dépêche:
Quels ſots propos! Suivez-moi promptement
Chez le Bailli.

COLETTE.

N'en fai rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O ciel! que dois-je faire?

COLETTE.

Refuſe tout, laiſſe ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE.

Quoi donc! ſans ſourciller?
Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler?

DIGNANT.

Chez le Bailli, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner; & laiſſons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

Digitized by Google

ACANTE.

Ah ! croyez que mes ſens
Sont pénétrés de vos ſoins indulgens ;
Croyez qu'en tout je diſtingue mon pere.

MATURIN.

Madame Berthe, on ne diſtingue guere
Ni vous, ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien ſec, mais cela n'y fait rien ;
Et je repons, dès qu'elle ſera nôtre,
Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(*Ils ſortent.*)

ACANTE.

Ah ! que je ſens de trouble & de chagrin !
Me faudra-t-il épouſer Maturin ?

SCENE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

AH ! n'en fai rien, croi-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
Tu peux trouver beaucoup mieux,... que ſait-on ?
Aimerais-tu ce méchant ?

ACANTE.

Mon Dieu, non.
Mais vois-tu bien, je ne ſuis plus ſoufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe ;
Je ſuis chaſſée, il me faut un abri,
Et par beſoin je dois prendre un mari.

Digitized by Google

C'eſt en pleurant que je cauſe ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine ;
Mais je ne ſais comment m'y prendre ; hélas !
Que devenir ?.... Di-moi, ne ſais-tu pas
Si Monſeigneur doit venir dans ſes terres ?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt ?

COLETTE.

Je ne ſais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour.
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles ;
Il rend juſtice, il a grand ſoin des filles.

ACANTE.

Ah ! s'il pouvoit me protéger ici !

COLETTE.

Je prétens bien qu'il me protège auſſi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles ;
Que Charles-Quint a loué ſa valeur.

COLETTE.

Qu'eſt-ce que Charles-Quint ?

ACANTE.

Un Empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe ?
Ne m'en faites pas, vous, & que je ſorte

Digitized by Google

A mon honneur du cas triſte où je ſuis.

ACANTE.

Comme le tien mon cœur eſt plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène....

COLETTE.

Près de nos bois?.... ah ! le plaiſant château !
De Maturin le logis eſt plus beau ;
Et Maturin eſt bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le ſais ; mais cette demoiſelle
Eſt autre choſe ; elle eſt de qualité ;
On la reſpecte avec ſa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille perſonne
Qu'on nomme Laure, & de qui l'ame eſt bonne.
Laure eſt auſſi d'une grande maiſon.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chere Colette,
En ſavent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'eſprit, des ſentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand ſoin leur ame eſt façonnée ;
La nôtre, hélas ! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danſer,
Les gens du monde apprennent à penſer.

Digitized by Google

ACANTE.

Cette Dormène, & cette vieille Dame,
Semblent donner quelque choſe à mon ame;
Je crois en valoir mieux quand je les voi;
J'ai de l'orgueil, & je ne ſais pourquoi;
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe, & Monſieur Maturin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTE.

Je n'oſe; mais enfin
J'ai quelque eſpoir : que ton conſeil m'aſſiſte.
Di-moi d'abord, Colette, en quoi conſiſte
Ce fameux droit du Seigneur?

COLETTE.

Oh ! ma foi,
Va conſulter de plus doctes que moi.
Je ne ſuis point mariée : & l'affaire,
A ce qu'on dit, eſt un très-grand myſtere.
Seconde-moi, fai que je vienne à bout
D'être épouſée, & je te dirai tout.

ACANTE.

Ah ! j'y ferai mon poſſible.

COLETTE.

Ma mere
Eſt très alerte, & conduit mon affaire:
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pouſſer mon droit par devant le Baillif.
J'aurai, dit elle, un mari par juſtice.

Digitized by Google

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le ſacrifice!
Chère Colette, agiſſons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras aſſez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, PHLIPE ſon valet.

LE BAILLI.

MA robe, allons.... du reſpect.... vîte Phlipe.
C'eſt en Bailli qu'il faut que je m'équipe.
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je ſuis Bailli; je te fais mon huiſſier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(*Il s'aſſeye devant une table, & feuillette un grand livre.*)
L'affaire eſt grave, & de grande importance.
De Matrimonio..... chapitre deux.
Empêchemens.... Ces cas-là ſont verreux.
Il faut ſavoir de la juriſprudence.
(*à Colette,*)
Approchez-vous.... faites la révérence;
Colette; il faut d'abord dire ſon nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je ſuis Colette.

LE BAILLI *écrit.*

Bon,
Colette.... Il faut dire enſuite ſon âge.
N'avez-vous pas trente ans, & davantage?

COLETTE.

Fi donc, Monſieur, j'ai vingt ans tout au plus.

LE

Digitized by Google

LE BAILLI (*écrivant.*)

Ça, vingt ans, passe : ils sont bien révolus ?

COLETTE.

L'âge, Monsieur, ne fait rien à la chose ;
Et jeune ou non, sachez que je m'oppose
A tout contrat qu'un Maturin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppositions seront notoires.
Ça ; vous avez des raisons péremptoires ?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLI.

Dites-les.... Aurait-il...

COLETTE.

Oh ! oui, Monsieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monsieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure ?

COLETTE.

Oh tant ! j'aurais plus d'un mari sans lui ;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait sans doute des promesses ?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendresses.

Digitized by Google

Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLI (*écrivant.*)

En légitime nœud.... quelle malice!
Ça, produiſez ſes lettres en juſtice.

COLETTE.

Je n'en ai point, jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me diſait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A ſon amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire? à quoi bon?

LE BAILLI.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins?

COLETTE.

Moi? point du tout: mon témoin c'eſt moi-même.
Eſt-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime?
Et puis, Monſieur, pouvais-je deviner
Que Maturin oſât m'abandonner?
Il me parlait d'amitié, de conſtance;
Je l'écoutais, & c'était en préſence
De mes moutons, dans ſon pré, dans le mien;
Ils ont tout vû, mais ils ne diſent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut ſuffire.
On ne produit ni témoins, ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit....

COLETTE.

Mais,
Un Maturin aura donc l'inſolence

Digitized by Google

Impunément d'abuſer l'innocence ?

LE BAILLI.

En abuſer ! mais vraiment, c'eſt un cas
Epouvantable, & vous n'en parliez pas !
Inſtrumentons.... Laquelle nous remontre
Que Maturin en plus d'une rencontre,
Se prévalant de ſa ſimplicité,
A méchamment contre icelle attenté :
Laquelle inſiſte, & répète dommages,
Frais, intérêts, pour raiſon des outrages
Contre les loix faits par le ſuborneur,
Dit Maturin, à ſon préſent honneur.

COLETTE.

Rayez cela ; je ne veux pas qu'on diſe
Dans le pays une telle ſotiſe.
Mon honneur eſt très-intact ; & pour peu
Qu'on l'eût bleſſé, l'on aurait vû beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLI.

Pour ſe venger il faut être outragée ;
Et par écrit coucher en mots exprès,
Quels attentats encontre vous ſont faits ;
Articuler les lieux, les circonſtances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, inſolences,
Enormités ſur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

Digitized by Google

LE BAILLI.

Ce n'eſt pas tout : il faut ſavoir la ſuite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite? Eh rien ne produit rien.
Traitre Bailli, qu'entendez-vous?

LE BAILLI.

Fort bien,
Laquelle fille a dans ſes procédures,
Perdu le ſens, & nous dit des injures;
Et n'apportant nul preuve du fait,
L'empêchement eſt nul, de nul effet.
(*Il ſe lève.*)
Depuis une heure en vain je vous écoute.
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi?

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif!
Je ſuis déboutée?

LE BAILLI.

Oui, quand le plaintif
Ne peut donner des raiſons qui convainquent,
On le déboute, & les adverſes vainquent.
Sur Maturin n'ayant point action,
Nous procédons à la concluſion.

COLETTE.

Non, non, Bailli, vous aurez beau conclure,
Inſtrumenter, & ſigner, je vous jure

Digitized by Google

Qu'il n'aura point ſon Acante.

LE BAILLI.

Il l'aura ;
De Monſeigneur le droit ſe maintiendra.
Je ſuis Bailli, & j'ai les droits du maître :
C'eſt devant moi qu'il faudra comparaître.
Conſolez-vous, ſachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reſte de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh je vous en défie.

SCENE II.

COLETTE *ſeule.*

AH ! comment faire ? où reprendre mon bien ?
J'ai proteſté, cela ne ſert de rien.
On va ſigner. Que je ſuis tourmentée !

SCENE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon ſecours ! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée !

Digitized by Google

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous eſt promis.
On me déboute.

ACANTE.

Hélas! je ſuis bien pis.
De mes chagrins mon ame eſt oppreſſée;
Ma chaine eſt prête, & je ſuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu ſur ma mine
Qu'il ſoit bien doux d'être ici Maturine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air,
Je ne ſais quoi de brillant & de fier;
A Maturin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts ſentimens.
Di-moi, Colette, as-tu lû des romans?

COLETTE.

Moi? non; jamais.

ACANTE.

Le Bailli Métaproſe
M'en a prêté.... Mon Dieu la belle choſe!

COLETTE.

En quoi ſi belle?

ACANTE.

On y voit des amans,

Digitized by Google

Si courageux, ſi tendres, ſi galans !

COLETTE.

Oh Maturin n'eſt pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète !

COLETTE.

Et d'où vient donc ?

ACANTE.

Ils forment trop l'eſprit.
En les liſant bientôt le mien s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai paſſées !
Que les romans font naître de penſées !
Que les héros de ces livres charmans
Reſſemblent peu, Colette, aux autres gens !
Cette lumière était pour moi féconde ;
Je me voyais dans un tout autre monde.
J'étais au ciel.... Ah ! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obſcur !
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village !
Et de deſcendre après ce vol divin,
Des Amadis à maître Maturin !

COLETTE.

Votre propos me ravit ; & je jure
Que j'ai déja du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en ſouvient-il, autant qu'il m'en ſouvient,
Que ce Marquis, ce beau Seigneur qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un Prince,
De ſa préſence honora la province ?

Digitized by Google

Il s'eſt paſſé juſte un an & deux mois
Depuis qu'il vint pour cette ſeule fois.
T'en ſouvient-il ? nous le vimes à table ;
Il m'accueillit ; ah ! qu'il était affable !
Tous ſes diſcours étaient des mots choiſis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, & pourtant naturelle ;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras ſans doute à ſon retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où Monſeigneur tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts ſuivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le ſanglier ?

COLETTE.

Oui, quelque idée & confuſe, & légère,
Peut m'en reſter.

ACANTE.

Je l'ai diſtincte & claire.
Je crois le voir avec cet air ſi grand,
Sur ce cheval ſuperbe & bondiſſant ;
Près d'un gros chêne il perce de ſa lance
Le ſanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois ;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De ſon départ je fus encor témoin ;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.

Digitized by Google

Il me parla.... Depuis ce jour ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman eſt beau!

ACANTE.

C'eſt la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature!.... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en ſecret Monſeigneur?

ACANTE.

Oh non, je n'oſe; & je ſens la diſtance
Qu'entre nous deux mit ſon rang, ſa naiſſance.
Crois-tu qu'on ait des ſentimens ſi doux
Pour ceux qui ſont trop au deſſus de nous?
A cette erreur trop de raiſon s'oppoſe.
Non, je ne l'aime point, mais il eſt cauſe
Que l'ayant vû je ne peux à préſent
En aimer d'autre, & c'eſt un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le ſuivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta perſonne?
J'avoûrai moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'appelait le Chevalier Gernance;
Son fier maintien, ſes airs, ſon inſolence,
Me révoltaient, loin de m'en impoſer.
Il fut ſurpris de ſe voir mépriſer;

Digitized by Google

Et réprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie.
Etait plus fière, & pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce Chevalier serait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pû rendre aimable.
Ah ! la douceur est l'appas qui nous perd.
Que Monseigneur, ô ciel ! est différent !

COLETTE.

Ce Chevalier n'était donc guères sage ?
Ça, qui des deux te déplait davantage,
De Maturin, ou de cet effronté ?

ACANTE.

Oh Maturin !.... c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais Monseigneur est bon : il est le maître ;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traitre ?
Tu me parais si belle.

ACANTE.

Hélas !

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réussir que moi.

ACANTE.

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTE.

Penses-tu qu'il m'écoute ?

Digitized by Google

COLETTE.

J'en ſuis certaine, & je retiens ma part
De ſes bontés.

ACANTE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout eſt conclu, je ſuis ſans eſpérance.
Berthe eſt terrible en ſa mauvaiſe humeur;
Maturin preſſe, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je vais prier Dormène de m'aider
De ſon appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette Dame eſt ſi bonne!
Laure, ſur-tout, cette vieille perſonne,
Qui m'a ſouvent montré tant d'amitié,
De moi, ſans doute, aura quelque pitié,
Me donnera des conſeils.

COLETTE.

A notre âge,
Il faut de bons amis, rien n'eſt plus ſage.
Tu trembles?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

Digitized by Google

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATURIN.

BERTHE (*arrêtant Acante.*)

QUel chemin vous prenez!
Etes-vous folle? & quand on doit ſe rendre
A ſon devoir, faut-il ſe aire fattendre?
Quelle indolence! & quel air de froideur!
Vous me glacez : votre mauvaiſe humeur
Juſqu'à la fin vous ſera reprochée.
On vous marie, & vous êtes fâchée!
Hom l'idiote! Allons; ça, Maturin,
Soyez le maître, & donnez-lui la main.
MATURIN *approche ſa main, & veut l'embraſſer.*
Ah! palſamdié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête!
Elle rechigne & détourne la tête!

ACANTE.

Pardon, mon pere, hélas! vous excuſez
Mon embarras, vous le favoriſez,
Et vous ſentez quel douleur amère
Je dois ſouffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi?

MATURIN.

Ni rien pour moi non plus?

Digitized by Google

COLETTE.

Non, rien, méchant; tu n'auras qu'un refus.

MATURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'est-ce que j'entens?
C'est un courier : c'est je pense un des gens
De Monseigneur; oui, c'est le vieux Champagne.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

OUi, nous avons terminé la campagne,
Nous avons sauvé Metz, mon maître & moi,
Et nous aurons la paix. Vive le Roi!
Vive mon maître!.... il a bien du courage,
Mais il est trop sérieux pour son âge:
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici.
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui.... vous serez de la cérémonie.
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!

Digitized by Google

Nous danſerons, nous ferons tous joyeux.
Ta fille eſt belle.... Ah ah, c'eſt toi, Colette;
Ma chère enfant, ta fortune eſt donc faite,
Maturin eſt ton mari ?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'inſtant prendre Acanţe pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien; je répons ſur mon ame,
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce à ſes frais ſe fera.

ACANTE.

Comment ! il vient ?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce ſoir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encor avant ma mort?
S'il eſt ainſi, je bénirai mon ſort.

ACANTE.

Puiſqu'il revient, permettez, mon cher pere,
De vous prier (devant ma belle-mere)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans ſon aveu, ſans l'oſer conſulter.
C'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte,
C'eſt un reſpect, ſans doute, qu'il mérite.

Digitized by Google

MATURIN.

Foin du reſpect.

DIGNANT.

Votre avis eſt ſenſé,
Et comme vous en ſecret j'ai penſé.

MATURIN.

Et moi, l'ami, je penſe le contraire.

COLETTE (*à Acante.*)

Bon, tenez ferme.

MATURIN.

Eſt un ſot qui differe.
Je ne veux point ſoumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du Seigneur.

BERTHE.

Eh pourquoi tant s'effaroucher? la choſe
Eſt bonne au fond, quoique le monde en cauſe,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; & je peux proteſter
Qu'à mon devoir quand je fus rendue,
On s'en alla dès l'inſtant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raiſon
Doit conſeiller de fuir l'occaſion.
Hâtons la noce, & n'attendons perſonne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATURIN (*à Colette, en s'en allant.*)

C'eſt très bien dit. Eh bien, l'aurai-je enfin?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Maturin. (*Ils ſortent.*)

Digitized by Google

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Eh quoi, déja le Chevalier Gernance?

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, Monsieur le Chevalier,
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille;
Acante est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment,
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Maturin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus hupés, & des plus délicats.
Pour le Marquis, il ne se hâte pas;
C'est, je l'avoue, un grave personnage,
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur.
Tiens, il me vient une bonne pensée

C'est

Digitized by Google

C'eſt d'enlever *preſto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque mazure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet eſt beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que poſſède Dormène,
Avec ſa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois,
Je m'en ſouviens : votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, & puis ſe moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laiſſa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis, & c'eſt avoir du bien.
Sans nul ſouci je vis de ſes largeſſes.
Je n'aime point l'embarras des richeſſes.
Eſt riche aſſez qui ſait toujours jouir.
Le premier bien, croi-moi, c'eſt le plaiſir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine;

Digitized by Google

Elle eſt très-fraîche : elle eſt de qualité;
Cela convient à votre dignité.
Laiſſez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène eſt un très-doux partage;
C'eſt très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en ſouvient, pour elle un peu d'amour.
Mais entre nous elle ſent trop ſa Dame.
On ne pourrait en faire que ſa femme.
Elle eſt bien pauvre, & je le ſuis auſſi;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de ſouci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante;
Cette conquête eſt beaucoup plus plaiſante.
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me ſentis l'an paſſé provoqué
Par ſes refus, par ſa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carroſſe,
Et nous fondrons tous quatre ſur la noce.
Cela ſera plaiſant; j'en ris déja.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monſeigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène
En rie encor, quoique prude & hautaine;
Et je prétens que Laure en rie auſſi.
Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
Dormène & Laure en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,

Digitized by Google

Chez quelque vieille. Il faut prendre ce tems.

CHAMPAGNE.

C'eſt bien penſé; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma perſonne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on ſe fâche, on s'appaiſe, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens ſérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'eſprit le plus atrabilaire
Eſt ſubjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on ſoupe, & puis l'on eſt d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux : mais votre belle Acante
Eſt bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce qui m'enchante.
La réſiſtance eſt un charme de plus;
Et j'aime aſſez une heure de refus.
Comment ſouffrir la ſtupide innocence
D'un ſot tendron faiſant la révérence,
Baiſſant les yeux, muette à mon aſpect,
Et recevant mes faveurs par reſpect?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.
Va, ſous mes loix je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, & ſonne les allarmes.

Digitized by Google

Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vite.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous ſommes trahis;
C'eſt du ſecours qui vient aux ennemis;
J'entens grand bruit, c'eſt Monſeigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:
Sois prêt ce ſoir à me ſervir d'eſcorte.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, le Chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHer Chevalier, que mon cœur eſt en paix!
Que mes regards ſont ici ſatisfaits!
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illuſion, les manèges des Cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimères,
Ces vanités, ces ombres paſſagères,
Au fond du cœur laiſſent un vuide affreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux.
Dans ce grand nombre où chacun veut paraître,
On eſt eſclave, & chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh oui, l'on peut ſe réjouir par-tout,
En garniſon, à la cour, à la guerre,
Long-tems en ville, & huit jours dans ſa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous ſommes différens!

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.

Digitized by Google

En attendant vous ſavez qu'on apprête
Pour ce jour même une très-belle fête?
C'eſt une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Maturin vraiment
Fait un beau choix; & mon contentement
Eſt tout acquis à ce doux mariage.
L'époux eſt riche, & ſa maîtreſſe eſt ſage;
C'eſt un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encor en peut faire un troiſiéme.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galants exploits.
Tout peut paſſer dans des villes de guerre;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaiſir apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce ſoit prudemment
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du reſpect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puiſſiez porter,
Vous ne pourrez vous faire reſpecter.
Je ne ſuis pas difficile & ſévère,
Mais entre nous ſongez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ſes biens, languit dans la miſère,

Digitized by Google

Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant; son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui se grava dans mon ame sensible.
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelquefois, mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais; mais on fait comme on peut.
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, on est un peu son maître;
J'en fis l'épreuve, est sage qui veut l'être;
Et croyez-moi, cette Açanie, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous:
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejettai ce désir passager,
Dont la poursuite aurait pû m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas ſi timide que vous.
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point paîtri votre branche & la mienne.
Quoi, vous penſez être dans tous les tems
Maître abſolu de vos yeux, de vos ſens?

LE MARQUIS.

Eh pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous reſpecte,
Mais la ſageſſe eſt tant ſoit peu ſuſpecte.
Les plus prudens ſe laiſſent captiver,
Et le vrai ſage eſt encor à trouver.
Craignez ſur-tout le titre ridicule
De philoſophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange ſcrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le ſot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons & des ſots:
Et ce n'eſt pas ſur les diſcours du monde
Que le bonheur & la vertu ſe fonde.
Ecoutez-moi. Je ſuis las aujourd'hui
Du train des Cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai penſé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier auſſi.

LE

LE CHEVALIER.

Très-humble ſerviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaiſie
N'eſt pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un eſprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeuneſſe,
Les agrémens n'ont rien qui m'intéreſſe.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maiſon,
Par un hymen qui ſoit tout de raiſon.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai penſé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène eſt bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'eſt un bonheur ſi pur, ſi précieux,
De relever l'indigente nobleſſe,

Digitized by Google

De préférer l'honneur à la richeſſe!
C'eſt l'honneur ſeul qui chez nous doit former
Tout notre ſang : lui ſeul doit animer
Ce ſang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ſes maîtres.

LE CHEVALIER.

Je penſe ainſi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux deſſeins,
Vous avez donc, malgré votre réſerve,
Un peu d'amour?

LE MARQUIS.

Qui, moi? Dieu m'en préſerve!
Il faut ſavoir être maître chez ſoi;
Et ſi j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'eſt folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Marquis, votre philoſophie
Me paraît toute à rebours du bon ſens;
Pour moi, je crois au pouvoir de nos ſens.
Je les conſulte en tout, & j'imagine
Que tous ces gens ſi graves par la mine,
Pleins de morale & de réflexions,
Sont deſtinés aux grandes paſſions.
Les étourdis eſquivent l'eſclavage,
Mais un coup d'œil peut ſubjuguer un ſage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;
Voici la noce; allons, égayons-nous.
C'eſt Maturin, c'eſt la gentille Acante,

Digitized by Google

C'eſt le vieux pere, & la mere, & la tante,
C'eſt le Bailli, Colette & tout le bourg.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLI, *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'En ſuis touché. Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouiſſance,
Nous préſenter devant votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus....
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs ſont ſuperflus.
Je ſuis Picard; je revois avec joie
Tous mes vaſſaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah finiſſez!... Notre gros Maturin,
La belle Acante eſt votre proye enfin?

MATURIN.

Ouida, Monſieur, la fiançaille eſt faite,
Et nous prions que Monſeigneur permette
Qu'on nous finiſſe.

COLETTE.

Oh tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.

Digitized by Google

Oui, Monſeigneur, vous me rendrez juſtice;
Vous ne ſouffrirez pas qu'il me trahiſſe;
Il m'a promis....

MATURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, Bailli, tirer la choſe au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLI.

La choſe eſt conſtatée.
Colette eſt folle, & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, & Monſeigneur ſaura
Qu'on force Acante à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, & qu'on la violente
Pour épouſer.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai, belle Acante?

ACANTE.

Je dois d'un pere avec raiſon chéri
Suivre les loix; il me donne un mari.

MATURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponſe eſt d'une prudence extrême;
Eh bien chez moi la noce ſe fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS (*à Acante.*)

Votre pere verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle,

Digitized by Google

Et les travaux d'un ſerviteur fidèle.
Votre ſageſſe à mes yeux ſatisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai ſoin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, auſſi.
Cher Chevalier, retirons-nous d'ici;
Ne troublons point leur naïve alégreſſe.

LE BAILLI.

Et votre droit, Monſeigneur, le tems preſſe.

MATURIN.

Quel chien de droit! Ah me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Maturin, que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez ſoin, Bailli, en homme ſage,
D'arranger tout ſuivant l'antique uſage;
D'un ſi beau droit je veux m'autoriſer,
Avec décence, & n'en point abuſer.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton! mais mon Caton, je penſe,
La ſuit des yeux, & non ſans complaiſance.
Mon cher couſin.

LE MARQUIS.

Eh bien?

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi! mon couſin.

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance!

LE CHEVALIER.

Vous le ſerez, j'en ris déja d'avance.
Gageons, vous dis-je, une diſcrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien ſûr que non.

SCÈNE III.

LE BAILLI, les autres Acteurs.

MATURIN.

QUe diſent-ils?

LE BAILLI.

Ils diſent que ſur l'heure
Chacun s'en aille & qu'Acante demeure.

MATURIN.

Moi, que je ſorte?

Digitized by Google

LE BAILLI.

Oui sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.

Oh! nous aimons la loi, nous.

MATURIN (*au Bailli.*)

Mais doit-on?...

BERTHE.

Eh quoi, benet, te voilà bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de son cœur;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.
(*à Acante.*)
Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand sans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté,
(*lui donnant des papiers cachetés.*)
C'est un devoir de votre piété,
N'y manquez pas.... O fille toujours chère!...
Embrassez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront suivis, ils sont pour moi sacrés;
Je vous dois tout.... D'où vient que vous pleurez?

DIGNANT.

Ah! je le dois.... de vous je me sépare,
C'est pour jamais : mais si le ciel avare,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,
Pouvait sur vous les verser désormais,
Si votre sort est digne de vos charmes,

Digitized by Google

Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du tems.
Venez, Colette.

COLETTE (*à Acante.*)

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'hommie
Mon Maturin; vengez-moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur me bat.... que deviendrai-je, hélas!

SCENE IV.

LE BAILLI, MATURIN, ACANTE.

MATURIN.

JE n'aime point cette cérémonie,
Maître Bailli, c'est une tyrannie.

LE BAILLI.

C'est la condition, *sine qua non.*

MATURIN.

Sine qua non; quel diable de jargon!
Morbleu ma femme est à moi.

LE BAILLI.

Pas encore:
Il faut premier que Monseigneur l'honore
D'un entretien, selon les nobles us
En ce châtel de tous les tems reçus.

MATU-

Digitized by Google

MATURIN.

Ces maudits us quels ſont-ils ?

LE BAILLI.

L'épouſée
Sur une chaiſe eſt ſagement placée ;
Puis Monſeigneur dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis ſe camper à ſix pas.

MATURIN.

Quoi, pas plus loin ?

LE BAILLI.

C'eſt la règle.

MATURIN.

Allons paſſe.
Et puis après ?

LE BAILLI.

Monſeigneur avec grace
Fait un préſent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plait.

MATURIN.

Paſſe pour des préſens.

LE BAILLIF.

Puis il lui parle, il vous la conſidère,
Il examine à fond ſon caractère ;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATURIN.

Fort bien ;
Et quand finit, s'il vous plait, l'entretien ?

LE BAILLI.

Expreſſément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'eſpace d'un quart d'heure.

Digitized by Google

MATURIN.

Un quart d'heure eſt beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins ſe tenir près d'ici,
Pour écouter ſa femme ?

LE BAILLI.

La loi porte
Que s'il oſait ſe tenir à la porte,
Se préſenter avant le tems marqué,
Faire du bruit, ſe tenir pour choqué,
S'émanciper à ſotiſes pareilles,
On fait couper ſur le champ ſes oreilles.

MATURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTE.

Moi j'obéis, & je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche, il faut qu'un mari ſe retire :
Point de raiſons.

MATURIN (*ſortant.*)

Ma femme heureuſement
N'a point d'eſprit, & ſon air innocent,
Sa converſation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir ?

MATURIN.

Adieu donc, ma très-chère ;
Songe ſur-tout au pauvre Maturin,
Ton fiancé.

(*il ſort.*)

Digitized by Google

ACANTE.

J'y ſonge avec chagrin.
Quelle ſera cette étrange entrevue ?
La peur me prend, je ſuis toute éperdue.

LE BAILLI.

Aſſeïez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

SCENE V.

ACANTE *ſeule.*

IL eſt aimable.... ah ! je le ſais ſans doute.
Pourrai-je hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins, & dans mes torts ſecrets ?
Il me croira du moins fort imprudente,
De refuſer le ſort qu'on me préſente ;
Un mari riche, un état aſſuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus, avec bien peu d'eſtime ;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;
Et ſi mon ame avait oſé former
Quelque ſouhait, c'eſt qu'il pût m'eſtimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette Dame & ſi noble & ſi tendre,
Qui fuit le monde, & qu'en ce triſte jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour ?...
Où ſuis-je ?... on ouvre ?... à peine j'enviſage
Celui qui vient.... je ne vois qu'un nuage.

Digitized by Google

SCENE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

Asſéïez-vous. Lors qu'ici je vous vois,
C'eſt le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre pere
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE (*s'aſſéïant.*)

Trop de bontés ſe répandent ſur nous;
J'en ſuis confuſe; & ma reconnaiſſance
N'a pas beſoin de tant de bienfaiſance;
Mais avant tout il eſt de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon pere préſente
Très-humblement.

LE MARQUIS (*les mettant dans ſa poche.*)

Donnez-les, belle Acante,
Je les lirai; c'eſt ſans doute un détail
De mes forêts: ſes ſoins & ſon travail
M'ont toujours plû; j'aurai de ſa vieilleſſe
Les plus grands ſoins; comptez ſur ma promeſſe.
Mais eſt-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui vous cauſant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaine odieuſe?
J'en ſuis fâché.... Vous deviez être heureuſe.

ACANTE.

Ah! je le ſuis un moment, Monſeigneur,

Digitized by Google

En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur;
Mais tant d'audace eſt-elle ici permiſe?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien; parlez avec franchiſe;
Tous vos ſecrets ſeront en ſûreté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le ſais bien, & j'avoûrai ſur-tout
Que c'eſt trop tard expliquer mon dégout;
Que dans les champs élevée & nourrie,
Je ne dois pas dédaigner une vie
Qui ſous vos loix me retient pour jamais;
Et qui m'eſt chère encor par vos bienfaits.
Mais après tout, Maturin, le village,
Ces payſans, leurs mœurs, & leur langage,
Ne m'ont jamais inſpiré tant d'horreur;
De mon eſprit c'eſt une injuſte erreur;
Je la combats, mais elle a l'avantage.
En frémiſſant je fais ce mariage.

LE MARQUIS (*apprschant ſon fauteuil.*)

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE (*à genoux.*)

J'oſe à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds, tous me ſeraient horribles,
Mais que je puiſſe avoir des jours paiſibles;
Le premier bien ſerait votre bonté,
Et le ſecond de tous la liberté.

Digitized by Google

LE MARQUIS (*la relevant avec empreſſement*)

Eh ! relevez-vous donc.... Que tout m'étonne
Dans vos deſſeins, & dans votre perſonne,
(*Ils s'approchent.*)
Dans vos diſcours ſi nobles, ſi touchans,
Qui ne ſont point le langage des champs !
Je l'avoûrai, vous ne paraiſſez faite
Pour Maturin, ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce ſéjour obſcur,
Un ton ſi noble, un langage ſi pur ?
Par-tout on a de l'eſprit ; c'eſt l'ouvrage
De la nature, & c'eſt votre partage :
Mais l'eſprit ſeul ſans éducation
N'a jamais eu ni ce tour, ni ce ton,
Qui me ſurprend,... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTE.

Ah ! que pour moi votre ame eſt indulgente !
Comme mon ſort, mon eſprit eſt borné.
Moins on attend, plus on eſt étonné.
Un peu de ſoins, peut-être, & de lecture,
Ont pû dans moi corriger la nature ;
C'eſt vous ſur-tout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'eſprit, le ſentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.

Je n'y tiens plus ; ſon mérite inoui
M'a plus encor pénétré qu'ébloui.
Quoi, dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur ſi rare,
Et le deſtin veut ailleurs l'enterrer !

Digitized by Google

Non, belle Acante, il vous faut demeurer.
(*il s'approche.*)

ACANTE.

Pour épouser Maturin ?

LE MARQUIS.

Sa perſonne
Mérite peu la femme qu'on lui donne,
Je l'avoûrai.

ACANTE.

Mon pere quelquefois
Me conduiſit au-delà de vos bois,
Chez une Dame aimable & retirée,
Pauvre, il eſt vrai, mais noble & revérée,
Pleine d'eſprit, de ſentimens, d'honneur;
Elle daigne m'aimer : votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mere eſt avare & cruelle,
Elle me hait, & je hais malgré moi
Ce Maturin qui compte ſur ma foi.
Voilà mon ſort, vous en êtes le maître.
Je ne ſerai point heureuſe peut-être;
Je ſouffrirai, mais je ſouffrirai moins,
En devant tout à vos généreux ſoins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je reſterai toujours votre ſujette.

LE MARQUIS.

Tout me ſurprend. Dites-moi, s'il vous plaît;
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant ſû vous connaître,
Serait-ce point Dormène ?

Digitized by Google

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être...
Il eſt aiſé d'ajuſter tout cela.
Oui... votre idée eſt très-bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce ſot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un deſtin noble & doux?

ACANTE.

J'aimerais mieux la ſervir, ſervir Laure;
Laure ſi bonne, & qu'à jamais j'honore;
Manquer de tout, goûter dans leur ſéjour
Le ſeul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richeſſe importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez.... vous pénétrez mon cœur;
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle.... & dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous! ah ciel!

LE MARQUIS (*s'approche un peu.*)

Elle vous aime,
Elle a raiſon.... J'ai, vous dis-je, un projet,
Mais je ne ſais s'il aura ſon effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaine eſt déja commencée,
La noce prête, & le contrat ſigné.
Le ciel voulut que je fuſſe éloigné,

Lorſ-

Digitized by Google

Lorſqu'en ces lieux on parait la victime;
J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi! vous daignez me plaindre? ah qu'à mes yeux
Mon mariage en eſt plus odieux!
Qu'il le devient chaque inſtant davantage!

LE MARQUIS. (*Ils s'approchent.*)

Mais après tout, puiſque de l'eſclavage
(*Il s'approche.*)
Avec décence on pourra vous tirer....

ACANTE (*s'approchant un peu.*)

Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.

J'oſe eſpérer....
Que vos parens, la raiſon, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême...
(*Il s'approche encor.*)
Oui, cet hymen eſt trop mal aſſorti.
(*Elle s'approche.*)
Mais... le tems preſſe, il faut prendre un parti.
Ecoutez-moi....
(*Ils ſe trouvent tout près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juſte ciel! ſi j'écoute!

Digitized by Google

SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLI, MATURIN.

MATURIN (*entrant bruſquement.*)

JE crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons, le quart d'heure eſt fini.

ACANTE.

Eh quoi! ſi tôt?

LE MARQUIS (*tirant ſa montre.*)

Il eſt vrai; mon ami.

MATURIN.

Maître Bailli, ces ſiéges ſont bien proches;
Eſt-ce encor un des droits?

LE BAILLI.

Point de reproches,
Mais du reſpect.

MATURIN.

Mon Dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.
Eh!

(*il ſonne.*)

UN DOMESTIQUE.

Monſeigneur!

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante
Chez ſes parens.

Digitized by Google

MATURIN.

Ouais! ceci me tourmente.

ACANTE (*s'en allant.*)

Ciel! pren pitié de mes ſecrets ennuis.

LE MARQUIS (*ſortant d'un autre côté.*)

Sortons, cachons le déſordre où je ſuis.
Ah! que j'ai peur de perdre la gageure!

SCENE VIII.

MATURIN, LE BAILLI.

MATURIN.

DI-moi, Bailli, ce que cela figure?
Notre Seigneur eſt ſorti bien ſournois;
Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais aſſez ſes honnêtes manières,
Et même à cœur il prenait mes affaires;
Je me marie.... il s'en va tout penſif!

LE BAILLI.

C'eſt qu'il penſe beaucoup.

MATURIN.

Maître Baillif,
Je penſe auſſi. Ce, *nous verrons*, m'aſſomme;
Quand on eſt prêt, *nous verrons!* Ah quel homme!
Que je fis mal, ô ciel! quand je nâquis
Chez mes parens de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choiſir quelque village,
Où j'aurais pû contracter mariage
Tout uniment, comme cela ſe doit,

Digitized by Google

A mon plaiſir, ſans qu'un autre eût le droit
De diſpoſer de moi-même à mon âge,
Et de fourrer ſon nez dans mon ménage!

LE BAILLI.

C'eſt pour ton bien.

MATURIN.

Mon ami Baillival,
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Fin du troiſième acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *ſeul.*

NOn, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux ! moi ! quel conte ! ah je m'aſſure
Que ſur ſoi-même on garde un plein pouvoir ;
Pour être ſage, on n'a qu'à le vouloir.
Il eſt bien vrai qu'Acante eſt aſſez belle...
Et de la grace ! ah ! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'eſprit !... quoi, dans le fond des bois !
Pour avoir vû Dormène quelquefois,
Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
Pour ſeconder les dons de la nature !
J'eſtime Acante : oui, je dois l'eſtimer ;
Mais, grace au ciel, je ſuis très-loin d'aimer.
(*Il s'aſſied à une table.*)
Ah ! reſpirons. Voyons, ſur toute choſe,
Quel plan de vie enfin je me propoſe...
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en ſortir que pour ſervir mon Roi,
De m'attacher, par un ſage hyménée,
Une compagne agréable & bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la nobleſſe & le ſort abattu,
A mes bienfaits doivent des jours proſpères :
Dormène ſeule a tous ces caractères ;

Digitized by Google

Le ciel pour moi la réſerve aujourd'hui.
Allons la voir... d'abord écrivons-lui
Un compliment.... mais que puis-je lui dire?
Acante eſt là * qui m'empêche d'écrire;
* *En ſe cognant le front avec la main.*
Oui je la vois; comment la fuir? par où?
(*il ſe relève.*)
Qui ſe croit ſage, ô ciel! eſt un grand fou.
Achevons donc... Je me vaincrai ſans doute.
(*il finit ſa lettre.*)
Hola! quelqu'un... Je ſais bien qu'il en coute.

SCENE II.

LE MARQUIS, un Domeſtique.

LE MARQUIS.

TEnez, portez cette lettre à l'inſtant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante? mais vraiment...

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante, c'eſt Dormène
A qui j'écris... on a bien de la peine
Avec ſes gens... tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mémoire.

Digitized by Google

SCENE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, Mad. BERTHE, MATURIN.

MATURIN.

AA! voici bien pardienne une autre hiſtoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATURIN.

Pour le coup c'eſt le droit du Seigneur;
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilainie;
Et je n'aurais pas crû cette infamie
D'un grand Seigneur, ſi bon, ſi libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'eſt-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal.

MATURIN.

Vous le ſavez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,
Parle.

MATURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître;
Oh c'eſt à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment?

Digitized by Google

Explique-toi.

MATURIN.

C'eſt un enlévement.
Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe à mon nez,
Tout en riant, & vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite....
Holà! quelqu'un.... ne perdez point de tems;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE (*à ſon mari.*)

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris ſa future.

LE MARQUIS.

Et vous ſon pere, & vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une ſi chère enfant,
Un tel tréſor, un cœur noble, un cœur tendre
Avez-vous pû ſouffrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on oſât l'arracher?
Un tel malheur ſemble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DI-

Digitized by Google

DIGNANT.

Tout mon cœur eſt pour elle,
C'eſt mon devoir; & j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la faiſait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?
Allez-vous-en, laiſſez-moi, ſortez tous.
Ah ! s'il ſe peut, modérons mon courroux....
Non, vous, reſtez.

MATURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Non, vous, vous dis-je.

SCENE IV.

LE MARQUIS *ſur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le Chevalier m'avait preſque promis
De ſe porter à des coups ſi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleſſe
Eſt pardonnable au feu de ſa jeuneſſe.
Il ne ſait pas combien j'en ſuis choqué,

Digitized by Google

A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Juſqu'à quel point ſon procédé m'offenſe.
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acante: & pour percer mon cœur,
Je n'ai paſſé que pour ſon raviſſeur!
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de ſon crime!
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il eſt paitri des vices de ſon père,
Il a ſes traits, ſes mœurs, ſon caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il ſoit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux.
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranſport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre perſonne.
Vous avez lû ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a préſenté?...

LE MARQUIS.

Eh mon ami! ſuis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'eſt pas encor ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juſte ciel! ce dernier coup me perd!

LE MARQUIS.

Comment!..j'ai crû que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh liſons vîte....Une table à l'inſtant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah mon maître!
Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS (*aſſis examine le paquet.*)

Mais ce paquet qui n'eſt pas à mon nom,
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère
En d'autre tems aurait de quoi vous plaire,
Mais à préſent il devient bien affreux.

Digitized by Google

LE MARQUIS *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre : & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains ! quoi ! Laure est donc sa mère ?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

SCENE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMENE.

LE MARQUIS (*à Dormène qui entre.*)

PArdonnez-moi, j'allais chez vous, Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante ... à peine encor entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçois...
Une aventure assez désagréable...
Me trouble un peu.... Que Germance est coupable !

Digitized by Google

DORMENE.

De tous mes biens il me reſte l'honneur;
Et je ne doutais pas qu'un ſi grand cœur
Ne reſpectat le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne déteſtat le crime.
Je ne viens point vous demander raiſon
De l'attentat commis dans ma maiſon....

LE MARQUIS.

Comment? chez vous?

DORMENE.

C'eſt dans ma maiſon même
Qu'il a conduit le triſte objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMENE.

Il eſt plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être.... Hélas! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur ſenſiblement me touche;
Daignez parler, & ne redoutez rien.

DORMENE.

Apprenez donc....

Digitized by Google

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT: *quelques* Domeſtiques *entrent précipitamment avec* MATURIN.

MATURIN.

Tout vã bien, tout va bien,
Tout eſt en paix, la femme eſt retrouvée;
Votre parent nous l'avait enlevée:
Il nous la rend; c'eſt peut-être un peu tard,
Chacun ſon bien. Tu-dieu quel égrillard!

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Courez ſoudain recevoir votre fille,
Qu'elle demeure au ſein de ſa famille.
Veillez ſur elle: ayez ſoin d'empêcher
Qu'aucun mortel oſe s'en approcher.

MATURIN.

Excepté moi?

LE MARQUIS.

Non; l'ordre que je donne
Eſt pour vous-même.

MATURIN.

Ouais! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéiſſez...

MATURIN.

Par ma foi tous ces Grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du Seigneur, femme que l'on enlève!

Digitized by Google

Défenſe à moi de lui parler..... Je crève.
Mais je l'aurai, car je ſuis fiancé.
Conſolons-nous, le plus fort eſt paſſé.
(*Il ſort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient; mais l'injure cruelle
Du Chevalier retombera ſur elle;
Voilà le monde: & de tels attentats
Faits à l'honneur ne ſe réparent pas.
(*à Dormène.*)
Eh bien parlez, parlez; daignez m'apprendre
Ce que je brûle & que je crains d'entendre.
Nous ſommes ſeuls.

DORMENE.

Il le faut bien, Monſieur?
Apprenez donc le comble du malheur:
C'eſt peu qu'Acante en ſecret étant née
De cette Laure illuſtre infortunée,
Soit ſous vos yeux prête à ſe marier
Indignement à ce riche fermier;
C'eſt peu qu'au poids de ſa triſte miſère
On ajoutât ce fardeau néceſſaire.
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de ſon coupable père,
Gernance enfin....

LE MARQUIS.

Gernance!

DORMENE.

Il eſt ſon frère.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Quel coup horrible! O ciel! qu'avez-vous dit?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre assez ce que nous devons craindre:
Lisez, voyez combien Laure est à plaindre.

(*Le Marquis lit.*)

C'est ma parente; & mon cœur est lié
A tous ses maux que sent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuse aventure
Qui sous ses yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah! qu'ai-je lû? que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!
De tant de coups mon ame est oppressée;
Je ne vois rien, je n'ai point de pensée.
Ah pour jamais il faut quitter ces lieux:
Ils m'étaient chers; ils me sont odieux.
Quel jour pour nous! quel parti dois-je prendre?
Le malheureux ose chez moi se rendre!
Le voyez-vous?

DORMENE.

Ah Monsieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, & que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue;
C'est à moi seul de l'entendre, & je crois
Que ce sera pour la dernière fois.

Sachons

Digitized by Google

Sachons dompter le courroux qui m'anim
(*en regardant de loin.*)
Il ſemble, ô ciel! qu'il connaiſſe ſon cri
Que dans ſes yeux je lis d'égarement!
Ah l'on n'eſt pas coupable impunément.
Comme il rougit! comme il pâlit.... le trai
A mes regards il tremble de paraître.
C'eſt quelque choſe.

(*Tandis qu'il parle, Dormène ſe retire en regardant attentivement Gernance.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (*de loin ſe cachant le viſage.*)

AH! Monſieur.

LE MARQUIS.

Eſt-ce vous?
Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offenſe,
Dont je reſſens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a ſervi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Vous des remords ! vous ! eſt-il bien poſſible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute eſt horrible,
Plus que vous ne penſez : mais votre cœur
Eſt-il ſenſible à mes ſoins, à l'honneur,
A l'amitié ? Vous ſentez-vous capable
D'oſer me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez ſur ma candeur :
Je ſuis un libertin, mais point menteur ;
Et mon eſprit que le trouble environne,
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétens tous ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai,
Que de débauche & d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au poſſeſſeur de ſes jeunes appas ;
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormène ;
C'eſt une faute, il eſt vrai, j'en convien,
Mais j'étais fou, je ne penſais à rien.
Cette Dormène, & Laure ſa compagne,
Etaient encor bien loin dans la campagne.

Digitized by Google

En étourdi je n'ai point perdu tems;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes allarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je vû! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait sa défense.
J'ai recouru dans ces premiers momens,
A l'art de plaire, aux égards séduisans,
Aux doux propos, à cette déférence,
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous.

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main;
Dans cet état, sa grace attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté,
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai crû voir une chaste Déesse,
Qui rejettait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Comment ſe peut-il faire
Qu'ayant vécu preſque dans la miſère,
Dans la baſſeſſe, & dans l'obſcurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces ſentimens, cet eſprit, ce langage,
Je ne dis pas au-deſſus du village,
De ſon état, de ſon nom, de ſon ſang,
Mais convenable au plus illuſtre rang?
Non, il n'eſt point de mere reſpectable,
Qui condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus ſage qu'auſtère.
De vous ſur-tout elle a parlé long-tems.

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, diſait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un ſecret reſpect,
Que je n'avais ſenti qu'à ſon aſpect,
Je ſuis honteux, mes fureurs ſe captivent.
Dans ce moment les deux Dames arrivent;
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante, & deux ou trois bandits,
D'un juſte effroi leur ame s'eſt remplie;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la preſſe dans ſes bras;

Digitized by Google

Elle revient des portes du trépas.
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe, & s'écrie éperdue,
Ah! je crois voir Germance.... c'est son fils,
C'est lui.... je meurs.... à ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette Dame,
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie,
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez-le seul, pesez-le mûrement;
Et si pour moi vous conservez, Germance,
Quelque amitié, quelque condescendance,
Promettez-moi, lors qu'Acante en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir sur vous un assez grand empire,
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abîme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LE MARQUIS *ſeul.*

QUel jour pour moi! tout m'étonne & m'afflige.
La belle Acante eſt donc de ma maiſon!
Mais ſa naiſſance avait flétri ſon nom;
Son noble ſang fut ſouillé par ſon pere;
Rien n'eſt plus beau que le nom de ſa mere;
Mais ce beau nom a perdu tous ſes droits,
Par un hymen que reprouvent nos loix.
La triſte Laure, ô penſée accablante!
Fut criminelle en faiſant naître Acante;
Je le ſais trop, l'hymen fut condamné;
L'amant de Laure eſt mort aſſaſſiné.
De maux cruels quel tiſſu lamentable!
Acante hélas! n'en eſt pas moins aimable,
Moins vertueuſe; & je ſais que ſon cœur
Eſt reſpectable au ſein du deshonneur;
Il annoblit la honte de ſes pères;
Et cependant, ô préjugés ſévères!
O loi du monde! injuſte & dure loi!
Vous l'emportez....

Digitized by Google

SCENE IX.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

MAdame, inſtruiſez-moi.
Parlez, Madame, avez-vous vû ſon frère?

DORMENE.

Oui, je l'ai vû, ſa douleur eſt ſincère.
Il eſt bien étourdi; mais entre nous,
Son cœur eſt bon, il eſt conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh! mais Acante!

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Juſqu'à préſent le ſang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi, ſa naiſſance illégitime!

DORMENE.

Hélas!
Il eſt trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'eſt pas.

DORMENE.

Que dites-vous?

LE MARQUIS (*reliſant un papier qu'il a gardé.*)

Sa mère était ſans crime;
Sa mere au moins crut l'hymen légitime;
On la trompa, ſon deſtin fut affreux.

Digitized by Google

Ah! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaiſſance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'eſt point coupable, & ſes parens
Se ſont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier ſa fille en un village!
A ce beau ſang faire un pareil outrage!

DORMENE.

Elle ſans biens, l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaiſſe la fierté.

LE MARQUIS.

Elle eſt ſans biens! votre noble courage
La recueillit.

DORMENE.

Sa miſère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant ſi peu, de faire encor du bien.
Riches & grands, que le monde contemple,
Imitez donc un ſi touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos deſirs;
Sachons goûter de plus nobles plaiſirs.
Quoi! pour aider l'amitié, la miſère,
Dormène a pû s'ôter le néceſſaire;
Et vous n'oſez donner le ſuperflu?
O juſte ciel! qu'avez-vous réſolu?
Que faire enfin.

DOR-

Digitized by Google

DORMENE.

Vous êtes juſte & ſage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au ſang de Laure, & ce ſang généreux
Fut par vous ſeuls juſqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment? comment?

DORMENE.

Le Comte votre père,
Homme inflexible en ſon humeur ſévère,
Opprima Laure, & fit par ſon crédit
Caſſer l'hymen; & c'eſt lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du ſang dont elle eſt née.

LE MARQUIS.

Ah! c'en eſt trop.... mon cœur eſt ulcéré.
Oui, c'eſt un crime.... il ſera réparé,
Je vous le jure.

DORMENE.

Et que voulez-vous faire?

LE MARQUIS.

Je veux....

DORMENE.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Mais.... lui ſervir de pere.

DORMENE.

Elle en eſt digne.

LE MARQUIS.

Oui.... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

Digitized by Google

DORMENE.

Comment, trop loin?

LE MARQUIS.

Hélas!...

Madame, un mot: conseillez-moi de grace;
Que feriez-vous, s'il vous plait, à ma place?

DORMENE.

En tous les tems je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah!...

DORMENE.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.... mais, Ma
En quel état est Acante?

DORMENE.

Son ame
Est dans le trouble, & ses yeux dans les pleu

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti: je vous laisse; ...
Soyez ici souveraine maitresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.
... (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE X.

DORMENE *seule.*

DAns cèt état quel chagrin peut le mettre?
Qu'il eſt troublé! j'en juge par ſa lettre;
Un ſtile confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lû pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il paſſe pour très-ſage.
Il veut me voir, me parler, & ne dit
Pas un ſeul mot ſur tout ce qu'il m'écrit!
Et pour Acante il paraît bien ſenſible!
Quoi! voudrait-il?... cela n'eſt pas poſſible.
Aurait-il eu d'abord quelque deſſein
Sur ſon parent?... demandait-il ma main?
Le Chevalier jadis m'a courtiſée,
Mais qu'eſpérer de ſa tête inſenſée?
L'amour encor n'eſt point connu de moi,
Je dus toujours en avoir de l'effroi;
Et le malheur de Laure eſt un exemple
Qu'en frémiſſant tous les jours je contemple:
Il m'avertit d'éviter tout lien:
Mais qu'il eſt triſte, ô ciel! de n'aimer rien!

Fin du quatrième acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Faisons la paix, Chevalier, je confesse
Que tout mortel est paîtri de faiblesse,
Que le sage est peu de chose; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure?
Vous aimez donc?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure:
Mais par l'hymen, tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange & soudaine.
Passe pour moi: mais que dira Dormène?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hazard le mot d'hymen se lit?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai; c'est là ce qui me gêne.
Je prétendais m'imposer cette chaine;
Mais à la fin m'étant bien consulté,

Digitized by Google

Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, ſi j'aime,
Je ſuis encor le maître de moi-même ;
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, & ſans me compromettre.
Car en effet, ſi j'avais pû promettre,
Je ne pourrais balancer un moment.
A gens d'honneur promeſſe vaut ſerment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau deſſein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarraſſant ;
Et tout le monde ici ſera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde !
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, ſi l'on fronde
Mon changement, j'oſe eſpérer au moins
Faire approuver ma conduite & mes ſoins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle ;
Je vais l'entendre, & commencer par elle.

Digitized by Google

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

VEnez, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monſeigneur,
Prête en tout tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuſe?

COLETTE.

Qui, ſur ma vie;
N'en doutez pas, c'eſt ma plus forte envie.
Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux, & du bien?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne
Que Maturin vous épouſe aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Maturin, ou tout autre que lui;
Qui vous voudrez, j'obéis ſans replique.
Trois mille francs! ah l'homme magnifique!

Digitized by Google

Le beau préſent! que Monſeigneur eſt bon!
Que Maturin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être fière!
De ce pays je ſerai la première.
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en reſſens auſſi,
D'avoir déja pleinement réuſſi;
L'une des trois eſt déja fort contente.
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante
Que devient-elle? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau Chevalier.
Tout le monde eſt heureux, j'en ſuis charmée,
Ma chère Acante!

LE CHEVALIER (*en regardant le Marquis.*)

Elle doit être aimée,
Et le ſera.

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)

La voici, je ne puis
La conſoler en l'état où je ſuis.
Venez, je vais vous dire ma penſée.

(*ils ſortent.*)

Digitized by Google

SCENE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

MA chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi déboutée, on me marie.

ACANTE.

A qui ?

COLETTE.

A Maturin.

ACANTE.

Le ciel en soit béni.
Et depuis quand ?

COLETTE.

Eh depuis tout à l'heure.

ACANTE.

Est-il bien vrai ?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par devant Monseigneur.
Ah! la belle ame! ah qu'il est plein d'honneur!

ACANTE.

Il l'est, sans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante;
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune; & tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière,

Cela

Digitized by Google

Cela te ſied, car ton allure eſt fière.
On te fera Dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je ſuis fort ſatisfaite
Que ta fortune ait été ſi-tôt faite.
Mon cœur reſſent tout ton bonheur.... Hélas!
Elle eſt heureuſe, & je ne le ſuis pas!

COLETTE.

Que dis-tu là? qu'as-tu donc dans ton ame?
Peut-on ſouffrir quand on eſt grande Dame?

ACANTE.

Va, ces Seigneurs qui peuvent tout oſer,
N'enlèvent point, croi-moi, pour épouſer.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaiſies,
Non de l'amour; leurs démarches hardies;
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état:
C'eſt ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains! c'eſt bien tout le contraire;
Rien n'eſt plus beau que ton enlévement;
On t'aime, Acante, on t'aime aſſurément.
Le Chevalier va t'épouſer, te dis-je,
Tout grand Seigneur qu'il eſt:... cela t'afflige?

ACANTE.

Mais Monſeigneur le Marquis qu'a-t-il dit?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTE.

Hélas!

Digitized by Google

COLETTE.

C'eſt un eſprit
Tout en dedans, ſecret, plein de myſtère;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTE.

Du Chevalier je déteſte l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plain-toi de te voir en un jour
De Maturin pour jamais délivrée,
D'un beau Seigneur pourſuivie, adorée;
Un mariage en un moment caſſé
Par Monſeigneur, un autre commencé.
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère....
Tien, le vois-tu, celui qui t'enleva?
Il vient à toi, n'eſt-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTE.

Allons, fuyons.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez ſans me craindre.
Le Marquis veut que je ſois à vos pieds.

COLETTE (*à Acante.*)

Qu'avais-je dit?

Digitized by Google

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Eh quoi ! vous me fuyez ?

ACANTE.

Oſez-vous bien paraître en ma préſence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offenſe ;
Par moi, vous dis-je, il veut vous conſoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(*à Colette qui veut s'en aller.*)
Ah ! reſte ici : ce raviſſeur m'accable.

COLETTE.

Ce raviſſeur eſt pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Conſervez-vous au fond de votre cœur
Pour ma préſence une invincible horreur ?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le ſuis, mais mon remords extrême
Répare tout, & doit vous appaiſer.
Ma folle erreur avait pû m'abuſer.
Je fus ſurpris par une indigne flamme ;
Et mon devoir m'amène ici, Madame.

ACANTE.

Madame ! à moi ! quel nom vous me donnez !
Je ſais l'état où mes parens ſont nés.

COLETTE.

Madame !.. oh oh ! quel eſt donc ce langage ?

ACANTE.

Ceſſez, Monſieur, ce titre eſt un outrage ;

Digitized by Google

C'eſt s'avilir, que d'oſer recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je ſuis Acante, & mon nom doit ſuffire,
Il eſt ſans tache.

LE CHEVALIER.

Ah! que puis-je vous dire?
Ce nom m'eſt cher : allez, vous oublierez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez :
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui? moi, Monſieur!

COLETTE (*à Acante.*)

C'eſt ſon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette, je prétens
Qu'elle ait pour moi les plus purs ſentimens.

ACANTE.

Je ne ſais pas quel deſſein vous anime;
Mais commencez par avoir mon eſtime.

LE CHEVALIER.

C'eſt le ſeul but que j'aurai déſormais;
J'en ſerai digne, & je vous le promets.

ACANTE.

Je le déſire, & me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire;
Mais ménagez la mienne, & me laiſſez.

LE CHEVALIER.

Non, c'eſt en vain que vous vous offenſez.
Je ne ſuis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétens reſter.

Digitized by Google

COLETTE.

Bon, double injure.
Cet homme eſt fou, je l'ai penſé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton ſecours.
Démêle-toi de cette grande affaire;
Ou donne grace, ou garde ta colère.
Ton rôle eſt beau, tu fais ici la loi.
Tu vois les Grands à genoux devant toi.
Pour moi je ſuis condamnée au village.
On ne m'enlève point, & j'en enrage.
On vient, adieu, ſui ton brillant deſtin,
Et je retourne à mon gros Maturin.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE, DIGNANT.

ACANTE.

HÉlas, Madame, une fille éperdue
En rougiſſant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laiſſe avec mon raviſſeur?
Et vous auſſi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me ſouſtraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
Mon pere, au moins, c'eſt en vous que j'eſpère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

Digitized by Google

ACANTE.

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le ſuis pas.

DORMENE.

Non, mon enfant, de ſi charmans appas
Sont nés d'un ſang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement inſigne
De votre ſort; & ſur-tout pardonnez
Au Chevalier.

ACANTE.

Moi, Madame?

DORMENE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure eſt votre mere.

ACANTE.

Elle!... Eſt-il vrai.

DORMENE.

Gernance eſt votre frere.

LE CHEVALIER.

Oui je le ſuis, oui vous êtes ma ſœur.

ACANTE.

Ah! je ſuccombe. Hélas! eſt-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'eſt pour moi.

ACANTE.

De Laure je ſuis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître,

Digitized by Google

Ma mere ici n'a point oſé paraître ?
Ah ! s'il eſt vrai que le ſang nous unit,
Sur ce myſtère éclairez mon eſprit.
Parlez, Monſieur, & diſſipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, & tout vous ſera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous ſuffit
D'avoir connu quelle eſt votre naiſſance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure eſt ma mere, & je ne la vois pas !

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous ſerez dans ſes bras.

DORMENE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi ! j'ai l'honneur d'être de la maiſon
De Monſeigneur !

LE CHEVALIER.

Vous honorez ſon nom.

ACANTE.

Abuſez-vous de mon eſprit crédule ?
Et voulez-vous me rendre ridicule ?
Moi de ſon ſang ! ah ! s'il était ainſi,
Il me l'eût dit, je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé.... je ne ſais quoi l'accable :
Il eſt ſaiſi d'un trouble inconcevable.

Digitized by Google

ACANTE.

Ah! je le vois.

SCENE DERNIERE.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS (*au fond.*)

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)

IL ne ſera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon eſprit.
Bientôt l'abſence affermira mon ame.
(*appercevant Dormène.*)
Ah pardonnez : vous étiez là, Madame!

LE CHEVALIER.

Vous paraiſſez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi!... point du tout. Vous ſerez convaincu
Qu'avec ſang froid je règle ma conduite.
De ſon deſtin Acante eſt-elle inſtruite?

ACANTE.

Quel qu'il puiſſe être, il paſſe mes ſouhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô ciel, qu'ici je puiſſe faire
Plus d'un heureux!

LE CHEVALIER.

C'eſt une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez;
Je l'ai promis.

LE

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Que vous m'obligeriez !

(*à Dormène.*)

Belle Dormène, oubliez-vous l'offenſe,
L'égarement du coupable Gernance ?

DORMENE.

Oui, tout eſt réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'eſt pas.
Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le ſais trop; votre ame non commune
N'a pas de quoi ſuffire à vos bienfaits;
Votre deſtin doit changer déſormais.
Si j'avais pû d'un heureux mariage
Choiſir pour moi l'agréable eſclavage,
C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur ſe ſerait décidé.
Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le Chevalier, pour mieux obtenir grace,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indiſſolubles nœuds ?
Le meilleur frein pour ſes mœurs, pour ſon âge,
Eſt une épouſe aimable, noble & ſage.
Daigneriez-vous accepter un château
Environné d'un domaine aſſez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

DORMENE.

Ma ſurpriſe
Eſt ſi puiſſante, à tel point me maîtriſe,
Que ne pouvant encor me déclarer,

Digitized by Google

Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire auſſi : mais je fais plus, Madame ;
Je vous ſoumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur.
Mais ſeconderez-vous mon bienfaiteur ?

DORMENE.

Conſultez-vous, méritez mon eſtime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et.... vous.... Acante....

ACANTE.

Eh bien ! mon protecteur....

LE MARQUIS (*à part.*)

Pourquoi tremblai-je en parlant ?

ACANTE.

Quoi, Monſieur....

LE MARQUIS.

Acante.... vous.... qui venez de renaître,
Vous qu'une mere ici va reconnaître,
Vivez près d'elle ; & de ſes triſtes jours
Adouciſſez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frere, une mere, une amie.
Je veux.... Souffrez qu'à votre mere, à vous,
Je faſſe un ſort indépendant & doux.
Votre fortune, Acante, eſt aſſurée ;
L'acte eſt paſſé, vous vivrez honorée,
Riche.... contente.... autant que je le peux.
J'aurais voulu.... mais goûtez toutes deux,
Dormène & vous, les douceurs fortunées

Digitized by Google

Que l'amitié donne aux ames bien nées....
Un autre bien que le cœur peut ſentir
Eſt dangereux.....Adieu....je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! ma ſœur, vous n'êtes point contente ?
Quoi ! vous pleurez ?

ACANTE.

Je ſuis reconnaiſſante,
Je ſuis confuſe.... Ah c'en eſt trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi....
Et ce n'eſt pas la fortune que j'aime....
Mon état change, & mon ame eſt la même ;
Elle doit être à vous.... Ah permettez
Que le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première miſere,
J'aille pleurer dans le ſein de ma mere.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos ſens ſont agités ?
Qu'avez-vous donc ? qu'ai-je donc fait ?

ACANTE.

Vous partez.

DORMENE.

Ah ! qu'as-tu dit ?

ACANTE.

La vérité, Madame ;
La vérité plaît à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en eſt trop pour mes ſens éperdus....
Acante....

ACANTE.

Hélas....

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle eſt la fille;
Elle retrouve un frere, une famille;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux.
Vous payerez, la gageure eſt perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue.... oui, mon ame eſt vaincue.
Dormène & Laure, Acante, & vous, & moi,
Soyons heureux..... Oui.... recevez ma foi,
Aimable Acante; allons que je vous mène
Chez votre mere.... elle ſera la mienne,
Elle oubliera pour jamais ſon malheur.

ACANTE.

Ah! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons, ma ſœur:
Je fus bien fou: ſon cœur fut inſenſible;
Mais on n'eſt pas toujours incorrigible.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

Digitized by Google

LA FEMME QUI A RAISON,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

Cette petite Comédie eſt un impromptu de ſociété, où pluſieurs perſonnes mirent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au Roi Staniſlas *Duc de Lorraine en* 1749.

Digitized by Google

ACTEURS.

M. DURU.

Mad. DURU.

Le Marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. Duru.

ERISE, fille de M. Duru.

M. GRIPON, correſpondant de M. Duru.

MARTHE, ſuivante de Mad. Duru.

La ſcène eſt chez Madame Duru, dans la rue Thévenot. à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

M. GRIPON.
Il faut conclure tout
M. DURU
Tout est assez conclu
Vous radotez

LA FEMME QUI A RAISON [illegible]

Digitized by Google

LA FEMME QUI A RAISON, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Mad. DURU.

MAis, mon très-cher Marquis, comment, en conſcience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux? Le cas eſt inoui.

LE MARQUIS.

Comment? Avec trois mots, un bon contrat, un oui;
Rien de plus agréable & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille eſt docile;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour:
Pour votre intime ami dès longtems je m'affiche;
Je me crois honnête homme, & je ſuis aſſez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux;
Et nos jours, croyez-moi, ſeront délicieux.

Digitized by Google

Mad. DURU.

D'accord, mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'aſſomme.
Quel beſoin avons-nous des conſeils d'un tel homme?

Mad. DURU.

Quoi! pendant ſon abſence?.....

LE MARQUIS.

Ah! les abſens ont tort.
Abſent depuis douze ans, c'eſt comme à-peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'eſt pour vous amaſſer, avec ſa ladrerie,
Un bien que vous ſavez dépenſer noblement,
Je conſens qu'à ce prix il ſoit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort auſſi-tôt qu'il s'aviſe
De vouloir diſpoſer de la charmante Eriſe.
Celle qui la forma doit en prendre le ſoin;
Et l'on n'arrange pas les filles de ſi loin.
Pardonnez....

Mad. DURU.

Je ſuis bonne, & vous devez connaître
Que pour Monſieur Duru, mon Seigneur & mon maître,
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime....comme il faut.... pas trop fort.... ſenſément;
Mais je lui dois reſpect & quelque obéiſſance.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, point du tout; vous vous moquez, je penſe.
Qui, vous? Vous, du reſpect pour un Monſieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, ſi nous l'en avions cru,
Dans un habit de ſerge, en un ſecond étage,
Tenir, ſans domeſtique, un fort plaiſant ménage.

Vo

Digitized by Google

Vous êtes Demoiſelle ; & quand l'adverſité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec Monſieur Duru vous fit en biens commune,
Alors qu'il commençait à bâtir ſa fortune,
C'était à ce Monſieur faire beaucoup d'honneur;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur,
De ſouffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas ſa perſonne groſſière.
Voulez-vous pas encor aller ſacrifier
Votre charmante Eriſe au fils d'un uſurier?
De ce Monſieur Gripon, ſon très-digne compère?
Monſieur Duru, je penſe, a voulu cette affaire :
Il l'avait fort à cœur, & par reſpect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mad. DURU.

Ne plaiſantez pas tant, il m'en écrit encore,
Et de ſon plein pouvoir dans ſa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein pouvoir que ne vous ſervez-vous,
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux?

Mad. DURU.

Hélas! à vos deſirs je voudrais condeſcendre;
Ce ſerait mon bonheur de vous avoir pour gendre:
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois;
J'ai prié mon mari de laiſſer à mon choix
Cet établiſſement de deux enfans que j'aime.
Monſieur Gripon me cauſe une frayeur extrême;
Mais, tout Gripon qu'il eſt, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, ſonger.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raiſons, des meſures commodes;

Digitized by Google

Envoyer publier des bans aux Antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne ſuis pas le fait.
Du ſeul nom de Marquis ſa groſſe ame étonnée,
Croirait voir ſa maiſon au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à ſa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit ſans colère,
Daignez former, Madame, un ſi tendre lien;
Ordonnez mon bonheur, j'oſe dire le ſien.
Qu'à jamais à vos pieds je paſſe ici ma vie.

Mad. DURU.

Oh ça, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô ciel! Pour croître mon bonheur,
Je compte à votre fils donner auſſi ma ſœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame ſoumiſe,
D'un cœur toujours à vous...

SCENE II.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

AH! venez, belle Eriſe,
Fléchiſſez votre mere, & daignez la toucher;
Je ne la connais plus, c'eſt un cœur de rocher.

Mad. DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,

Digitized by Google

Qui veut obſtinément être de la famille.
Il eſt preſſant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaiſe un peu.

ERISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pû vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon reſpect eſt la preuve ſi claire?

Mad. DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mere;
Vous l'avez commandé, mon cœur en eſt témoin.

LE MARQUIS.

De me juſtifier elle-même prend ſoin.
Nous ſommes deux ici contre vous. Ah! Madame,
Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point
Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.
(*à Eriſe.*)
Parlez donc; aidez-moi. Qu'avez-vous à ſourire?

ERISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment,
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Mad. DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux;
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.

Digitized by Google

Mais mon mari !

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari ! ſa faibleſſe
De cette épouvantail s'inquiète ſans ceſſe.

ERISE.

Il eſt mon pere.

SCENE III.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

AH ah ! l'on parle donc ici
D'hyménée & d'amour ? Je veux m'y joindre auſſi.
Votre bonté pour moi ne s'eſt point démentie ;
Ma mere me mettra, je crois, de la partie.
Monſieur a la bonté de m'accorder ſa ſœur,
Je compte abſolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendreſſe pure ;
Je l'aime éperdument, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive paſſion.
Voyez-vous, je ſuis homme à perdre la raiſon ;
Enfin, c'eſt un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce après tout ſuffira pour nous quatre.
Il n'eſt pas trop commun de ſavoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un ſeul coup de plume,
Par un ſeul mot, ma mere, & contre la coutume,
C'eſt un plaiſir divin qui n'appartient qu'à vous,
Et vous ſerez, ma mere, heureuſe autant que nous.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je réponds de ma ſœur, je réponds de moi-même;
Mais Madame balance, & c'eſt en vain qu'on aime.

ERISE.

Ah! vous êtes ſi bonne! auriez-vôus la rigueur
De maltraiter un fils ſi cher à votre cœur?
Son amour eſt ſi vrai, ſi pur, ſi raiſonnable!
Vous l'aimez, voulez-vous le rendre miſérable?

DAMIS.

Deſeſpérerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours ſouple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, & je me perſuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ERISE.

Je connais bien mon frere, & j'ai lu dans ſon cœur:
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai ſans replique à ma mere.

DAMIS.

Je parle pour ma ſœur.

ERISE.

Je parle pour mon frere.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Mad. DURU.

Ecoutez donc tous trois.
Vos amours ſont charmans, & vos goûts ſont mon choix:
Je ſens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaiſirs ſe livre par avance.
Nous ſerons tous contens, ou bien je ne pourrai:
J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai.

Digitized by Google

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Ah!

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Toujours des mais? vous allez encor dire,
Mais mon mari.

Mad. DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah! quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Mad. DURU.

Oh! laiſſez-moi parler. Vous ſaurez, mes enfans,
Que quand on m'épouſa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons ſoins de votre honoré pere:
Sa fortune déja commençait à ſe faire;
Il eut l'art d'amaſſer & de garder du bien,
En travaillant beaucoup & ne dépenſant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, & ſur-tout la dépenſe.
J'ai dépenſé beaucoup à vous bien élever;
Malgré moi le beau monde eſt venu me trouver.
Au fond d'un galetas il réléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me ſuis établie.
Il voulait que ſon fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'Avocat:
Au Régiment du Roi je le fis Capitaine.
Il prétend aujourd'hui, ſous peine de ſa haine,
Que de Monſieur Gripon, & la fille & le fils,
Par un beau mariage avec nous ſoient unis.

Digitized by Google

Je l'empêcherai bien, j'y ſuis fort réſolue.

DAMIS.

Et nous auſſi.

Mad. DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mad. DURU.

Son cher correſpondant,
Maître Iſaac Gripon, d'une ame fort rebourſe,
Ferme depuis un an les cordons de ſa bourſe.

DAMIS.

Il vous en reſte aſſez.

Mad DURU.

Oui, mais j'ai conſulté...

LE MARQUIS.

Hélas! conſultez-nous.

Mad. DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; & l'on dit qu'à votre âge
On ne peut ſûrement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre pere.

DAMIS.

Non,
Lorſque ce propre pere, étant dans la maiſon,
Sur ſon droit de préſence obſtinément ſe fonde:
Mais quand ce propre pere eſt dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout ſe marier ſans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce qu'il faut faire, & quand? Dès aujourd'hui.

Digitized by Google

SCENE IV.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOilà Monſieur Gripon qui veut forcer la porte;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce ſont ſes propres mots, faut-il qu'il entre?

Mad. DURU.

Hélas!
Il le faut bien ſouffrir. Voyons quel eſt ce cas.

SCENE V.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mad. DURU.

SI tard, Monſieur Gripon, quel ſujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon ſujet.

Mad. DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque préſent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'or-

Digitized by Google

L'ordre de votre pere, & je le porte ici.
Ma fille eſt votre bru, mon fils eſt votre gendre;
Ils le ſeront du moins, & ſans beaucoup attendre.
Liſez. (*Il lui donne une lettre.*)

Mad. DURU.

L'ordre eſt très-net, que faire?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir ſans réplique, & tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt; & même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de tems à perdre; ayez la charité
De dépêcher la choſe avec célérité.

Mad. DURU.

La propoſition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous?

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS *à M. Gripon.*

De nos communs deſirs il faut preſſer l'effet.
Ah! que de cet hymen mon cœur eſt ſatisfait!

M. GRIPON.

Que ça vous ſatisfaſſe, ou que ça vous déplaiſe,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me ſens pas d'aiſe.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aiſe?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

Digitized by Google

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire?

LE MARQUIS.

Oui, je ſuis ſerviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De Madame ſa femme, & ſur-tout de ſa fille.
Cet hymen eſt ſi cher, ſi précieux pour moi!..
Je ſuis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis ſont de mauvais augure.
Madame, ſans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi, ſi-tôt?

Mad. DURU.

Sans donner le tems de conſulter,
De voir ma bru, mon gendre, & ſans les préſenter?
C'eſt pouſſer avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour ſe bien marier il faut que la conjointe
N'ai jamais entrevû ſon conjoint.

Mad. DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord,
Moi, mere, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embraſſer votre fille & voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte eſt en tout mon portrait.

Mad. DURU.

Les aimables enfans!

Digitized by Google

DAMIS.

Oh! Monſieur, je vous jure
Qu'on ne ſentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte?

DAMIS.

Hélas! pour cet objet vainqueur
Qui regne ſur mes ſens, & m'a donné ſon cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné : je ne puis te comprendre;
Ma fille, ainſi que moi, n'a point l'ame ſi tendre.
(*à Eriſe.*)
Et vous, qui ſouriez, vous ne me dites rien?

ERISE.

Je dis la même choſe, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaiſirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'eſt point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'eſt.

M. GRIPON.

Oh! quel original!
L'ami de la maiſon, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.
Le Marquis lui fait de grandes révérences.
(*à Mad. Duru.*)
Or ça, j'ai réuſſi dans ma commiſſion.
Je vois pour votre époux votre ſoumiſſion;
Il ne faut à préſent qu'un peu de ſignature.
J'amènerai demain le futur, la future.

Digitized by Google

Vous aurez des enfans, ſouples, reſpectueux,
Grands ménagers, enfin on ſera content d'eux.
Il eſt vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mad. DURU.

C'eſt une bagatelle, & mon eſpoir ſe fonde
Sur les leçons d'un pere, & ſur leurs ſentimens,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déja leur grace & ſimple & naturelle.

ERISE.

Leur bon ſens dont leur pere eſt le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau Monſieur là?
(*à Mad. Duru.*)
A demain donc, Madame, une noce frugale
Préparera ſans bruit l'union conjugale.
Il eſt tard, & le ſoir jamais nous ne ſortons.

DAMIS.

Eh! que faites-vous donc vers le ſoir?

M. GRIPON.

Nous dormons.
On ſe lève avant jour; ainſi fait votre pere
Imitez-le dans tout pour vivre heureux ſur terre.
Soyez ſobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.
Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

Mad. DURU.

Pas ſi matin.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Allez, vous nous raviſſez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétens
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE (*l'arrêtant par le bras.*)

Monſieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous propoſer une excellente affaire?

M. GRIPON.

Propoſez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, & Phlipot votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure?

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, & je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux préſens.

M. GRIPON.

Comment?

MARTHE.

Payez la dot, & gardez vos enfans.

Digitized by Google

M. GRIPON (*à Mad. Duru.*)

Madame, il nous faudra chaſſer cette donzelle;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.

(*Il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.*)

SCENE VI.

Mad. DURU, ERISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

EH bien! vous laiſſez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître uſurier.

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il eſt indiſpenſable
De prévenir ſoudain ce marché déteſtable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vîte un traité,
Qui mette pour jamais nos droits en ſûreté.
Madame, on vous y force, & tout vous autoriſe,
Et c'eſt le ſentiment de la charmante Eriſe.

ERISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas! de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis.
Il faut que le vilain, qui tous nous inquiète,
En revenant demain trouve la noce faite.

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à préſent deviennent ſuperflus.

Digitized by Google

Réſolvez-vous, Madame, ou nous ſommes perdus.

Mad. DURU.

Le péril eſt preſſant, & je ſuis bonne mère;
Mais... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au Notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prens ſur moi le ſoin
D'amener à l'inſtant le Notaire du coin,
D'ordonner le ſouper, de mander la muſique:
S'il eſt quelqu'autre uſage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raiſon,
Et je veux que demain Maître Iſaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choſes à faire.

ERISE.

J'admire vos conſeils & celui de mon frère.

Mad. DURU.

C'eſt votre avis à tous?

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Oui, ma mere.

Mad. DURU.

Fort bien.
Je peux vous aſſurer que c'eſt auſſi le mien.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

COmment! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon?
Quoi! deux tables encor impudemment dreſſées!
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées,
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher;
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue!
N'es-tu pas tout honteux?

DAMIS.

Non; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux! que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joie, un tranſport inoui.
A peine hier au ſoir ſortites-vous d'ici,
Que livrés par avance au lien qui nous preſſe,
Après un long ſouper, la joie & la tendreſſe,
Préparant à l'envi le lien conjugal,

Nous

Digitized by Google

Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépenſe.
Je n'aime point qu'on ait du plaiſir par avance.
Cette vie à ton pere à coup ſûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te mariera?

DAMIS.

Ah! ſi vous connaiſſiez cette ardeur vive & pure,
Ces traits, ces feux ſacrés, l'ame de la nature,
Cette délicateſſe & ces raviſſemens,
Qui ne ſont bien connus que des heureux amans!
Si vous ſaviez....

M. GRIPON.

Je ſais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'eſt point tendre.
Vous ignorez les feux dont je ſuis conſumé.
Mon cher Monſieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Sifait, ſifait.

DAMIS.

Comment? Vous auſſi, vous?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez bien l'emportement extrême,
Les douceurs....

M. GRIPON.

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à Madame Gripon:
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,

Digitized by Google

Ni tes diſcours de fou que tu tiens ſur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien; enfin; vous me le pardonnez?

M. GRIPON.

Ouida, quand les contrats ſeront faits & ſignés.
Allons, avec ta mere il faut que je m'abouche;
Finiſſons tout.

DAMIS.

Ma mere en ce moment ſe couche.

M. GRIPON.

Quoi? Ta mere?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal danſé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mere eſt folle.

DAMIS.

Non, elle eſt très-reſpectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton pere, il viendra promptement;
Et déja ſon commis arrive en diligence,
Pour régler ſa recette, ainſi que la dépenſe.
Il ſera très-fâché du train qu'on fait ici;
Et tu comprends fort bien que je le ſuis auſſi.
C'eſt dans un autre eſprit que Phlipotte eſt nourrie;
Elle a trente-ſept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, ſeule avec mon fils, compoſe ma maiſon;
L'été ſans éventail, & l'hyver ſans manchon;
Blanchit, repaſſe, coud, compte comme Barême,
Et fait manquer de tout auſſi-bien que moi-même.

Digitized by Google

Prens exemple ſur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce ſoir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille eſt bien née.
Mais, croi-moi, ta cervelle eſt un peu mal tournée.
Il faut que la maiſon ſoit ſur un autre pié.
Di-moi. Ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici ſouvent ?

DAMIS.

Oh ! fort ſouvent.

M. GRIPON.

Je penſe
Que pour cauſe il eſt bon qu'il n'y revienne plus.

DAMIS.

Nous ſuivrons ſur cela vos ordres abſolus.

M. GRIPON.

C'eſt très-bien dit. Mon gendre a du bon, & j'eſpère
Moriginer bientôt cette tête légère ;
Mais ſur-tout plus de bal : je ne prétens plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en ſoir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu ?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir danſé,

Digitized by Google

Plein des traits amoureux dont mon cœur eſt bleſſé;
Je vais, Monſieur, je vais..... me coucher.... Je me flatte
Qua ma paſſion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je ſerai longtems éveillé par l'amour.
(*Il l'embraſſe.*)

SCENE II.

M. GRIPON *ſeul.*

LEs romans l'ont gâté, ſa tête eſt attaquée;
Il veut incognito rentrer dans la maiſon.
Quel profit à cela? quel projet ſans raiſon!
Ce n'eſt qu'en fait d'argent que j'aime le myſtère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'eſt ſon affaire.
Mari qui veut ſurprendre eſt ſouvent fort ſurpris,
Et.... mais voici Monſieur qui vient dans ſon logis.

SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

QUelle réception! après douze ans d'abſence!
Comme tout ſe corrompt, comme tout change en France!

M. GRIPON.

Bon jour, compère.

M. DURU.

O ciel!

Digitized by Google

M. GRIPON.

Il ne me répond point.

Il rêve.

M. DURU.

Quoi ! ma femme infidelle à ce point !
A quel horrible luxe elle s'eſt emportée !
Cette maiſon, je crois, du Diable eſt habitée ;
Et j'y mettrais le feu, ſans les dépens maudits
Qu'à brûler les maiſons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle longtems ſeul, c'eſt ſigne de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du néceſſaire :
M'en voilà bien payé : que réſoudre, que faire ?
Je ſuis aſſaſſiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour, compere. Eh bien, vous avez terminé
Aſſez heureuſement un aſſez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois, il eſt fort triſte de vieillir ;
On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de regle, & les loix violées !...

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choſes ſont réglées.

Digitized by Google

J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bons papiers,
Trois cent deux mille francs, dix-huit ſols neuf deniers.
Revenez-vous bien riche?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voila.

(*Il montre ſon porte-feuille.*)

Je ſuis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'eſt-ce que cela?
Il faut ſe conſoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis & quel train. La coquine!...

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de ſix pieds, tous ivres de la veille,
Un portier à mouſtache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant paſſer, m'invite en bégayant,
A venir déjeuner dans ſon appartement.

M. GRIPON.

Caſſe tous ces ces coquins.

M. DURU.

C'eſt ce que je veux faire.

Digitized by Google

M. GRIPON.

C'eſt un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et pour vivre à ſon aiſe, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'ont ruiné; cela me perce l'ame.
Me conſeillerais-tu de ſurprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conſeillerais-tu
D'attendre encor un peu, de reſter inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaiſie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien: ſur ce point nous ſerons tous contens;
On aime avec tranſport déja mes deux enfans.

M. DURU.

Paſſe. On n'a donc point eu de peine à ſatisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine; au contraire,
Ils ont avec plaiſir conclu ſoudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément;
Et ta fille déja brûle, ſur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela conſole.

Digitized by Google

Nous mettrons ordre au reſte.

M. GRIPON.

Oh ! tout eſt réſolu,
Et cet après-midi l'hymen ſera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme?

M. GRIPON.

Oh ! parbleu, ta femme eſt ton affaire.
Je te donne une bru charmante & ménagere:
J'ai toujours à ton fils deſtiné ce bijou;
Et nous les marirons ſans leur donner un ſou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeuneſſe volage.
Point d'argent : c'eſt un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi? que t'importe?

M. DURU.

Voir... là.... ſi la nature eſt au moins aſſez forte,
Si le ſang parle aſſez dans ma fille & mon fils,
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.

Eſt-ce

Digitized by Google

Eſt-ce que le ſang parle? Et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont épouſer les miens?
Adieu : j'ai quelque dette active & d'importance,
Qui devers le midi demande ma préſence;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & ſigner.

SCENE IV.

M. DURU *ſeul.*

LEs affaires vont bien; quant à ce mariage,
J'en ſuis fort ſatisfait; mais quant à mon ménage,
C'eſt un ſcandale affreux, & qui me pouſſe à bout.
Il faut tout obſerver, découvrir tout, voir tout.
(*On ſonne.*)
J'entens une ſonnette & du bruit; on appelle.

SCENE V.

M. DURU, MARTHE *à la porte.*

M. DURU.

OH! quelle eſt cette jeune & belle Demoiſelle
Qui va vers cette porte? Elle a l'air bien coquet.
Eſt-ce ma fille? Mais... j'en ai peur : en effet,
Elle eſt bien faite au moins, paſſablement jolie,
Et cela fait plaiſir. Ecoutez, je vous prie;
Où courez-vous ſi vîte, aimable & chère enfant?

Digitized by Google

MARTHE.

Je vais chez ma maitreſſe, en ſon appartement.

M. DURU.

Quoi! vous êtes ſuivante? Et de qui, ma mignone?

MARTHE.

De Madame Duru.

M. DURU *à part.*

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti, m'inſtruire, ſi je puis.
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi! Monſieur?

M. DURU.

Savez-vous qui je ſuis?

MARTHE.

Non; mais je vois aſſez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je ſuis l'intime ami de Monſieur votre maître,
Et de Monſieur Gripon. Je peux très-aiſément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaiſir. Mais, Monſieur, le tems preſſe;
Et voici le moment de coucher ma maitreſſe.

M. DURU.

Se coucher quand il eſt neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train!

MARTHE.

C'eſt un train fort honnête. Après ſouper on joue;

Digitized by Google

Après le jeu l'on danſe, & puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me ſurprenez; je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fît un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous ſurprend, vous bon-homme, à votre âge?
Mais rien n'eſt plus commun. Madame fait uſage
Des grands biens amaſſés par ſon ladre mari;
Et quand on tient maiſon, chacun en uſe ainſi.

M. DURU.

Mignonne, ces diſcours me font peine à comprendre.
Qu'eſt-ce tenir maiſon?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.
Vous me paraiſſez neuf, quoiqu'antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite maitreſſe,
Vous tenez donc maiſon?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle eſpèce?
Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plaît?

Digitized by Google

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. DURU.

J'y prens quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monsieur?

M. DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je hasarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde;
Ce n'est pas sans regret; mais essayons enfin.
Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle;
C'est à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon Monsieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelqu'amant, entre nous, a, pendant son absence,
Produit tous ces excès avec cette dépense!

MARTHE.

Quelque amant! vous osez attaquer notre honneur?
Quelque amant! A ce trait, qui blesse ma pudeur,
Je ne sais qui me tient, que mes mains appliquées
Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant, dites-vous?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait Madame.

Digitized by Google

M. DURU.

Eh! mais...

MARTHE.

Elle eſt rrop bonne,
Trop ſage, trop honnête, & trop douce perſonne;
Et vous êtes un ſot avec vos queſtions.
(*On ſonne.*)
J'y vais... Un impudent, un rodeur de maiſons.
(*On ſonne.*)
Tout-à-l'heure... Un benêt qui penſe que les filles
Iront lui confier les ſecrets des familles!
(*On ſonne.*)
Eh! j'y cours... Un vieux fou que la main que voilà
(*On ſonne.*)
Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

M. DURU *ſeul.*

JE ne ſais ſi je dois en croire ſa colère;
Tout ici m'eſt ſuſpect; & ſur ce grand myſtère
Les femmes ont juré de ne parler jamais;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits;
Et toutes ſe liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point; je veux examiner
Juſqu'où du bon chemin on peut ſe détourner.
Que vois-je? Un beau Monſieur ſortant de chez ma femme!
Ah! voilà comme on tient maiſon!

Digitized by Google

SCENE VII.

M. DURU, LE MARQUIS *ſortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

A Dieu, Madame.
Ah! que je ſuis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tien.

LE MARQUIS.

Adieu, juſqu'à ce ſoir.

M. DURU.

Ce ſoir encor? Fort bien.
Comme de la maiſon je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien ſortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en ſaurais douter.
Volets fermés, au lit; rendez-vous; porte cloſe;
La ſuivante à mon nez complice de la choſe!

LE MARQUIS.

Quel eſt cet homme-là qui jure entre ſes dents?

M. DURU.

Mon fait eſt net & clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de ſens.

Digitized by Google

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de reſter à Surate,
Avec tout mon argent. Ah traître! ah ſcélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monſieur, qui parlez ſeul ainſi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fuſſiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

M. DURU.

Monſieur Duru, peut-être,
Ne ſerait pas content de vous y voir paraîsre.

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi? Qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monſieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons ſi commodes,
Le connaiſſez-vous?

LE MARQUIS.

Non : il eſt aux Antipodes,
Dans les Indes, je crois, couſu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaiſſez fort Madame?

LE MARQUIS.

Apparemment:
Sa bonté m'eſt toujours précieuſe & nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez beſoin de ſa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maiſon.

M. DURU.

Je le vois... De Monſieur je ſuis l'homme d'affaires.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bien venu; prenez ſur-tout le ſoin
D'apporter quelqu'argent dont nous avons beſoin.
Bon ſoir.

M. DURU *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(*Au Marquis.*)

Que l'enfer.... Mais, Monſieur, qui gouvernez Madame,
La chambre de ſa fille eſt-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(*Il entre chez Eriſe & ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme eſt néceſſaire à toute ma famille:
Il ſort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, & je ſuccombe enfin.
Juſtice! je ſuis mort.

SCENE VIII.

M. DURU, LE MARQUIS *revenant avec* ERISE.

ERISE.

EH! mon Dieu, quel lutin,
Quand on va ſe coucher, tempête à cette porte?
Qui peut crier ainſi de cette étrange ſorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit, ne vous a-t-on pas dit

Qu'a-

Digitized by Google

Qu'après qu'on a danſé l'on va ſe mettre au lit.
Jurez plus bas tout ſeul.

M. DURU.

Je ne peux plus rien dire.
Je ſuffoque.

ERISE.

Quoi donc?

M. DURU.

Eſt-ce un rêve, un délire?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juſte ciel! & comment ſon frere l'Avocat
Peut-il ſouffrir céans cette honte inouie,
Sans plaider?

ERISE.

Quel eſt donc cet homme, je vous prie?

LE MARQUIS.

Je ne ſais; il paraît qu'il eſt extravagant;
Votre pere, dit-il, l'a pris pour ſon agent.

ERISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en ſais rien : cet homme eſt ſi bizarre!

ERISE.

Eſt-ce que mon mari, Monſieur, vous a fâché?

M. DURU.

Son mari!.. J'en ſuis quitte encor à bon marché.
C'eſt là votre mari?

ERISE.

Sans doute, c'eſt lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon?

Digitized by Google

ERISE.

C'eſt mon mari que j'aime.
A mon pere, Monſieur, lorſque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous ſommes ſerrés.

M. DURU.

Que la fiévre le ſerre !

LE MARQUIS.

Ah ! daignez condeſcendre !..

M. DURU.

Maître Iſaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on penſait en effet ;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fut fait.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés ?

ERISE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

De quand ?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, eſt un fort beau garçon ;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monſieur ſait qu'en la vie il eſt fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur pere.
Par exemple, le fils de ce Monſieur Duru
En eſt tout différent, n'en a rien.

Digitized by Google

M. DURU.

Qui l'eût cru ?
Serait-il point auſſi marié lui ?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui ?

LE MARQUIS.

Ma ſœur dans ſes bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre ſœur ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'eſt un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort diſtrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'eſprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge
Altèrent la mémoire ainſi que le viſage.

M. DURU.

Ce double mariage eſt donc fait ?

ERISE.

Oui, Monſieur.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur,
N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce ?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projetté.

LE MARQUIS.

Ne nous ſoupçonnez pas de cette indignité,
Cela ſerait criant.

M. DURU.

Oh ! la faute eſt légère.
Pourvu qu'on n'ait ps fait une trop forte chère,
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraiſſez d'ailleurs un homme aſſez aimable.

ERISE.

Oh ! très-fort.

M. DURU.

Votre ſœur eſt-elle auſſi paſſable ?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la choſe eſt ainſi,
Monſieur Duru pourrait excuſer tout ceci.
Je vais enn parler à ſa mere, & pour cauſe...

ERISE.

Ah ! gardez-vous-en bien, Monſieur ; elle repoſe.
Elle eſt trop fatiguée ; elle a pris tant de ſoins....

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à ſon fils.

Digitized by Google

ERISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il eſt trop occupé.

M. DURU.

L'av nture eſt fort bonne.

Ainſi, dans ce logis, je ne peux voir perſonne?

LE MARQUIS.

Il eſt de certains cas où des hommes de ſens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait; je vais avec Madame,
Me rendre aux doux tranſports de la plus pure flamme.
Ecrivez à ſon pere un détail ſi charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon reſpect & mon contentement.

M. DURU.

Et ſon contentement! Je ne ſais ſi ce pere
Doit être auſſi content d'une ſi prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le ſoir,
Et ſoupez avec nous.

ERISE.

Bon jour, juſqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

Digitized by Google

SCENE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *seul.*

MAis Gripon le compère
S'eſt bien preſſé, ſans moi, de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a ſaiſi tous nos gens!
Tous quatre à s'arranger ſont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive; & tout le monde à l'inſtant ſe marie.
Il reſte en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un ſoit mariée auſſi.
Entrons, ſans plus tarder. Ma femme! hola, qu'on m'ouvre.
(*Il heurte.*)
Ouvrez, vous dis-je, il faut qu'enfin tout ſe découvre.

MARTHE *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh! ton maître entrera,
Suivante impertinente, & l'on m'obéira.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DURU *seul.*

J'Ai beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets, les servantes
Ont tout-barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vîte mariés, sont au lit trop long-tems.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le contrat & une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

JE viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment signer!

M. GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu.
Il faut conclurre tout.

Digitized by Google

M DURU.

Tout eſt aſſez conclu.

Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour conſommer la choſe.

M DURU.

La choſe eſt conſommée.

M. GRIPON.

Oh! oui : je me propoſe

De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.

Ils viennent.

M. DURU.

Quels diſcours!

M. GRIPON.

Tout eſt prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout eſt fait.

M. GRIPON.

Ça, compère,

Votre femme eſt inſtruite, & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme; elle dort, & mon fils

Dort avec votre fille; & mon gendre au logis

Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage

Vous a fait cette nuit preſſer ce mariage?

M GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas

A préſent dans ſon lit Phlipotte & ſes appas?

Les noces, cette nuit, n'auraient pas été faites?

M. GRI-

Digitized by Google

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repaſſé ſes cornettes ;
Elle s'habille en hâte ; & mon fils ſon cadet,
Pour épargner les fraix, met le contrat au net.

M. DURU.

Juſte ciel ! quoi ! ton fils n'eſt pas avec ma fille ?

M. GRIPON.

Non, ſans doute.

M. DURU.

Le Diable eſt donc dans ma famille.

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah ! fripons ! femme indigne du jour,
Vous payerez bien cher ce déteſtable tour !
Lâches, vous apprendrez que c'eſt moi qui ſuis maître.
Approfondiſſons tout ; je prétens tout connaître ;
Fai deſcendre mon fils ; va, compère, di-lui
Qu'un ami de ſon pere, arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, & ne ſaurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre.
Il faut un Commiſſaire, il faut verbaliſer,
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh ! cours ſans tant jaſer.

M. GRIPON *revenant.*

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh ! va donc.

Digitized by Google

M. GRIPON *revenant.*

Il faudra faire amener main forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

M. DURU *ſeul.*

O Voyage cruel!
O pouvoir marital, & pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du Diable!
C'eſt toi qui corromps tout, perds tout, monſtre exécrable!
Ma femme, mes enfans, de toi ſont infectés.
J'entrevois là deſſous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, & ſur-tout de dépenſes,
Qui me glacent le ſang & redoublent mes tranſes.
Epouſe, fille, fils, m'ont tous perdus d'honneur;
Je ne ſais ſi je dois en mourir de douleur;
Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'apperçois, je crois, mon traître d'Avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

Digitized by Google

SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS à *M. Gripon.*

QUel eſt cet homme? Il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'eſt le meilleur ami qu'ait Monſieur votre pere.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon;
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,
Etes-vous Avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!
Etes-vous marié?

DAMIS.

J'ai l'honneur de l'être.

M. DURU.

Et votre ſœur?

DAMIS.

Auſſi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés!

M. DURU.

Scélérat!

Digitized by Google

M. GRIPON.

A qui donc?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me ſens percer l'ame.
Quelle eſt-elle? En un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le vois.

M. DURU.

Je veux ſavoir de vous celle qui par ſurpriſe,
Pour braver votre pere, ici s'impatroniſe.

DAMIS.

Quelle eſt ma femme?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'eſt la ſœur de celui
A qui ma propre ſœur eſt unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias!

DAMIS.

La choſe eſt toute claire.
Vous ſavez, cher Gripon, qu'un ordre de mon pere
Enjoignait à ma mere, en terme très-précis,
D'établir au plutôt & ſa fille, & ſon fils.

M. DURU.

Eh bien, traître?

Digitized by Google

DAMIS.

A cet ordre elle s'eſt aſſervie,
Non pas abſolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen, il s'eſt fait promptement.
Il eſt vrai qu'on n'a pas conclu préciſément
Avec ceux que ſa lettre a nommés par ſa clauſe;
Mais le plus fort eſt fait, le reſte eſt peu de choſe.
Le Marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Eſt un homme....

M. GRIPON.

Ah! c'eſt là cet ami du logis.
On s'eſt moqué de nous; je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons, faites venir vîte le Commiſſaire,
Vingt huiſſiers.

ADINE.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un ſi grand intérêt?
Cher ami de mon pere, apprenez que peut-être,
Sans mon reſpect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vuider la maiſon.
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chaſſer d'ici! Toi ſcélérat, fauſſaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton pere!
Qui n'es point Avocat!

Digitized by Google

SCENE V, & DERNIERE.

Mad. DURU, *sortant d'un côté avec* MARTHE, LE MARQUIS, *sortant de l'autre avec* ERISE; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mad. DURU *dans le fond.*

MOn carosse est-il prêt?
D'où vient donc tout ce bruit?

LE MARQUIS.

Ah! je vois ce que c'est.

MARTHE.

C'est mon questionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce vieux visage,
Qui semblait si surpris de notre mariage.

Mad. DURU.

Qui donc?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il est agent.

M. DURU *en colère se retournant.*

Oui, c'est moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

Mad. DURU *avançant.*

Ah, que vois-je! quels traits! c'est lui-même; & mon ame....

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme!....
Oh! comme elle est changée! elle n'a plus, ma foi,
De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

Digitized by Google

M. DURU.

Quoi ! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux ?.....

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Mon pere !

Mad. DURU.

Daignez jetter, Monſieur, un regard moins ſévere
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh ! pardon ; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin....

LE MARQUIS.

Excuſez, j'en ſuis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame ?

DAMIS.

A vos pieds....

M. DURU.

Fils indigne, apoſtat du Barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau ;
Fripon ; c'eſt donc ainſi que ton pere lui-même
S'eſt vû reçu de toi ? C'eſt ainſi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

M. DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux deſtin ?
Vous retrouvez ici toute votre famille ;
Un gendre, un fils bien né, votre épouſe, une fille.
Que voulez-vous de plus ? Faut-il après douze ans,
Voir d'un œil de travers ſa femme & ſes enfans ?

Digitized by Google

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagère ;
Elle couſait, filait, faiſait très-maigre chère ;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel ;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit Marquis enſorcelé ma fille ;
N'aurait pas à mon fils fait perdre ſon latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompenſe
D'un travail de douze ans & de ma confiance.
Des ſoupers dans la nuit, à midi petit jour !
Auprès de votre lit un oiſif de la cour !
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre viſage !
C'eſt ainſi qu'à profit vous placiez mon argent?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'inſtant,
Et qu'on aille m'attendre à ſon ſecond étage.

DAMIS.

Quel pere !

LE MARQUIS.

Quel beau-pere !

ERISE.

Eh ! bon Dieu quel langage !

Mad. DURU.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Modérez-vous de grace, écoutez & jugez.
Alors que la miſere à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune ;
D'élever vos enfans je pris ſur moi les ſoins ;
Je me refuſai tout pour leur laiſſer, du moins,

Une

Digitized by Google

Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en ſus placer le fonds, il eſt en ſûreté.

M. DURU.

Oui!

Mad. DURU.

Votre bien s'accrut; il ſervit, en partie;
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils;
Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis:
Il fallait cultiver, non forcer la nature.
Il eſt né valeureux, vif, mais plein de droiture.
J'ai fait, à ſes talens habile à me plier,
D'un mauvais Avocat, un très-bon Officier.
Avantageuſement j'ai marié ma fille:
La paix & les plaiſirs regnent dans ma famille;
Nous avons des amis: des Seigneurs ſans fracas,
Sans vanité, ſans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaîment & paſſent la ſoirée.
La chère eſt délicate et toujours modérée.
Le jeu n'eſt pas trop fort; & jamais nos plaiſirs
Ne nous ont, grace au ciel, cauſé de repentirs.
De mon premier état je ſoutins l'indigence;
Avec le même eſprit j'uſe de l'abondance.
On doit compte au public de l'uſage du bien,
Et qui l'enſevelit eſt mauvais citoyen;
Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à ſoi-même.
Faut-il, ſur ſon comptoir, l'œil trouble & le teint blême,
Manquer du néceſſaire, auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après ſa mort?

Digitized by Google

Ah! vivez avec nous, dans une honnête aiſance.
Le prix de nos travaux eſt dans la jouiſſance.
Faites votre bonheur en rempliſſant nos vœux.
Etre riche n'eſt rien : le tout eſt d'être heureux.

M. DURU.

Le beau ſermon du luxe & de l'intempérance!
Gripon, je ſouffrirais que pendant mon abſence
On diſpoſe de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille!

Mad. DURU.

Monſieur, je vous en écrivis.
Cette union eſt ſage, & doit vous le paraître.
Vos enfans ſont heureux, leur pere devrait l'être.

M. DURU.

Non; je ſerais outré d'être heureux malgré moi.
C'eſt être heureux en ſot de ſouffrir que chez ſoi,
Femme, fils, gendre, fille ainſi ſe réjouiſſent.

Mad. DURU.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudiſſent!

M. DURU.

Non, non, non, non; il faut être maître chez ſoi.

Mad. DURU.

Vous le ſerez toujours.

ERISE.

Ah! diſpoſez de moi.

Mad. DURU.

Nous ſommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire,
Serez-vous inflexible?

Digitized by Google

Mad. DURU.

Ah! mon époux!

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Mon pere!

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre nous
Ça demande du tems.

MARTHE.

Vîte, attendriſſez-vous:
Tous ces gens-là, Monſieur, s'aiment à la folie;
Croyez-moi, mettez-vous auſſi de la partie.
Perſonne n'attendait que vous vinſſiez ici.
La maiſon va fort bien, vous voilà, reſtez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'eſt plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout ſeul des plaiſirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente! Eh bien, qu'en penſes-tu, compère?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur; mais après tout que faire?
La choſe eſt ſans remède, & ma Phlipotte aura
Cent Avocats pour un ſi-tôt qu'elle voudra.

Mad. DURU.

Eh bien, vous rendez-vous?

M. DURU.

Ça, mes enfans, ma femme,
Je n'ai pas, dans le fond, une ſi vilaine ame.
Mes enfans ſont pourvus. Et puiſque de ſon bien,

Digitized by Google

Alors que l'on eſt mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenſer un peu pendant ſa vie;
Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mad. DURU.

Ne craignez rien, vivez, poſſédez, jouiſſez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous ſont-ils placés?

Mad. DURU.

En contrats, en effets, de la meilleure ſorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.
(*Il veut lui donner ſon porte-feuille, & le remet dans ſa poche.*)

Mad. DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux:
Voilà les millions qui ſont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut, avec conſtance,
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troiſième & dernier acte.

Digitized by Google

LE CAFÉ,

OU

L'ECOSSAISE,

COMÉDIE.

Par Monsieur HUME, traduite en Français par JÉRÔME CARRÉ, représentée à Paris au mois d'Août 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pû.

Digitized by Google

Digitized by Google

EPITRE DEDICATOIRE

DU TRADUCTEUR

DE L'ECOSSAISSE,

A MONSIEUR

LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR,

LA petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre ſous votre protection, n'eſt qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un ſervice éternel aux beaux arts & au bon goût, en contribuant par votre généroſité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus ſur la ſcène *Céſar* & *Ptolomée*, *Athalie* & *Joad*, *Mérope* & ſon fils entourés & preſſés d'une foule de jeunes gens, ſi les ſpectacles ont plus de décence, c'eſt à vous ſeul qu'on en eſt redevable. Ce bienfait eſt d'autant plus conſidérable, que l'art de la tragédie & de la comédie eſt celui dans lequel les Français ſe ſont diſtingués davantage : il n'en eſt aucun dans lequel ils n'ayent de très-illuſtres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philoſophes ; mais, il faut l'avouer, nous ne ſommes que les diſciples des *Newtons*, des *Lokes*, des *Galilées*. Si la France a quelques hiſtoriens, les Eſpagnols, les Italiens, les Anglais même nous diſputent la ſupériorité dans ce genre. Le ſeul *Maſſillon* aujourd'hui paſſe chez les gens de goût pour un orateur agréable ; mais qu'il

Digitized by Google

eſt encore loin de l'Archevêque *Tillotſon* aux yeux du reſte de l'Europe ! Je ne prétens point peſer le mérite des hommes de génie ; je n'ai pas la main aſſez forte pour tenir cette balance. Je vous dis ſeulement comment penſent les autres peuples ; & vous ſavez, Monſieur, vous qui dans votre première jeuneſſe avez voyagé pour vous inſtruire, vous ſavez que preſque chaque peuple a ſes hommes de génie qu'il préfère à ceux de ſes voiſins.

Si vous deſcendez des arts de l'eſprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oſerions-nous préférer aux grands peintres d'Italie ? C'eſt dans le ſeul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre ; c'eſt pourquoi dans pluſieurs villes d'Italie la bonne compagnie ſe raſſemble pour repréſenter nos piéces, ou dans notre langue, ou en Italien ; c'eſt ce qui fait qu'on trouve des théâtres Français à Vienne & à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la ſcène Françaiſe, était le manque d'action & d'appareil. Les tragédies étaient ſouvent de longues converſations en cinq actes. Comment hazarder ces ſpectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes & terribles, qui bien ménagées ſont un des plus grands reſſorts de la tragédie ? Comment apporter le corps de *Céſar* ſanglant ſur la ſcène ? Comment faire deſcendre une Reine éperdue dans le tombeau de ſon époux, & l'en faire ſortir mourante de la main de ſon fils, au milieu d'une foule qui cache & le tombeau & le fils & la mere, & qui énerve la terreur du ſpectacle par le contraſte du ridicule ?

C'eſt de ce défaut monſtrueux que vos ſeuls bienfaits ont purgé la ſcène ; & quand il ſe trouvera des génies qui ſauront allier la pompe d'un appareil néceſſaire, & la vivacité d'une action également terrible & vraiſemblable, à la force des penſées, & ſur-tout à la belle & naturelle poéſie, ſans laquelle l'art dramatique n'eſt rien ; ce ſera vous, Monſieur, que la poſtérité devra remercier.

Mais il ne faut pas laiſſer ce ſoin à la poſtérité ; il faut avoir le courage de dire à ſon ſiécle, ce que nos contemporains ſont de noble & d'utile. Les juſtes éloges ſont un parfum qu'on réſerve pour embaumer les morts. Un homme fait du

Digitized by Google

du bien, on étouffe ce bien pendant qu'il reſpire; & ſi on en parle, on l'exténue, on le défigure: n'eſt-il plus? on exagère ſon mérite pour abaiſſer ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage ſachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme eſtimable & malheureux ſecouru par vous; je veux qu'on ſache que tandis que vous occupez votre loiſir à faire revivre par les ſoins les plus coûteux & les plus pénibles un art utile perdu dans l'Aſie qui l'inventa, vous faites renaître un ſecret plus ignoré, celui de ſoulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente.

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croyent pouvoir donner des ridicules aux belles actions, qu'ils ſont incapables de faire; & c'eſt ce qui redouble mon reſpect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages; & quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.

Digitized by Google

A MESSIEURS

LES PARISIENS (a).

MESSIEURS,

JE suis forcé par l'illustre Mr. F....., de m'exposer vis-à-vis *de vous. Je parlerai sur le* ton *du sentiment & du respect; ma plainte sera marquée au* coin *de la bienséance, & éclairée du* flambeau *de la vérité. J'espère que Mr. F..... sera confondu* vis-à-vis *des honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui n'étant pas* sentimentés, *font* métier & marchandise *d'insulter* le tiers & le quart, *sans aucune* provocation, *comme dit Cicéron dans l'oraison* pro Murena, *page* 4.

*Messieurs, je m'appelle Jérôme Carré, natif de Montauban; je suis un pauvre jeune homme sans fortune; & comme la volonté me charge d'entrer dans Montauban, à cause que Mr. L. F.... de P..... m'y persécute, je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de l'*Ecossaise *de Mr. Hume. Les comédiens Français, & les Italiens, voulaient la représenter : elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois, & voilà que Mr. F..... employe son autorité & son crédit, pour empêcher ma traduction de paraître; lui qui encourageait tant les jeunes gens quand il était Jésuite, les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire* suspecter *d'être hérétique.*

Ensuite il appelle Mr. Hume, Mr. Home; *& puis il dit que Mr. Hume le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de Mr. Hume le philosophe. Qu'il consulte seulement le journal Encyclopédique du mois d'Avril* 1758, *journal que je regarde comme*

(a) Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation.

Digitized by Google

Le premier des cent ſoixante & treize journaux qui paroiſſent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce page 137.

L'auteur de Douglas eſt le Miniſtre Hume, parent du fameux David Hume, ſi célèbre par ſon impiété.

Je ne ſçais pas ſi Mr. David Hume eſt impie : s'il l'eſt, j'en ſuis bien fâché, & je prie Dieu pour lui comme je le dois ; mais il réſulte que l'auteur de l'Ecoſſaiſe *eſt Mr. Hume le prêtre, parent de Mr. David Hume ; ce qu'il fallait prouver, & ce qui eſt très-indifférent.*

J'avoue à ma honte que je l'ai crû ſon frère ; mais qu'il ſoit frère ou couſin, il eſt toujours certain qu'il eſt l'auteur de l'Ecoſſaiſe. *Il eſt vrai que dans le journal que je cite,* l'Ecoſſaiſe *n'eſt pas expreſſément nommée ; on n'y parle que d'*Agis *&* de Douglas ; *mais c'eſt une bagatelle.*

Il eſt ſi vrai qu'il eſt l'auteur de l'Ecoſſaiſe, *que j'ai en main pluſieurs de ſes lettres, par leſquelles il me remercie de l'avoir traduite ; en voici une que je ſoumets aux lumières du charitable lecteur.*

My dear tranſlator, *mon cher traducteur*, you have comitted many a blunder in yr, performancée, *vous avez fait pluſieurs balourdiſes dans votre traduction :* you have quite impoverish'd the caracter of Waſp, and you have blotted his chaſtitement at the end of the drama,... *vous avez affaibli le caractère de Frélon, & vous avez ſupprimé ſon châtiment à la fin de la piéce.*

Il eſt vrai, & je l'ai déja dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint ſon Waſp, (*ce mot* Waſp *veut dire* Frélon ;) *mais je ne l'ai fait que par le conſeil des perſonnes les plus judicieuſes de Paris. La politeſſe Françaiſe ne permet pas certains termes que la liberté Anglaiſe emploie volontiers. Si je ſuis coupable, c'eſt par excès de retenue ; & j'eſpère que Meſſieurs les Pariſiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la piéce en faveur de ma circonſpection.*

Il ſemble que Mr. Hume ait fait ſa comédie uniquement dans la vue de mettre ſon Waſp *ſur la ſcène, & moi j'ai retranché tout ce que j'ai pû de ce perſonnage ; j'ai auſſi retranché quelque choſe de Milady Alton, pour m'éloigner moins de vos mœurs, & pour faire voir quel eſt mon reſpect pour les Dames.*

Digitized by Google

Mr. F....., dans la vue de me nuire, dit dans ſa feuille page 114, *qu'on l'appelle auſſi* Frélon, *que pluſieurs perſonnes de mérite l'ont ſouvent nommé ainſi. Mais, Meſſieurs, qu'eſt-ce que cela peut avoir de commun avec un perſonnage Anglais dans la piéce de Mr. Hume? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection, dont je vous ſupplie de m'honorer.*

Voyez, je vous prie, juſqu'où va ſa malice: il dit, page 115, *que le bruit courut long-tems qu'il* avait été condamné aux galères; *& il affirme, qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu: mais, je vous en ſupplie, que ce Monſieur ait été aux galères quelque tems, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame Anglais? Il parle des raiſons qui* pouvaient, *dit-il,* lui avoir attiré ce malheur. *Je vous jure, Meſſieurs, que je n'entre dans aucune de ces raiſons; il peut y en avoir de bonnes, ſans que Mr. Hume doive s'en inquiéter: qu'il aille aux galères ou non, je n'en ſuis pas moins le traducteur de l'*Ecoſſaiſe. *Je vous demande, Meſſieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.*

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, JÉRÔME CARRÉ, *natif de Montauban, demeurant dans l'impaſſe de St. Thomas du Louvre; car j'appelle* impaſſe, *Meſſieurs, ce que vous appellez* cu de ſac: *je trouve qu'une rue ne reſſemble ni à un cu ni à un ſac: je vous prie de vous ſervir du mot d'*impaſſe, *qui eſt noble, ſonore, intelligible, néceſſaire, au lieu de celui de cu, en dépit du Sr. Fr..... ci-devant J.....*

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

CEtte Lettre de Mr. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La piéce fut repréſentée au commencement d'Août 1760. On commença tard, & quelqu'un demandant pourquoi on attendait ſi long-tems? *C'eſt apparemment*, répondit tout haut un homme d'eſprit, *que F..... eſt monté à l'hôtel-de-ville*. Comme ce *F.....* avait eu l'inadvertance de ſe reconnaître dans la comédie de l'*Ecoſſaiſe*, quoique Mr. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut auſſi. La comédie était ſçue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, & cependant elle fut reçue avec un ſuccès prodigieux. *F.....* fit encore la faute d'imprimer dans je ne ſais quelles feuilles, intitulées l'*Année Littéraire*, que l'*Ecoſſaiſe* n'avait réuſſi qu'à l'aide d'une cabale compoſée de douze à quinze cents perſonnes, qui toutes, diſait-il, le haïſſaient & le mépriſaient ſouverainement. Mais Mr. *Jérôme Carré* était bien loin de faire des cabales : tout Paris ſait aſſez qu'il n'eſt pas à portée d'en faire; d'ailleurs il n'avait jamais vû ce *F.....* & il ne pouvait comprendre pourquoi tous les ſpectateurs s'obſtinaient à voir *F.....* dans *Frélon*. Un Avocat à la ſeconde repréſentation s'écria, Courage, Mr. *Carré*, vengez le public; le parterre & les loges applaudirent à ces paroles par des battemens de mains qui ne finiſſaient point. *Carré*, au ſortir du ſpectacle, fut embraſſé par plus de cent perſonnes. Que vous êtes aimable, Mr. *Carré*, lui diſait-on, d'avoir fait juſtice de cet homme, dont les mœurs ſont encore plus odieuſes que la plume! Eh, Meſſieurs, répondit *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite; je ne ſuis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale & d'intérêt.

Comme il parlait ainſi ſur l'eſcalier, il fut barbouillé de deux baiſers par la femme de *F.....* Que je vous ſuis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu; il ne comprenait pas comment un perſonnage Anglais pouvait être pris

Digitized by Google

pour un Français nommé *F.....*; & toute la France lui faiſait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonſpection : il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il ſe trouve toujours quelqu'un qui lui reſſemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important dans la piéce; il ne contribua en rien au vrai ſuccès; car elle reçut dans pluſieurs provinces les mêmes applaudiſſemens qu'à Paris. On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant eſtimé dans les provinces que dans la capitale : mais il eſt bien plus vraiſemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de Mr. *Hume* en a fait tout le ſuccès. Peignez un faquin, vous ne réuſſirez qu'auprès de quelques perſonnes : intéreſſez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en ſoit, voici la traduction d'une lettre de Milord *Boldthinker* au prétendu *Hume*, au ſujet de ſa piéce de l'*Ecoſſaiſe*.

« Je crois, mon cher *Hume*, que vous avez encore quelque » talent; vous en êtes comptable à la Nation; c'eſt peu d'a- » voir immolé ce vilain *Frélon* à la riſée publique, ſur tous » les théâtres de l'Europe, où l'on joue votre aimable & » vertueuſe *Ecoſſaiſe* : faites plus, mettez ſur la ſcène tous » ces vils perſécuteurs de la littérature, tous ces hypocrites » noircis de vices, & calomniateurs de la vertu; traînez ſur » le théâtre, devant le tribunal du public, ces fanatiques » enragés, qui jettent leur écume ſur l'innocence; & ces » hommes faux, qui vous flattent d'un œil, & qui vous » menacent de l'autre, qui n'oſent parler devant un Philoſo- » phe, & qui tâchent de le détruire en ſecret : expoſez au » grand jour ces déteſtables cabales qui voudraient replonger » les hommes dans les ténèbres.

» Vous avez gardé trop long-tems le ſilence; on ne gagne » rien à vouloir adoucir les pervers; il n'y a plus d'autre » moyen de rendre les lettres reſpectables, que de faire trem- » bler ceux qui les outragent : c'eſt le dernier parti que prit » *Pope* avant de mourir : il rendit ridicules à jamais, dans ſa » *Dunciade*, tous ceux qui devaient l'être : ils n'oſèrent plus ſe

Digitized by Google

» montrer, ils disparurent; toute la nation lui applaudit; car » si dans les commencemens la malignité donna un peu de » vogue à ces lâches ennemis de *Pope*, de *Swift* & de leurs » amis, la raison reprit bientôt le dessus. Les *Zoïles* ne sont » soutenus qu'un tems. Le vrai talent des vers est une arme » qu'il faut employer à venger le genre humain. Ce n'est pas » les *Paniolabes* & les *Nomentanus* seulement qu'il faut effleu- » rer; ce sont les *Anitus* & les *Mélitus* qu'il faut écraser. » Un vers bien fait transmet à la dernière postérité la gloire » d'un homme de bien, & la honte d'un méchant. Travaillez, » vous ne manquerez pas de matière, &c.

Digitized by Google

PRÉFACE.

LA comédie dont nous préſentons la traduction aux amateurs de la littérature, eſt (*a*) de Monſieur *Hume*, paſteur de l'égliſe d'Edimbourg, déja connu par deux belles tragédies, jouées à Londres : il eſt parent & ami de ce célèbre philoſophe Mr. *Hume*, qui a creuſé avec tant de hardieſſe & de ſagacité les fondemens de la métaphyſique & de la morale ; ces deux philoſophes font également honneur à l'Ecoſſe leur patrie.

La comédie intitulée l'*Ecoſſaiſe*, nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réuſſir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui eſt par-tout la même : il a la naïveté & la vérité de l'eſtimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force, & d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne, & celui de *Fréeport*, ne reſſemblent à rien de ce que nous connaiſſons ſur les théâtres de France ; & cependant, c'eſt la nature pure. Cette piéce paraît un peu dans le goût de ces romans Anglais qui ont fait tant de fortune : ce ſont des touches ſemblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'eſprit, & de montrer miſérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les perſonnages : rien d'étranger au ſujet ; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui rempliſſent le vuide de l'action. C'eſt une juſtice que nous ſommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même tems que nous avons crû, par le conſeil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque choſe du rôle de *Frélon*, qui paraiſſait encore dans les derniers actes : il était puni, comme de raiſon, à la fin de la piéce ; mais cette juſtice qu'on lui rendait, ſemblait mêler un

(*a*) On ſent bien que c'était une plaiſanterie d'attribuer cette piéce à Mr. *Hume*.

Digitized by Google

un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'eſprit vers le dénouement.

De plus le caractère de *Frélon* eſt ſi lâche, & ſi odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce perſonnage, plus dégoutant que comique. Nous convenons qu'il eſt dans la nature : car dans les grandes villes, où la preſſe jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces miſérables qui ſe font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* ſubalternes qui gagnent leur pain à dire & à faire du mal, ſous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme ſi les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illuſtres ſavans, & pour nous exprimer encor plus correctement, l'un des deux hommes de génie, qui ont préſidé au Dictionnaire Encyclopédique, à cet ouvrage néceſſaire au genre humain, dont la ſuſpenſion fait gémir l'Europe ; l'un de ces deux grands-hommes, dis-je, dans des eſſais qu'il s'eſt amuſé à faire ſur l'art de la comédie, remarque très-judicieuſement, que l'on doit ſonger à mettre ſur le théâtre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de Mr. *Hume* eſt une eſpèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie ſur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état, ni ce caractère, ne paraiſſent dignes du théâtre en France ; mais le pinceau Anglais ne dédaigne rien ; il ſe plait quelquefois à tracer des objets, dont la baſſeſſe peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le ſujet ſoit bas, pourvû qu'il ſoit vrai. Ils diſent que la comédie étend ſes droits ſur tous les caractères, & ſur toutes les conditions ; que tout ce qui eſt dans la nature doit être peint ; que nous avons une fauſſe délicateſſe, & que l'homme le plus mépriſable peut ſervir de contraſte au plus galant-homme.

J'ajouterai, pour la juſtification de Mr. *Hume*, qu'il a l'art de ne préſenter ſon *Frélon* que dans les momens où l'intérêt n'eſt pas encor vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre dans un coin du tableau, en conſervant aux perſonnages la nobleſſe de leur caractère.

Digitized by Google

Ce qui nous a frappé vivement dans cette piéce, c'eſt que l'unité de tems, de lieu, & d'action y eſt obſervée ſcrupuleuſement. Elle a encore ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'eſt jamais vuide. Rien n'eſt plus commun & plus choquant, que de voir deux acteurs ſortir de la ſcène, & deux autres venir à leur place ſans être appelés, ſans être attendus : ce défaut inſupportable ne ſe trouve point dans l'*Ecoſſaiſe*.

Quant au genre de la pièce, il eſt dans le haut comique, mêlé au genre de la ſimple comédie. L'honnête homme y ſourit de ce ſourire de l'ame préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendriſſant juſqu'aux larmes ; mais ſans pourtant qu'aucun perſonnage s'étudie à être patétique : car de même que la bonne plaiſanterie conſiſte à ne vouloir point être plaiſant, ainſi, celui qui vous émeut ne ſonge point à vous émouvoir ; il n'eſt point rhétoricien, tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puiſſe être !

Nous ne ſavons pas ſi cette piéce pourrait être repréſentée à Paris ; notre état, & notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter ſouvent les ſpectacles, nous laiſſent dans l'impuiſſance de juger quel effet une piéce Anglaiſe ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous ſommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ſes expreſſions, toujours fortes, & toujours naturelles.

Ce qui eſt beaucoup plus important, c'eſt que cette comédie eſt d'une excellente morale, & digne de la gravité du ſacerdoce, dont l'auteur eſt revêtu, ſans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainſi traitée eſt un des plus utiles efforts de l'eſprit humain. Il faut convenir que c'eſt un art, & un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raiſonnemens. Il eſt aiſé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, & le talent eſt rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce paſſage de notre compatriote *Montagne* ſur les ſpectacles.

Digitized by Google

« J'ai ſoutenu les premiers perſonnages ès tragédies Latines de *Bucanam*, & de *Guerante*, & de *Muret*, qui ſe préſentèrent à notre collège de Guienne avec dignité. En cela, *Andreas Goveanus* notre principal, comme en toutes autres parties de ſa charge, fut ſans comparaiſon le plus grand principal de France, & m'en tenait-on maître ouvrier. C'eſt un exercice que je ne meſloue point aux jeunes enfans de la maiſon, & ai vû nos Princes depuis s'y adonner en perſonne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honneſtement & louablement : il eſt loiſible même d'en faire meſtier aux gens d'honneur & en Grèce. *Ariſtoni tragico actori rem aperit : huic & genus, & fortuna honeſta erant : nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori eſt, ea deformabat.* Car j'ai toujours accuſé d'impertinence ceux qui condamnent ces esbatements, & d'injuſtice ceux qui empeſchent l'entrée de nos bonnes villes aux comédiens qui le valent, & envient au peuple ces plaiſirs publics. Les bonnes polices prennent ſoin d'aſſembler les citoyens, & les rallier comme aux offices ſérieux de la dévotion, auſſi aux exercices & jeux. La ſociété & amitié s'en augmentent, & puis on ne leur concède des paſſetems plus réglés que ceux qui ſe font en préſence de chacun, & à la vue même du magiſtrat; & trouverais raiſonnable que le Prince à ſes dépens en gratifiaſt quelquefois la commune; & qu'aux villes populeuſes il y eût des lieux deſtinés, & diſpoſés pour ces ſpectacles; quelque divertiſſement de pires actions & occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allécher l'appétit & l'affection, autrement on ne fait que des aſnes chargés de livres; on leur donne à coups de fouet, en garde, leur pochette pleine de ſcience; laquelle, pour bien faire, il ne faut pas ſeulement loger chez ſoi, il la faut épouſer.

Digitized by Google

ACTEURS.

MTRE. FABRICE, tenant un Café avec des appartemens.

LINDANE, Ecoſſaiſe.

Le Lord MONROSE, Ecoſſais.

Le Lord MURRAI.

POLLY, ſuivante.

FRÉEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant de Londres.

FRÉLON, écrivain de feuilles.

Lady ALTON, *on prononce* Lédi.

Pluſieurs Anglais qui viennent au Café.

Domeſtiques.

Un Meſſager d'Etat.

La ſcène eſt à Londres.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ECOSSAISE, Act. III. Sc. 6.

H. Gravelot inven. Goldfrey Sculp

Voila ma dette de cinq cent guinées payée. Point de remerciement,.....

Digitized by Google

LE CAFÉ,
OU
L'ECOSSAISE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(La scène représente un Café & des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartemens dans le Café (a).

FRELON *(dans un coin, après d'une table sur laquelle il y a une écritoire & du café, lisant la gazette.)*

QUe de nouvelles affligeantes ! des graces répandues sur plus de vingt personnes ! aucunes sur moi ! Cent guinées de gratification à un bas officier, parce qu'il a fait son devoir; le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une ma-

(a) On a fait hausser & baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre ; la vraisemblance & la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille & ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

Digitized by Google

chine qui ne ſert qu'à ſoulager des ouvriers ! une à un pilote ! des places à des gens de lettres ! & à moi rien ! Encore, encore, & à moi rien. (*Il jette la gazette & ſe promène.*) Cependant, je rens ſervice à l'Etat, j'écris plus de feuilles que perſonne ! je fais enchérir le papier..... & à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déja quelque choſe à dire du mal; ſi je peux parvenir à en faire, ma fortune eſt faite. J'ai loué des ſots, j'ai dénigré les talens; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'eſt pas à médire, c'eſt à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du Café.*)

Bon jour, Monſieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

Mr. Frélon, Mr. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, ſur mon ame, ce n'eſt point du tout ce ſentiment-là que vous faites naître : écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je ſuis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Mr. Frélon ?

FRELON.

C'eſt que j'ai du mérite, Mr. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit; on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je ſuis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon; j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes; mais j'aime toutes les femmes, Mr. Fabrice, pourvû qu'elles ſoient jolies; & pour vous le prouver, je veux abſolument que vous m'introduiſiez chez cette

Digitized by Google

aimable perſonne qui loge chez vous, & que je n'ai pû encore voir dans ſon appartement.

FABRICE.

Oh pardy, Mr. Frélon, cette jeune perſonne-là n'eſt guères faite pour vous; car elle ne ſe vante jamais, & ne dit de mal de perſonne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle ne connaît perſonne. N'en ſeriez-vous point amoureux, mon cher Mr. Fabrice?

FABRICE.

Oh non; elle a quelque choſe de ſi noble dans ſon air, que je n'oſe jamais être amoureux d'elle: d'ailleurs ſa vertu....

FRELON.

Ah ah ah ah, ſa vertu!....

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire? eſt-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte: un domeſtique en livrée qui porte une malle: c'eſt quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCENE II.

Le Lord MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

VOus êtes Monſieur Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous ſervir, Monſieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à reſter dans cette ville. O ciel!

Digitized by Google

daigne m'y protéger..... Infortuné que je suis!..... On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le Caffé.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle & très-vertueuse.

FRELON.

Eh oui, très-vertueuse, eh, eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse & la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude..... Que de peines!..... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

FABRICE.

Monsieur Frélon peut vous en instruire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus; il est très-utile aux étrangers.

MONROSE (*en se promenant.*)

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi. (*il sort.*)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué: c'est un grand Seigneur sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Mylord, permet-

Digitized by Google

permettez que je vous préſente mes hommages, & ma plume.

MONROSE.

Je ne ſuis point Mylord; c'eſt être un ſot de ſe glorifier de ſon titre, & c'eſt être un fauſſaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je ſuis ce que je ſuis; quel eſt votre emploi dans la maiſon?

FRELON.

Je ne ſuis point de la maiſon, Mr.; je paſſe ma vie au café, j'y compoſe des brochures, des feuilles: je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaiſſance agréable ou utile, je ſuis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

FRELON.

Monſieur, c'eſt un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCENE III.

FRELON (*ſe remettant à table.*) *Pluſieurs perſonnes paraiſſent dans l'intérieur du Café.* MONROSE *avance ſur le bord du théâtre.*

MONROSE.

MEs infortunes ſont elles aſſez longues, aſſez affreuſes? errant, proſcrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecoſſe ma patrie: j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon

Digitized by Google

fils. ma famille entière : une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être déshonorée ; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin, je n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse ; je ne suis qu'une ombre qui vient autour de son tombeau.

(UN *de ceux qui sont entrés dans le Café frappant sur l'épaule de* Frélon *qui écrit.*)

Eh bien, tu étais hier à la piéce nouvelle ; l'auteur fut bien applaudi ; c'est un jeune homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une piéce nouvelle. Les affaires publiques me desespèrent ; toutes les denrées sont à bon marché ; on nage dans une abondance pernicieuse ; je suis perdu, je suis ruiné.

FRELON (*écrivant.*)

Cela n'est pas vrai, la piéce ne vaut rien, l'auteur est un sot, & ses protecteurs aussi ; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises ; tout renchérit ; l'Etat est anéanti, & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne ; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse, & que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque.

MONROSE (*toujours sur le devant du théâtre.*)

Le fils de Mylord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils, toutes les barbaries du pere !

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR (*dans le fond.*)

La piéce d'hier m'a paru très-bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne ; elle est détestable.

Digitized by Google

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de déteſtable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les philoſophes font baiſſer les fonds publics, & qu'il faut envoyer un autre Ambaſſadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut ſifler la piéce qui réuſſit, & ne pas ſouffrir qu'il ſe faſſe rien de bon.

(*Ils parlent tous quatre en même tems.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaiſir de la ſatyre. Le cinquiéme acte ſur-tout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pû me défaire d'aucune de mes marchandiſes.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philoſophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatriéme & le cinquiéme actes ſont pitoyables.

MONROSE (*ſe retournant.*)

Quel ſabat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas ſubſiſter tel qu'il eſt.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baiſſe pas, la patrie eſt perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes ſont raſſemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu!

Mr FABRICE (*arrivant avec une ſerviette.*)

Meſſieurs, on a ſervi; ſur-tout, ne vous querellez point à

Digitized by Google

table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) Mr. veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? non mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il se retire à part & dit à* Fabrice.) Ecoutez, un mot, Mylord Falbrige eſt-il à Londres?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Eſt-il vrai qu'il vient ici quelquefois?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela ſuffit: bon jour. Que la vie m'eſt odieuſe! (*Il ſort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées. Je ne ſerais point ſurpris qu'il allât ſe tuer là haut; ce ſerait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(*Les ſurvenans ſortent pour dîner.* Frélon *eſt toujours à la table où il écrit. Enſuite* Fabrice *frappe à la porte de l'appartement de* Lindane.)

SCENE IV.

FABRICE, Madlle POLLY, FRELON.

FABRICE.

MAdemoiſelle Polly, Mademoiſelle Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous aſſez complaiſante pour venir dîner en compagnie?

Digitized by Google

POLLY.

Hélas je n'oſe, car ma maitreſſe ne mange point : comment voulez-vous que je mange? nous ſommes ſi triſtes!

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne peux être gaye; quand ma maitreſſe ſouffre, il faut que je ſouffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc ſecrétement ce qu'il vous faudra.

(*Il ſort.*)

FRELON (*ſe levant de ſa table.*)

Je vous ſuis, Mr. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maitreſſe? vous rebutez toutes mes priéres?

POLLY.

C'eſt bien à vous d'oſer faire l'amoureux d'une perſonne de ſa ſorte!

FRELON.

Eh de quelle ſorte eſt-elle donc?

POLLY.

D'une ſorte qu'il faut reſpecter! vous êtes fait tout au plus pour les ſuivantes.

FRELON.

C'eſt-à-dire que ſi je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Aſſurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maitreſſe s'obſtine-t-elle à ne me point recevoir, & que la ſuivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raiſons; c'eſt que vous êtes bel eſprit, ennuyeux & méchant.

Digitized by Google

FRELON.

C'eſt bien à ta maitreſſe, qui languit ici dans la pauvreté, & qui eſt nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maitreſſe pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maitreſſe eſt très-riche: ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte: elle eſt vêtue ſimplement par modeſtie: elle mange peu, c'eſt par régime; & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Quelle ne faſſe pas tant la fière: nous connaiſſons ſa conduite; nous ſavons ſa naiſſance; nous n'ignorons pas ſes aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connaiſſez-vous? que voulez-vous dire?

FRELON.

J'ai par-tout des correſpondances.

POLLY.

O ciel! cet homme peut nous perdre. Mr. Frélon, mon cher Mr. Frélon, ſi vous ſavez quelque choſe, ne nous trahiſſez pas.

FRELON.

Ah ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque choſe, & je ſuis le cher M. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien; mais il faut....

POLLY.

Quoi?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc; cela n'eſt pas poſſible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi: vous ſavez qu'il y a quelque choſe.

Digitized by Google

POLLY.

Non, il n'y a rien, ſinon que ma maitreſſe eſt auſſi reſpectable que vous êtes haïſſable : nous ſommes très à notre aiſe, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles ſont très à leur aiſe, de-là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'eſt-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.... Ah je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur inſolence. Mépriſer Mr. Frélon! (*Il ſort.*)

SCENE V.

LINDANE (*ſortant de ſa chambre, dans un deshabillé des plus ſimples.*) POLLY.

LINDANE.

AH ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'eſt un eſprit de travers, & un cœur de boue, dont la langue, la plume & les démarches ſont également méchantes ; qu'il cherche à s'inſinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je ferais ſortie de cette maiſon qu'il fréquente, ſans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait abſolument vous voir ! & je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir ; & Mylord Murrai n'eſt point venu ! il n'eſt point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, Madame ; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne diner jamais ?

Digitized by Google

LINDANE.

Ah! ſouvien-toi ſur-tout de lui cacher toujours ma miſère, & à lui, & à tout le monde; je veux bien vivre de pain & d'eau; ce n'eſt point la pauvreté qui eſt intolérable, c'eſt le mépris: je ſais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chère maitreſſe, on s'en apperçoit aſſez en me voyant: pour vous, ce n'eſt pas de même; la grandeur d'ame vous ſoutient: il ſemble que vous vous plaiſiez à combattre la mauvaiſe fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi je maigris à vue d'œil: depuis un an que vous m'avez priſe à votre ſervice en Ecoſſe, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'eſpérance: je ſupporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe: n'ayons d'obligation à perſonne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réuſſis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourriſſent & t'habillent: tu m'as aidée: il eſt beau de ne devoir notre ſubſiſtance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laiſſez-moi baiſer, laiſſez-moi arroſer de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de ſervir des Reines. Que ne puis-je vous conſoler!

LINDANE.

Hélas! Mylord Murrai n'eſt point venu! lui que je devrais haïr; lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs! Ah! le nom de Murrai nous ſera toujours funeſte: s'il vient, comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon ſe vante d'en avoir quelque connaiſſance?

LIN-

Digitized by Google

LINDANE.

Eh comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine ? Il ne sait rien, personne ne m'écrit; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau: mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais, je suis une infortunée, dont le pere fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite : il ne me reste que mon courage. Mon pere est errant de désert en désert en Ecosse. Je serais déja partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en Mylord Falbrige. J'ai sû qu'il avait été le meilleur ami de mon pere. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne, il est à Windsor; j'attends son retour. Mais hélas! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur; songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je? je ne sors jamais d'auprès de vous; & puis, le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il est indifférent, Polly. mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés : & si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent; ils veulent se faire un droit de notre misère; & je veux rendre cette misère respectable. Mais hélas! Mylord Murrai ne viendra point!

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE (*avec une serviette.*)

FABRICE.

PArdonnez.. Madame.. Mademoiselle.. je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez

Digitized by Google

du reſpect. Je ſors de table pour vous demander vos volontés... je ne ſais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'eſt moi qui voudrais bien que vous vouluſſiez avoir quelque volonté. Il me ſemble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triſte.. entre nous, pardonnez.. il paraît que votre fortune n'eſt pas comme votre perſonne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination! je ne me ſuis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eſt pas ſi belle, ſi bonne, ſi déſirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez; je ne ſuis qu'un homme ſimple; qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme ſi j'étais un homme de la cour : ma chère Dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu?

FABRICE.

C'eſt un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraiſſez bien affligée, il paraît bien triſte auſſi : deux afflictions miſes enſemble peuvent devenir une conſolation.

Digitized by Google

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perſonne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faſſe ſa cour : daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques ſoins....

LINDANE.

Je vous rens grace avec ſenſibilité, mais je n'ai beſoin de rien.

FABRICE.

Oh je n'y tiens pas; vous n'avez beſoin de rien, & vous n'avez pas le néceſſaire.

LINDANE.

Qui vous en a pû impoſer ſi témérairement?

FABRICE.

Pardon!

LINDANE.

Ah! Polly, il eſt deux heures, & Mylord Murrai ne viendra point!

FABRICE.

Eh bien, Madame, ce Mylord dont vous parlez, je ſais que c'eſt l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis? C'eſt peut-être votre parent?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE (*en tirant* Polly *par la manche.*)

Va, ma pauvre Polly; il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maitreſſe, je t'en avertis. Cette femme-là eſt incompréhenſible. Mais qui eſt donc cette autre Dame qui entre dans mon café comme ſi c'était un homme? elle a l'air bien furibond.

Digitized by Google

POLLY.

Ah! ma chère maitreſſe, c'eſt Myladi Alton, celle qui voulait épouſer Mylord; je l'ai vue une fois roder près d'ici: c'eſt elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point, c'en eſt fait, je ſuis perdue: pourquoi me ſuis-je obſtinée à vivre?

(*Elle rentre.*)

SCENE VII.

Lady ALTON (*ayant traverſé avec colère le théâtre, & prenant* Fabrice *par le bras.*)

SUivez-moi, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame?

LADY ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diableſſe de femme!

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Lady ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Mr. le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'oſez aſſurer que cette aventurière eſt une perſonne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame? Quand Mylord y eſt venu, il n'y eſt point venu en ſecret, elle l'a reçu en public, les portes de ſon appartement ouvertes, ma femme préſente. Vous pouvez mépriſer mon état, mais vous devez eſtimer ma probité; & quant à celle que vous appelez une aventurière, ſi vous connaiſſiez ſes mœurs, vous les reſpecteriez.

LADY ALTON.

Laiſſez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh quelle femme! quelle femme!

LADY ALTON, (*elle va à la porte de* Lindane, *& frappe rudement.*)

Qu'on m'ouvre.

Digitized by Google

SCENE II.

LINDANE, Lady ALTON.

LINDANE.

EH qui peut frapper ainſi? & que vois-je?

LADY ALTON.

Connaiſſez-vous les grandes paſſions, Mademoiſelle?

LINDANE.

Hélas, Madame, voilà une étrange queſtion.

LADY ALTON.

Connaiſſez-vous l'amour véritable, non pas l'amour inſipide, l'amour langoureux, mais cet amour-là, qui fait qu'on voudrait empoiſonner ſa rivale, tuer ſon amant, & ſe jetter enſuite par la fenêtre?

LINDANE.

Mais c'eſt la rage dont vous me parlez là.

LADY ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je ſuis jalouſe, vindicative, furieuſe, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, Madame.

LADY ALTON.

Répondez-moi : Mylord Murrai n'eſt-il pas venu ici quelquefois?

LINDANE.

Que vous importe, Madame? & de quel droit venez-vous m'interroger? ſuis-je une criminelle? êtes-vous mon juge?

LADY ALTON.

Je ſuis votre partie : ſi Mylord vient encor vous voir, ſi vous flattez la paſſion de cet infidèle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

Digitized by Google

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma paſſion pour lui, ſi j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide; je crois qu'il vous trompe, & que vous me bravez : mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, Madame, puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaiſſez le traître; voilà les lettres qu'il m'a écrites; voilà ſon portrait qu'il m'a donné; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je.....

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

Qu'ai-je vû, malheureuſe!.. Madame...

LADY ALTON.

Eh bien!...

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre réſolution & votre promeſſe : ſachez que c'eſt un homme inconſtant, dur, orgueilleux, que c'eſt le plus mauvais caractère....

LINDANE.

Arrêtez, Madame; ſi vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en eſt fait; vien m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'eſt-il donc arrivé, ma chère maitreſſe, & qu'eſt devenu votre courage?

Digitized by Google

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injuſtice, l'indigence. Il y a cent traits qui s'émouſſent ſur un cœur noble; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*Elles ſortent.*)

SCENE III.

Lady ALTON, FRELON.

LADY ALTON.

QUoi! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! (*à Frélon.*) Gazettier littéraire, approchez; m'avez-vous ſervie? avez-vous employé vos correſpondances? m'avez-vous obéi? avez-vous découvert quelle eſt cette inſolente qui fait le malheur de ma vie?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je ſais qu'elle eſt Ecoſſaiſe, & qu'elle ſe cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus juſqu'à préſent.

LADY ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc ſervie?

FRELON.

Quand on découvre peu de choſe, on ajoute quelque choſe, & quelque choſe avec quelque choſe fait beaucoup. J'ai fait une hypothèſe.

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothèſe!

FRE-

Digitized by Google

FRELON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal intentionnée contre le gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai : elle eſt très-mal intentionnée, puis qu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Ecoſſaiſe qui ſe cache eſt un ennemie de l'Etat.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la choſe fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu ſerais capable de l'affirmer devant des gens de conſéquence ?

FRELON.

Je ſuis en rélation avec des perſonnes de conſéquence. Je connais fort la maitreſſe du valet de chambre d'un premier commis du Miniſtre : je pourrais même parler aux laquais de Mylord votre amant, & dire que le pere de cette fille, en qualité de mal intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée. Je ſuppoſerais même que le pere eſt ici. Voyez-vous? cela pourrait avoir des ſuites, & on mettrait votre rivale, pour ſes mauvaiſes intentions, dans la priſon où j'ai déja été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah ! je reſpire; les grandes paſſions veulent être ſervies par des gens ſans ſcrupule; je veux que le vaiſſeau aille à pleines voiles, ou qu'il ſe briſe. Tu as raiſon; une Ecoſſaiſe qui ſe cache dans un tems où tous les gens de ſon pays ſont ſuſpects, eſt ſûrement une ennemie de l'Etat; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des

Digitized by Google

talens. Je t'ai déja récompensé ; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRELON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, & même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens ; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle ; qu'est-ce, après tout, que la vérité ? la conformité de nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me parais subtil : il me semble que tu ayes étudié à St. Omer (*a*). Va, di-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCENE IV.

Lady ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

VOila, je l'avoue, le plus impudent, & le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, & lui par instinct de bassesse ; à présent que je suis un peu plus de sang froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance. Je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale : elle a dans son état humble une fierté qui me plait : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*à* Fabrice *qu'elle apperçoit agissant dans le Café.*) Adieu mon maître, faisons la paix ; vous êtes un honnête homme, vous ; mais vous avez dans votre maison un vilain grisonneur.

(*a*) Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au collège de St. Omer.

Digitized by Google

FABRICE.

Bien des gens m'ont déja dit, Madame, qu'il eſt auſſi méchant que Lindane eſt vertueuſe & aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

SCENE V.

FRIPORT (*vêtu ſimplement, mais proprement, avec un large chapeau*), FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu ſoit bémi, vous voilà de retour, Mr. Friport; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FRIPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*au garçon du Café.*) Eh ! du chocolat ; les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuſer qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FRIPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me ſoucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche ſur ſa toile pour ſucer le ſang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat ?

FABRICE.

Rien pour le préſent.

FRIPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de ſotiſes. Comment vont vos affaires, mon ami ? Avez-vous beaucoup de monde chez vous ? Qui logez-vous à préſent ?

Digitized by Google

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir perſonne.

FRIPORT.

Il a raiſon : les hommes ne ſont pas bons à grand'choſe, fripons ou ſots : voilà pour les trois quarts; & pour l'autre quart il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante ?

FABRICE.

Elle eſt encore plus ſingulière que lui; il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, & qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon appartement; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FRIPORT.

C'eſt ſans doute une honnête femme, puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle eſt bien plus qu'honnête; elle eſt belle, pauvre & vertueuſe : entre nous, elle eſt dans la dernière miſère, & elle eſt fière à l'excès.

FRIPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh point; ſa fierté eſt encore une vertu de plus; elle conſiſte à ſe priver du néceſſaire, & à ne vouloir pas qu'on le ſache : elle travaille de ſes mains pour gagner de quoi me payer, ne ſe plaint jamais, dévore ſes larmes; j'ai mille peines à lui faire garder pour ſes beſoins l'argent de ſon loyer; il faut des ruſes incroyables pour faire paſſer juſqu'à elle les moindres ſecours; je lui compte tout ce que je lui fournis,

Digitized by Google

à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en apperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut appaiſer, & c'eſt la ſeule qu'elle ait eu dans la maiſon : enfin c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe & de vertu : elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendreſſe.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point, moi ; je n'admire perſonne, mais j'eſtime..... Ecoutez ; comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là, elle m'amuſera.

FABRICE.

Oh ! Mr., elle ne reçoit preſque jamais de viſites. Nous avions un Mylord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler ſans que ma femme y fût préſente : depuis quelque tems il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FRIPORT.

J'aime qu'on ſe retire : je hais la cohue auſſi bien qu'elle : qu'on me la faſſe venir ; où eſt ſon appartement ?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au Café.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela ſe puiſſe ; où eſt la difficulté d'entrer dans une chambre ? qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il tire ſa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il pouſſe la porte & entre.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

LINDANE *paraiſſant toute effrayée*, POLLY *la ſuit.* FRIPORT, FABRICE.

LINDANE.

EH mon Dieu ! qui entre ainſi chez moi avec tant de fracas? Monſieur, vous me paraiſſez peu civil, & vous devriez reſpecter davantage ma ſolitude & mon ſexe.

FRIPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monſieur, ſi Madame le permet.

(FRIPORT *s'aſſied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil ſur* Lindane *& ſur* Polly : *il ôte ſon chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous aſſéiez-vous pas quand je ſuis aſſis?

LINDANE.

Mr., c'eſt que vous ne devriez pas l'être, c'eſt que je ſuis très-étonnée, c'eſt que je ne reçois point de viſite d'un inconnu.

FRIPORT.

Je ſuis très-connu; je m'appelle Friport, loyal négociant, riche; informez-vous de moi à la bourſe.

LINDANE.

Mr., je ne connais perſonne en ce pays-là, & vous me

Digitized by Google

feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétens point vous incommoder ; je prens mes aises, prenez les vôtres ; je lis les gazettes, travaillez en tapisserie, & prenez du chocolat avec moi,.... ou sans moi,.... comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original !

LINDANE.

O ciel ! quelle visite je reçois ! Et Mylord ne vient point ! Cet homme bizarre m'assassine, je ne pourrai m'en défaire ; comment Mr. Fabrice a-t-il pû souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir.

(*Elle s'assied, & travaille à son ouvrage.*)

(*Un garçon apporte du chocolat*, Friport *en prend sans en offrir ; il parle & boit par repriſes.*)

FRIPORT.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à complimens : on m'a dit de vous.. le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : vous êtes pauvre & vertueuse ; mais on ajoute que vous êtes fière, & cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monsieur ?

FRIPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, & que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé, Monsieur ; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

Digitized by Google

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela eſt encor plus mal que d'être fière : je ſais mieux que vous que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du médecin.

FRIPORT.

Taiſez-vous; eſt-ce que vous êtes fière auſſi vous ?

POLLY.

Oh l'original ! l'original !

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me ſuis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrétien) de donner toujours le dixiéme de ce que je gagne; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes.... oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remercîment, point de reconnaiſſance; gardez l'argent & le ſecret.

(*Il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE (*ſe levant & ſe détournant.*)

Je n'ai jamais été ſi confondue. Hélas que tout ce qui m'arrive m'humilie ! quelle généroſité ! mais quel outrage !

FRIPORT (*continuant à lire les gazettes, & à prendre ſon chocolat.*)

L'impertinent gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton ſi emphatique ? *Le Roi eſt venu en haute perſonne.* Eh malotru ! qu'importe que ſa perſonne ſoit haute ou petite ? Di le fait tout rondement.

LINDANE (*s'approchant de lui.*)

Monſieur....

FRI-

Digitized by Google

FRIPORT.

Eh bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter; recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde?

FRIPORT.

Eh que veux-tu dire, toi? En quoi suis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la dernière misère, & sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid & de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service; vous l'avez sçu malgré elle, obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

Digitized by Google

LINDANE.

Si tu m'aimes, pren pitié de ma gloire; ne me rédui pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT (*toujours liſant.*)

Que diſent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduiſez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait Mylord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle baſſeſſe? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun beſoin de ſecours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très-mal de refuſer. Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point; congédie honnêtement cet homme eſtimable & groſſier, qui ſait donner, & qui ne ſait pas vivre: di-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préſens, elle eſt toujours ſoupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de ſa vertu.

FRIPORT (*toujours prenant ſon chocolat & liſant.*)

Hem, que dit-elle là?

POLLY (*s'approchant de lui.*)

Hélas, Monſieur, elle dit des choſes qui me paraiſſent abſurdes; elle parle de ſoupçons; elle dit qu'une fille.....

FRIPORT.

Ah, ah! eſt-ce qu'elle eſt fille?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi.

Digitized by Google

FRIPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille...?

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne ſait ce qu'elle dit; pourquoi me ſoupçonner d'un deſſein malhonnête, quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiſelle?

LINDANE.

Oui, j'entens, je l'admire, & je ſuis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime; oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je ſerais perdue.

POLLY (*allant vers* Friport.)

Monſieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FRIPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne la connais pas. Raſſurez-vous, Mademoiſelle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hazard, & vous auſſi à m'aimer, à la bonne heure.. comme vous vous aviſerez je m'aviſerai. Si vous vous en paſſez, je m'en paſſerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuyerez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire ſa montre.*) Mon tems ſe perd, j'ai des affaires, ſerviteur.

LINDANE.

Allez, Monſieur, emportez mon eſtime & ma reconnaiſſance, mais ſur-tout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice! Monſieur Fabrice! à mon ſecours, venez.

Digitized by Google

FABRICE (*arrivant en hâte.*)

Quoi donc, Madame?

LINDANE (*lui donnant la bourse.*)

Tenez, prenez cette bourse que Mr. a laissée par mégarde; remettez-la-lui, je vous en charge; assurez-le de mon estime; & sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE (*prenant la bourse.*)

Ah! Monsieur Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que Mlle. vous trompe, & qu'elle en a très-grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah! Monsieur Fabrice! est-ce vous qui me trahissez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*bas à Mr.* Friport.) Je garderai cet argent, & il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle refuse. Le cœur me saigne; son état & sa vertu me pénètrent l'ame.

FRIPORT.

Elle me font aussi quelque sensation; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

VOus avez là bien opéré, Madame; le ciel daignait vous secourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je sois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant; Mylord ne m'aime

Digitized by Google

plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable & ſuperbe rivale ; il l'aime encore ſans doute, c'en eſt fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'eſt une erreur qui doit finir.

(*Elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît déſeſpérée ; hélas ! elle a ſujet de l'être ; ſon état eſt bien plus cruel que le mien ; une ſuivante a toujours des reſſources ; mais une perſonne qui ſe reſpecte n'en a pas.

LINDANE (*ayant plié ſa lettre.*)

Je ne fais pas un bien grand ſacrifice. Tien, quand je ne ſerai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui eſt la cauſe de ma mort : je te recommande à lui, mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embraſſe.*) Sois ſûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pû te récompenſer moi-même, n'eſt pas la moins ſenſible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah ! mon adorable maîtreſſe ! que vous me faites verſer de larmes, & que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel deſſein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préſerve de la lui rendre jamais ! (*Elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Mylord ? Peut-être que votre réſerve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplû ſans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon pere & ma famille ?

POLLY.

Quoi, Madame, ce fut donc le pere de Mylord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui perſécuta mon pere, qui le fit

Digitized by Google

condamner à la mort, qui nous a dégradés de nobleſſe, qui nous a ravi notre exiſtence. Sans pere, ſans mere, ſans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais déteſter le fils de Murrai; la fortune qui me pourſuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâliſſez, vos yeux s'obſcurciſſent....

LINDANE.

Puiſſe ma douleur me tenir lieu du poiſon & du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! Mr. Fabrice, à l'aide! ma maitreſſe s'évanouit.

FABRICE.

Au ſecours! que tout le monde deſcende, ma femme, ma ſervante, Mr. le gentilhomme de là-haut, tout le monde...

(*La femme & la ſervante de* Fabrice *&* Polly, *emmènent* Lindane *dans ſa chambre.*)

LINDANE (*en ſortant.*)

Pourquoi me rendez-vous la vie?

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'y a-t-il donc, notre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle Demoiſelle dont je vous ai parlé, qui s'évanouiſſait; mais ce ne ſera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaiſies de filles paſſent vîte, & ne ſont pas dangereuſes: que voulez-vous que je faſſe à une fille qui ſe

Digitized by Google

trouve mal? eſt-ce pour cela que vous m'avez fait deſcendre? Je croyais que le feu était à la maiſon.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune perſonne en danger. Si l'Ecoſſe a pluſieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle eſt d'Ecoſſe?

FABRICE.

Oui, Monſieur, je ne le ſais que d'aujourd'hui; c'eſt notre faiſeur de feuilles qui me l'a dit, car il ſait tout, lui.

MONROSE.

Et ſon nom, ſon nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom là. (*Il ſe promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice & de barbarie? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reſte; j'aurai juſtice ou vengeance. O ma femme! ô mes chers enfans! ma fille! j'ai donc tout perdu ſans reſſource! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, ſi la juſte fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau déteſtable de la vie!

FABRICE (*revenant.*)

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment? quel changement y a-t-il dans les affaires? quelle révolution?

Digitized by Google

FABRICE.

Monſieur, elle a repris ſes ſens; elle ſe porte très-bien; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah, ce n'eſt que cela. Il faut que je ſorte, que j'aille, que je hazarde.. oui... je le veux.

(*Il ſort.*)

FABRICE.

Cet homme ne ſe ſoucie pas des filles qui s'évanouiſſent. S'il avait vû Lindane, il ne ſerait pas ſi indifférent.

Fin du ſecond acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Lady ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

OUi, puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici, il y viendra ſans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raiſon; une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce tems de trouble! Elle conſpire contre l'Etat; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné: ah! du moins, c'eſt contre moi qu'elle conſpire! c'eſt de quoi je ne ſuis que trop ſûre. Voici André le laquais de Mylord; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André! vous apportez ici une lettre de Mylord, n'eſt-il pas vrai?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle eſt pour moi.

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment? ne m'en avez-vous pas apporté pluſieurs de ſa part?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait?

Digitized by Google

ANDRÉ.

Oh que non, Madame, il vous aimait si tranquillement! mais ici ce n'eſt pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour & nuit; il ne parle que de ſa chère Lindane; cela eſt tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide! le méchant homme! N'importe, je vous dis que cette lettre eſt pour moi; n'eſt-elle pas ſans deſſus?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas ſans deſſus auſſi?

ANDRÉ.

Oui, mais elle eſt pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penſer, vous avez raiſon, la lettre eſt pour vous, je l'avais oublié:... mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laiſſe-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu; toutes ces lettres ſe reſſemblent. Si Mlle Lindane ne reçoit pas ſa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commiſſion eſt faite. Oh! je fais bien mes commiſſions, moi! (*Il ſort.*)

LADY ALTON (*ouvre la lettre & lit.*)

Liſons: *Ma chère, ma reſpectable, ma vertueuſe Lindane...* il ne m'en a jamais tant écrit.... *il y a deux jours, il y a*

Digitized by Google

un ſiecle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'eſt pour vos ſeuls intérêts : je ſuis qui vous êtes, & ce que je vous dois : je périrai, ou les choſes changeront. Mes amis agiſſent ; comptez ſur moi, comme ſur l'amant le plus fidèle, & ſur un homme digne peut-être de vous ſervir.

(*après avoir lû*)

C'eſt une conſpiration, il n'en faut point douter ; elle eſt d'Ecoſſe, ſa famille eſt mal intentionnée ; le pere de Murrai a commandé en Ecoſſe ; ſes amis agiſſent ; il court jour & nuit ; c'eſt une conſpiration. Dieu merci, j'ai agi auſſi, & ſi elle n'accepte pas mes offres, elle ſera enlevée dans une heure, avant que ſon indigne amant la ſecoure.

SCENE II.

Lady ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON (*à* Polly *qui paſſe de la chambre de ſa maitreſſe dans une chambre du café.*)

MAdemoiſelle, allez dire tout-à-l'heure à votre maitreſſe qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choſes très-agréables à lui dire ; qu'il s'agit de ſon bonheur, (*avec emportement*) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure : entendez-vous ? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh Madame ! nous ne craignons rien ; mais votre phyſionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons, ſi je ne viens pas à bout de cette fille vertueuſe, avec les propoſitions que je vais lui faire.

LINDANE (*arrivant toute tremblante ſoutenue par* Polly.)

Que voulez-vous, Madame ? venez-vous inſulter encore à ma douleur ?

Digitized by Google

LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande Dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas, Madame, c'est lui qui m'abandonne; ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale.

(*elle sort.*)

LADY ALTON (*seule.*)

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrêmité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant! passion funeste! Je suffoque.

Digitized by Google

SCENE III.

FRIPORT, MONROSE *paraiſſent dans le Café avec* la femme de Fabrice, la ſervante, les garçons du Café, *qui mettent tout en ordre*, FABRICE, Lady ALTON.

LADY ALTON (*à Fabrice.*)

MOnſieur Fabrice, vous me voyez ici ſouvent, c'eſt votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions....

LADY ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous: mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je. (*elle ſort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente!

FRIPORT.

Oui, à propos, vous m'y faites ſonger; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue, il en aurait été touché.

MONROSE (*à part.*)

Ah! j'ai d'autres affaires en tête... Malheureux que je ſuis!

FRIPORT.

Je paſſe mon tems à la bourſe ou à la Jamaïque: cependant la vue d'une jeune perſonne ne laiſſe pas de réjouir les yeux d'un galant-homme. Vous me faites ſonger, vous dis-je, à cette petite créature: beau maintien, conduite ſage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois... C'eſt dommage qu'elle ſoit ſi fière.

Digitized by Google

MONROSE (*à Friport.*)

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FRIPORT.

Moi ? non :.. n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois si j'étais riche, & si elle le méritait.

FRIPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*il prend les gazettes.*) Ah ah, voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le Lord Falbrige mort !

MONROSE (*s'avançant.*)

Falbrige mort ! le seul ami qui me restait sur la terre ! le seul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter !

FRIPORT.

Il était votre ami ? j'en suis fâché.... *D'Edimbourg le 14 Avril..... On cherche par-tout le Lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juste ciel ! qu'entens-je ! hem, que dites-vous ? Mylord Monrose condamné à ....

FRIPORT.

Oui parbleu, le Lord Monrose :.. lisez vous-même, je ne me trope pas.

MONROSE *lit.*

(*froidement.*)

Oui cela est vrai... (*à part.*) il faut sortir d'ici, la maison est trop publique... Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés ensemble ayent jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*à son valet* Jacq, *qui est dans un coin de la salle.*) Eh ! va faire seller mes chevaux, & que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit... Comme les nouvelles courent ! comme le mal vole !

Digitized by Google

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le Lord Monroſe ſoit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le gazettier le dit le lendemain, & le ſurlendemain on n'en parle plus. Si cette Demoiſelle Lindane n'était pas ſi fière, j'irais ſavoir comme elle ſe porte: elle eſt fort jolie, & fort honnête.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, un Meſſager d'Etat.

LE MESSAGER.

VOus vous appelez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monſieur; en quoi puis-je vous ſervir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, & des appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecoſſaiſe nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, aſſurément, & c'eſt notre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle eſt jolie & honnête. Tout le monde m'y fait ſonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'aſſurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

Digitized by Google

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de ſang dans les veines.

MONROSE (*à part.*)

Une jeune Ecoſſaiſe qu'on arrête! & le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Hélas! que deviendra ma fille infortunée? elle eſt peut-être ainſi la victime de mes malheurs; elle languit dans la pauvreté ou dans la priſon. Ah pourquoi eſt-elle née?

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement; fi que cela eſt vilain! vous êtes un grand brutal, Monſieur le meſſager d'Etat.

FABRICE.

Ouais! mais ſi c'était une aventurière, comme le diſait notre ami Frélon; cela va perdre ma maiſon;.. me voilà ruiné. Cette Dame de la cour avait ſes raiſons, je le vois bien... Non, non, elle eſt très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raiſonnement, en priſon, ou caution; c'eſt la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maiſon, mon bien, ma perſonne.

LE MESSAGER.

Votre perſonne, & rien, c'eſt la même choſe; votre maiſon ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où eſt-il? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon Monſieur Friport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, & qu'elle a refuſées auſſi noblement que vous les avez offertes?

FRIPORT.

Belle demande! apparemment... Monſieur le meſſager, je dépoſe cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut; voilà comme je ſuis fait. Je m'appelle Friport. Je réponds de la

Digitized by Google

la vertu de la fille,.. autant que je peux;.. mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FRIPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Friport & le Messager vont compter de l'argent, & écrire au fond du Café.*)

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MOnsieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de Monsieur Friport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'est pas complimenteur; mais il rend service en moins de tems que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles ames... Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

Digitized by Google

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avais à Londres eſt mort!.. Que fais-je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCENE VI.

MONROSE *ſeul.*

ON arrête une jeune Ecoſſaiſe, une perſonne qui vit retirée, qui ſe cache, qui eſt ſuſpecte au gouvernement! Je ne ſais,.. mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions:.. tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendriſſement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE (*appercevant* POLLY *qui paſſe.*)

MAdemoiſelle, un petit mot, de grace... Etes-vous cette jeune & aimable perſonne née en Ecoſſe, qui....

POLLY.

Oui, Monſieur, je ſuis aſſez jeune; je ſuis Ecoſſaiſe, & pour aimable, bien des gens me diſent que je le ſuis.

MONROSE.

Ne ſavez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh non, Monſieur, il y a ſi long-tems que je l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui ſont vos parens, je vous prie?

Digitized by Google

POLLY.

Mon pere était un excellent boulanger, à ce que j'ai oui dire, & ma mère avait ſervi une Dame de qualité.

MONROSE.

Ah, j'entens, c'eſt vous apparemment qui ſervez cette jeune perſonne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous ſavez ſans doute qui eſt votre maitreſſe?

POLLY.

Oui, Monſieur, c'eſt la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuſe dans le malheur.

MONROSE.

Elle eſt donc malheureuſe?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi; mais j'aime mieux la ſervir que d'être heureuſe.

MONROSE.

Mais je vous demande ſi vous ne connaiſſez pas ſa famille?

POLLY.

Monſieur, ma maitreſſe veut être inconnue; elle n'a point de famille; que me demandez-vous là? pourquoi ces queſtions?

MONROSE.

Une inconnue! O ciel, ſi long-tems impitoyable! s'il était poſſible qu'à la fin je puſſe!.. mais quelles vaines chimères! Dites-moi, je vous prie, quel eſt l'âge de votre maitreſſe?

POLLY.

Oh pour ſon âge, on peut le dire; car elle eſt bien au-deſſus de ſon âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans!... hélas ce ſerait préciſément l'âge qu'aurait

Digitized by Google

ma malheureuſe Monroſe, ma chère fille, ſeul reſte de ma maiſon, ſeul enfant que mes mains ayent pû careſſer dans ſon berceau : dix-huit ans ?...

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi je n'en ai que vingt-deux, il n'y a pas une ſi grande différence. Je ne ſais pas pourquoi vous faites tout ſeul tant de réflexions ſur ſon âge?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie! & elle veut être inconnue : je ne me poſſède plus; il faut avec votre permiſſion que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monſieur, il eſt impoſſible que vous voyiez à préſent ma maitreſſe; elle eſt dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah! c'eſt pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré ſon cœur, lui ont fait perdre l'uſage de ſes ſens. Hélas! elle n'eſt pas de ces filles qui s'évanouiſſent pour peu de choſe. Elle eſt à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment eſt un repos mêlé de trouble & d'amertume; de grace, Monſieur, ménagez ſa faibleſſe & ſes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreſſement. Je ſuis ſon compatriote; je partage toutes ſes afflictions; je les diminuerai peut-être; ſouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiſſe entretenir votre maitreſſe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriſſez; attendez encore quelques momens. Les filles qui ſe ſont évanouies ſont bien long-tems à ſe remettre, avant de recevoir une viſite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.

Digitized by Google

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE (*le tirant par la manche.*)

MOnsieur, n'y a-t-il perſonne là?

MONROSE.

Que j'attens ſon retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble!

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point?

MONROSE.

Mon cœur ne peut ſuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE (*ſe retournant.*)

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire?

FABRICE.

On vous cherche, Monſieur. Je m'intéreſſe à ceux qui logent chez moi. Je ne ſais qui vous êtes; mais on eſt venu me demander qui vous étiez: on rode autour de la maiſon, on s'informe, on entre, on paſſe, on repaſſe, on guette, & je ne ſerai point ſurpris ſi dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chère Demoiſelle, qui eſt, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah! il faut abſolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi; notre ami Friport ne ſerait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle perſonne de dix-huit ans.

Digitized by Google

MONROSE.

Pardon... Je ne ſais... où j'étais... je vous entendais à peine... Que faire? où aller, mon chet hôte? Je ne peux partir ſans la voir... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus ſolitaire, & ſur-tout que je puiſſe enſuite entretenir cette jeune Ecoſſaiſe.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous ſeriez enfin curieux de la voir. Soyez ſûr que rien n'eſt plus beau & plus honnête.

Fin du troiſième acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON (*dans le Café à une table.*) FRIPORT *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

JE ſuis obligé de vous l'avouer, Monſieur Frélon; ſi tout ce qu'on dit eſt vrai, vous me feriez plaiſir de ne plus fréquenter chez nous.

FRELON.

Tout ce qu'on dit eſt toujours faux; quelle mouche vous pique, Monſieur Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon Café paſſera pour une boutique de poiſons.

FRIPORT (*ſe retournant vers Fabrice*)

Ceci mérite qu'on y penſe? voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT (*à Frélon.*)

De tout le monde, entendez-vous? c'eſt trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT (*à Frélon.*)

Un fripon... entendez-vous? cela paſſe la raillerie.

Digitized by Google

FRELON.

Je ſuis un compilateur illuſtre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût; vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'eſt moi qui achalande votre Café; c'eſt moi qui l'ai mis à la mode; c'eſt ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation! celle d'un eſpion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, ſi je répète ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur!

FRELON.

Monſieur Fabrice, Monſieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

FABRICE.

Laiſſez-là vos écrits; ſavez-vous bien, puiſqu'il faut tout vous dire, que vous êtes ſoupçonné d'avoir voulu perdre Mlle. Lindane?

FRIPORT.

Si je le croyais, je le noyerais de mes mains, quoique je ne ſois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'être Ecoſſaiſe, & qui avez auſſi accuſé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecoſſais.

FRELON.

Eh bien! quel mal y a-t-il à être de ſon pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu pluſieurs conférences avec les gens de cette Dame ſi colère qui eſt venue ici, & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRI-

Digitized by Google

FRIPORT. (*à Frélon.*)

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre Mylord.

FRIPORT.

Un Mylord! Adieu. Je n'aime pas plus les grands Seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'eſt pas un grand Seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je ſors. Mon ami, je ne ſais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecoſſaiſe : je reviendrai inceſſamment; oui, je reviendrai, je veux lui parler ſérieuſement; ſerviteur. Cette Ecoſſaiſe eſt belle & honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je penſe beaucoup de bien d'elle.

SCENE II.

Lord, MURRAI (*penſif & agité.*) FRELON, *lui faiſant la révérence, qu'il ne regarde pas.* FABRICE *s'éloignant par reſpect.*

LORD MURRAI (*à* Fabrice, *d'un air diſtrait.*)

JE ſuis très-aiſe de vous revoir, mon brave & honnête homme; comment ſe porte cette belle & reſpectable perſonne que vous avez le bonheur de poſſéder chez vous?

FABRICE.

Mylord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vû : mais je ſuis ſûr qu'elle ſe portera mieux aujourd'hui.

Digitized by Google

LORD MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ; daigne te ſervir de moi pour rendre juſtice à la vertu, & pour tirer d'oppreſſion les infortunés. Graces à tes bontés & à mes ſoins, tout m'annonce un ſuccès favorable. Ami, (*à Fabrice*) laiſſe-moi parler en particulier à cet homme, (*en montrant* Frélon.)

FRELON (*à Fabrice.*)

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé ſur mon compte, & que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE (*en ſortant.*)

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI (*à Frélon.*)

Mon ami!

FRELON.

Monſeigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome?...

LORD MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'eſt vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecoſſe ; c'eſt vous qui l'avez dépeint, qui êtes allez faire le même rapport aux gens du Miniſtre d'Etat.

FRELON.

Monſeigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI (*lui donnant quelques guinées.*)

Vous m'avez rendu ſervice ſans le ſavoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais ſi vous vous aviſez jamais de prononcer le nom de cet homme, & de Mademoiſelle Lindane, je vous ferai jetter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand-merci, Monſeigneur. Tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent ; je ſuis bien plus habile que je ne croyais.

Digitized by Google

SCENE III.

Lord MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI, *seul un moment.*

UN vieux gentilhomme arrivé d'Ecosse, Lindane née dans le même pays! Hélas! s'il était possible que je pusse réparer les torts de mon pere! si le ciel permettait!.. Entrons. (*à* Polly *qui sort de la chambre de* Lindane.) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aye passé tant de tems sans venir ici? deux jours entiers!.. je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de Mylord Monrose; les Ministres étaient à Vindsor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières, & que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encore, ma maitresse me l'avait tant défendu! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, & je me serais évanouie aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

LORD MURRAI.

Tien, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons; je ne suis pas si fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juste ciel! la fille de Monrose dans la pauvreté! malheureux que je suis! que m'as-tu dit? combien je suis coupable! que je vais tout réparer! que son sort changera! Helas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

Digitized by Google

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vîte, jettons-nous à ſes pieds, c'eſt trop tarder.

POLLY.

Ah! Mylord! gardez-vous-en bien, elle eſt actuellement avec un gentilhomme, ſi vieux, ſi vieux, qui eſt de ſon pays, & ils ſe diſent des choſes ſi intéreſſantes!

LORD MURRAI.

Quel eſt-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéreſſe déja comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O deſtinée! Juſte ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je déſire qu'il ſoit? Et que ſe diſaient-ils, Polly?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir; & comme ils s'attendriſſaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fuſſe préſente, & je ſuis ſortie.

SCENE IV.

Lady ALTON, Lord MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH! je vous y prens enfin, perfide! me voilà ſûre de votre inconſtance, de mon opprobre, & de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes ſûre de tout. (*à part.*) Quel contretems effroyable!

Digitized by Google

LADY ALTON.

Monſtre, perfide !

LORD MURRAI.

Je peux être un monſtre à vos yeux, & je n'en ſuis pas fâché; mais pour perfide, je ſuis très-loin de l'être, ce n'eſt pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promeſſe de mariage! ſcélerat, après m'avoir juré tant d'amour !

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouſer, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure ?

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens; je me mariais pour être heureux, & j'ai vû que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quitte pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, & pour les graces.

LADY ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penſes.

LORD MURRAI.

Je ſais que vous êtes vindicative, envieuſe plutot que jalouſe, emportée plutôt que tendre; mais vous ſerez forcée à reſpecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que

Digitized by Google

vous; je sais qui elle est; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je sais tout; des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout; & bientôt on vous enlévera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous; écoutez....

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déja dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*elle sort.*)

SCENE V.

Lord MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

QUe prétend cette furie? Que la jalousie est affreuse! O ciel! fai que je sois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étranger; que veut-elle dire? sait-elle quelque chose?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouer, ma maitresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement; je crois que je le suis aussi; & sans un gros homme, qui est la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle: on m'avait fait jurer de n'en rien dire, mais le moyen de se taire avec vous?

Digitized by Google

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu? quelle aventure! que de revers accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maitreſſe eſt toujours ſuſpect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la ſienne; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raiſon, allaient tout réparer; la vertu m'inſpirait; le crime s'oppoſe à tout ce que je tente, il ne triomphera pas. N'allarme point ta maitreſſe; je cours chez le miniſtre; je vais tout preſſer, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la ſervir. Je cours, & je revole. Di-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (*Il ſort.*)

POLLY *ſeule.*

Voilà d'étranges aventures! Je vois que ce monde-ci n'eſt qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reſte un moment, & ſort à un ſigne que lui fait ſa maitreſſe.*)

MONROSE.

CHaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber! & témoin de tant d'horreurs, perſécutée, errante, & ſi malheureuſe avec des ſentimens ſi nobles!

LINDANE.

Peut-être je dois ces ſentimens mêmes à mes malheurs; peut-être ſi j'avais été élevée dans le luxe & la molleſſe, cette ame qui s'eſt fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau ſort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une

Digitized by Google

de ces familles proſcrites, dont le ſang a coulé ſur les échaffauts dans nos guerres civiles, & vous vous obſtinez à me cacher votre nom & votre naiſſance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon pere, me force au ſilence; il eſt proſcrit lui-même; on le cherche; je l'expoſerais peut-être ſi je me nommais; vous m'inſpirez du reſpect & de l'attendriſſement; mais je ne vous connais pas; je dois tout craindre. Vous voyez que je ſuis ſuſpecte moi-même, que je ſuis arrêtée & priſonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot ferait peut-être la première conſolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la deſtinée cruelle vous ſépara de votre pere, qui fut depuis ſi malheureux?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu! qui avez pitié de moi, toutes ces époques raſſemblées, toutes les choſes qu'elle m'a dites, ſont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi! vous verſez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE (*s'eſſuyant les yeux.*)

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté ſa famille pour ne plus la revoir, combien reſtâtes-vous auprès de votre mere?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras, de douleur & de miſère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je ſuccombe! Quel moment, & quel ſouvenir! Chère

&

Digitized by Google

& malheureuſe épouſe!.. fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vû tant de déſaſtres! Reconnaîtriez-vous ce portrait? (*il tire un portrait de ſa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je? eſt-ce un ſonge? c'eſt le portrait même de ma mere; mes larmes l'arroſent, & mon cœur qui ſe fend, s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'eſt là votre mere, & je ſuis ce pere infortuné dont la tête eſt proſcrite, & dont les mains tremblantes vous embraſſent.

LINDANE.

Je reſpire à peine! Où ſuis-je? Je tombe à vos genoux! voici le premier inſtant heureux de ma vie... O mon pere!.. hélas! comment oſez-vous venir dans cette ville? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaiſſez toutes les infortunes de notre maiſon; vous ſavez que la maiſon des Murrai, toujours jalouſe de la nôtre, nous plongea dans ce précipice: toute ma famille a été condamnée; j'ai tout perdu. Il me reſtait un ami, qui pouvait par ſon crédit me tirer de l'abîme où je ſuis, qui me l'avait promis; j'apprens en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecoſſe, que ma tête y eſt à prix; c'eſt ſans doute le fils de mon ennemi qui me perſécute encore; il faut que je meure de ſa main, où que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Mylord Murrai?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai; je ne hazarde qu'un reſte de jours déja proſcrits.

LINDANE.

O fortune! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes! que faire? quel parti prendre? Ah mon pere!

Digitized by Google

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un pere si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez.... Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon pere, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre, lorsque je vous retrouve;.. ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mere. Hélas! que voulez-vous?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous.. & pour moi... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon pere, je renoncerai à tout pour vous,.. oui, à tout:.. je suis prête à vous suivre: je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque isle affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai... C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe; soyez prête, & recevez encor mes embrassemens & mes larmes.

Digitized by Google

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'En eſt fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus Mylord Murrai, je ſuis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiſelle, vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici! & il ne m'a point vue! c'eſt là le comble. O mon malheureux pere! que ne ſuis-je partie plutôt?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette déteſtable Mylady Alton....

LINDANE.

Quoi! c'eſt ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours ſans me voir, ſans m'écrire! Peut-on plus indignement ſe voir outrager? Va, ſois ſûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, ſi ma vie n'était pas néceſſaire à mon pere.

POLLY.

Mais, Mademoiſelle, écoutez-moi donc; je vous jure que Mylord....

LINDANE.

Lui perfide! c'eſt ainſi que ſont faits les hommes! Pere infortuné, je ne penſerai déſormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Mylord n'eſt point perfide, que c'eſt le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout ſon cœur, qu'il m'en a donné des marques.

Digitized by Google

LINDANE.

La nature doit l'emporter ſur l'amour ; je ne ſais où je vais ; je ne ſais ce que je deviendrai ; mais ſans doute je ne ſerai jamais ſi malheureuſe que je le ſuis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos eſprits, ma chère maîtreſſe : on vous aime.

LINDANE.

Ah Polly, es-tu capable de me ſuivre ?

POLLY.

Je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde ; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laiſſe moi : ne me parle point de Mylord : hélas ! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vû avec moi....

POLLY.

Eh bien ?

LINDANE.

Vien, tu apprendras tout : les larmes, les ſoupirs me ſuffoquent. Sui-moi, & ſois prête à partir.

Fin du quatrième acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CEla perce le cœur, Mademoiſelle; Polly fait votre paquet; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monſieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère ſi généreux, vous qui ne me laiſſez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'eſt-ce donc que tout cela? qu'eſt-ce que c'eſt que ça? qu'eſt-que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller; eſt-ce que vous craignez quelque choſe? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Mr. Friport, ce vieux gentilhomme qui eſt de ſon pays fait auſſi ſon paquet. Mademoiſelle pleurait, & ce Monſieur pleurait auſſi, & ils partent enſemble: je pleure auſſi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; fi! que cela eſt ſot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette beſogne. Je ſuis affligé, je ne le cache pas; & quoiqu'elle ſoit fière, comme je le lui ai dit, elle eſt ſi honnête, qu'on eſt fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, ſi vous vous en allez, Mademoiſelle. Je vous ferai toujours du bien... Nous

Digitized by Google

nous retrouverons peut-être un jour, que ſait-on? ne manquez pas de m'écrire,.. n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaiſſance; & ſi jamais la fortune...

FRIPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette perſonne-là eſt très-bien née. Je ſerai très-aiſe de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'eſprit au moins.

FABRICE.

Mademoiſelle, pardonnez, mais je ſonge que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici ſous la caution de Mr. Friport, & qu'il perd cinq cents guinées ſi vous nous quittez.

LINDANE.

Oh ciel! autre infortune, autre humiliation! quoi! il faudrait que je fuſſe enchaînée ici, & que Mylord,.. & mon pere....

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Oh qu'à cela ne tienne; quoiqu'elle ait je ne ſais quoi qui me touche, qu'elle parte ſi elle en a envie; il ne faut point gêner les filles; je me ſoucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Foure-lui encore les cinq cents autres guinées dans ſa valiſe. Allez, Mademoiſelle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez,.. car j'ai conçu pour vous beaucoup d'eſtime & d'affection.

Digitized by Google

SCENE II.

Lord MURRAI, & ſes gens, *dans l'enfoncement.*
LINDANE, & les Acteurs précédens, *ſur le devant.*

LORD MURRAI (*à ſes gens.*)

REſtez ici, vous : vous, courez à la chancellerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il ſera ſcellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maiſon que je viens de louer. (*il tire un papier de ſa poche & lit.*) Quel bonheur d'aſſurer le bonheur de Lindane!

LINDANE (*à Polly.*)

Hélas! en le voyant je me ſens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce Mylord là vient toujours mal-à-propos; il eſt ſi beau & ſi bien mis, qu'il me déplaît ſouverainement; mais après tout, que cela me fait-il? j'ai quelque affection,.. mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiſelle.

LINDANE.

Je ne partirai point ſans vous témoigner encore ma reconnaiſſance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point:.. je vous verrai pourtant encore une fois: je reſterai dans la maiſon, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me ſens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette Demoiſelle.

Digitized by Google

SCENE III.

Lord MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

ENfin donc, je goûte en liberté le charme de votre vue! Dans quelle maiſon vous êtes! elle ne vous convient pas; une plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane, vous baiſſez les yeux, & vous pleurez! quel eſt ce gros homme qui vous parlait? vous aurait-il cauſé quelque chagrin? il en porterait la peine ſur l'heure.

LINDANE (*en eſſuyant ſes larmes.*)

Hélas! c'eſt un bon homme, un homme groſſiérement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas inſulté à mes diſgraces, qui n'a point parlé ici long-tems à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point paſſé trois jours ſans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été abſent que pour vous, je n'ai ſongé qu'à vous, je vous ai ſervie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me ſuis échappé un moment que pour prévenir ſes deſſeins funeſtes. Grand Dieu! moi ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; ſa méchanceté augmente encor, s'il ſe peut, ma tendreſſe: qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illuſtre, & l'état malheureux où vous êtes, ſi peu fait pour ce grand nom?

LIN-

Digitized by Google

LINDANE.

Qui vous l'a dit ?

LORD MURRAI (*montrant Polly.*)

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi ! tu m'as trahie ?

POLLY.

Vous vous trahiſſez vous-même ; je vous ai ſervie.

LINDANE.

Eh bien, vous me connaiſſez ; vous ſavez quelle haine a toujours diviſé nos deux maiſons ; votre pere a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher ; & vous ſon fils ! vous ! vous oſez m'aimer.

LORD MURRAI.

Je vous adore, & je le dois ; c'eſt à mon amour à réparer les cruautés de mon pere : c'eſt une juſtice de la Providence ; mon cœur, ma fortune, mon ſang eſt à vous. Confondons enſemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'eſt ſi cher. Puiſſent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du pere !

LINDANE.

Hélas ! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

LORD MURRAI.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiſelle, j'y mettrai bon ordre ; vous prenez toujours des réſolutions deſeſpérées. Mylord, ſecondez-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh qui a pû vous inſpirer le deſſein de me fuir, de rendre tous mes ſoins inutiles ?

Digitized by Google

LINDANE.

Mon pere.

LORD MURRAI.

Votre pere ? eh où eſt-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous ?

LINDANE.

Il eſt ici ; il m'emmène, c'en eſt fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous ; qu'il ne vous enlévera pas. Il eſt ici ? conduiſez-moi à ſes pieds.

LINDANE.

Ah ! cher amant, gardez qu'il ne vous voie ; il n'eſt venu ici que pour finir ſes malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuiais avec lui que pour détourner cette horrible réſolution.

LORD MURRAI.

La vôtre eſt plus cruelle ; croyez que je ne la crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en ſe retournant.*) Quoi ! on n'eſt pas encor revenu ? Ciel, que le mal ſe fait rapidement, & le bien avec lenteur !

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher ; ſi vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous du moins pour quelque tems.

LORD MURRAI.

Ah ! que c'eſt avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vais rentrer ; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les ſiennes de ſes mains.

Digitized by Google

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALlons, ma chère fille, ſeul ſoutien, unique conſolation de ma déplorable vie ! partons.

LINDANE.

Malheureux pere d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez ſouffrir que je reſte encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir preſſé vous-même de partir, après m'avoir offert de me ſuivre dans les déſerts où nous allons cacher nos diſgraces ! avez-vous changé de deſſein ? avez-vous retrouvé & perdu en ſi peu de tems le ſentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en ſuis incapable ;..... je vous ſuivrai ;... mais encor une fois, attendez quelque tems ; accordez cette grace à celle qui vous doit des jours ſi remplis d'orages ; ne refuſez pas des inſtans ſi précieux.

MONROSE.

Ils ſont précieux en effet, & vous les perdez ; ſongez-vous que nous ſommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier ſupplice ?

LINDANE.

Ces mots ſont un coup de foudre pour moi ; je n'y réſiſte plus. J'ai honte d'avoir tardé :... cependant j'avais quelque eſpoir ;... n'importe, vous êtes mon pere, je vous ſuis. Ah malheureuſe !

Digitized by Google

SCENE V.

FRIPORT & FABRICE *paraiſſent d'un côté, tandis que* MONROSE & ſa fille *parlent de l'autre.*

FRIPORT (*à Fabrice.*)

SA ſuivante a pourtant remis ſon paquet dans ſa chambre; elles ne partiront point, j'en ſuis bien aiſe : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point, mais elle eſt ſi bien née, que je la voyais partir avec une eſpèce d'inquiétude; que je n'ai jamais ſentie, une eſpèce de trouble,... je ne ſais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE (*à Friport.*)

Adieu, Mr., nous partons le cœur plein de vos bontés; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette Dame : je n'approuve point cela : vous devriez reſter : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCENE VI.

Les acteurs précédens, le Lord MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ſes gens.*

LORD MURRAI.

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel ! qui m'avez ſecondé.

FRIPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit Mylord ? que cet homme me choque avec ſes graces !

Digitized by Google

MONROSE (*à ſa fille, tandis que Mylord* Murrai *parle à ſon domeſtique.*)

Quel eſt cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon pere, c'eſt..... ô ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Mr., c'eſt Mylord Murrai, le plus galant-homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient encore inſulter à tant de malheurs ! (*il tire ſon épée.*) Il aura le reſte de ma vie, ou moi la ſienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon pere ? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, eſt-ce ainſi que vous me trahiſſiez ?

FABRICE (*ſe jettant au devant de* Monroſe.)

Monſieur, point de violence dans ma maiſon, je vous en coujure, vous me perdriez.

FRIPORT.

Pourquoi empêcher les gens de ſe battre quand ils en ont envie ? les volontés ſont libres, laiſſez-les faire.

LORD MURRAI *toujours au fond du théâtre*, (*à* Monroſe,)

Vous êtes le pere de cette reſpectable perſonne, n'eſt-il pas vrai ?

LINDANE.

Je me meurs !

MONROSE.

Oui, puiſque tu le ſais, je ne le déſavoue pas. Vien, fils cruel d'un pere cruel, achève de te baigner dans mon ſang.

FABRICE.

Monſieur, encore une fois....

Digitized by Google

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*il tire son épée.*)

LINDANE (*entre les bras de* Polly.)

Cruel !.... vous oseriez !....

LORD MURRAI.

Oui, j'ose.... Pere de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi : (*il jette son épée.*) c'est ainsi que je me bats contre vous.

FRIPORT.

En voici bien d'un autre !

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez, & connaissez-moi. (*il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je ? ma grace ! le rétablissement de ma maison ! O ciel ! & c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout ? Ah mon bienfaiteur !.... (*il veut se jetter à ses pieds.*) vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

LORD MURRAI.

Embrassez-moi, mon pere.

MONROSE.

Hélas ! & comment reconnaître tant de générosité ?

LORD MURRAI (*en montrant* Lindane.)

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le pere & la fille sont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais après tout, elle est tombée en bonnes mains, & cela fait plaisir.

Fin du troisième & dernier acte.

Digitized by Google

PANDORE,

OPÉRA.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

PROMETHÉE, fils du Ciel & de la Terre, demi-Dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

Nymphes.

Titans.

Divinités céleſtes.

Divinités infernales.

PANDORE,

Digitized by Google

TAYLOR INST.

Digitized by Google

H. Gravelot inv.

Gravé à l'eau forte par Aug.te Dc. S.t Aubin
et terminé au burin par J.B. Tilliard.

Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans

Pyrrhe et Opsur. Acte II.

Digitized by Google

PANDORE, OPÉRA.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une campagne, & des montagnes dans le fond.)

SCENE PREMIERE.

PROMETHÉE *seul*, Chœur, PANDORE *dans l'enfoncement couchée sur une estrade.*

PROMETHÉE.

PRodige de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour, ni tes appas.
Quoi! j'ai formé ton cœur, & tu n'es pas sensible!
Tes beaux yeux ne peuvent me voir!
Un impitoyable pouvoir
Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible;
Ta beauté fait mon désespoir.
Quoi! toute la nature autour de toi respire!
Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez,
Et je vois ses appas languir inanimés;
La mort les tient sous son empire.

Digitized by Google

SCENE II.

PROMETHÉE, les Titans ENCELADE & TYPHON, &c.

ENCELADE & TYPHON.

ENfant de la terre & des cieux,
Tes plaintes & tes cris ont ému ce bocage.
Parle, quel eſt celui des Dieux
Qui t'oſe faire quelque outrage?

PROMETHÉE (*en montrant Pandore.*)

Jupiter eſt jaloux de mon divin ouvrage;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels;
Il ne peut ſans courroux voir la terre embellie;
Jupiter à Pandore a refuſé la vie!
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter? quoi! c'eſt lui, qui formerait nos ames?
L'uſurpateur des cieux peut être notre appui?
Non, je ſens que la vie & ſes divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE (*en montrant Typhon ſon frere.*)

Nous avons pour aïeux la Nuit & le Tartare.
Invoquons l'éternelle nuit;
Elle eſt avant le jour qui luit.
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes Dieux, répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie:

Digitized by Google

Que Jupiter en frémiſſe d'envie,
Et qu'il ſoit vainement jaloux.

PROMETHÉE & LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos aſtres nouveaux contemplez la clarté;
Accourez du centre du monde:
Rendez féconde
La terre, qui m'a porté;
Animez la beauté;
Que votre pouvoir ſeconde
Mon heureuſe témérité.

PROMETHÉE.

Au ſéjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.
Le monde eſt ébranlé; l'Erèbe ſe raſſemble.

(*Le théâtre change, & repréſente le chaos. Tous les Dieux de l'enfer viennent ſur la ſcène.*)

CHŒUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous déteſtons
La lumière éternelle;
Nous attendons
Dans nos goufres profonds
La race faible & criminelle,
Qui n'eſt pas née encor, & que nous haïſſons.

NEMESIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare,
Doivent tout ravager!
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare?

PROMETHÉE.

Je veux ſervir la terre, & non pas l'opprimer.

Digitized by Google

Hélas! à cet objet j'ai donné la naiſſance,
Et je demande en vain, qu'il s'anime, qu'il penſe,
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre pouvoir eſt de nuire;
Tel eſt l'arrêt du ſort.
Le ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMETHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire;
Vous êtes malfaiſans, vous n'êtes point mes Dieux.
Fuyez, deſtructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire;
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres,
Ennemis funèbres,
Laiſſez le monde en paix.

NEMESIS.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crain notre retour,
Crain Pandore & l'amour.
Le moment ſuprême
Vole ſur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(*Les Dieux des enfers diſparaiſſent. On revoit la campagne éclairée & riante. Les nymphes des bois & des campagnes ſont de chaque côté du théâtre.*)

Digitized by Google

PROMETHÉE.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obſcure,
Dans ces champs fortunés, & ſous un ciel ſi doux,
Ces ennemis de la nature?
Que l'éternel chaos élève entre eux & nous
Une barrière impénétrable.
L'Enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai ſû former?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puiſque tu mets ainſi la grandeur de ton être
A verſer des bienfaits ſur ce nouveau ſéjour,
Tu méritais d'en être le ſeul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour:
Va ravir la céleſte flamme:
Oſe former une ame,
Et ſois créateur à ton tour.

PROMETHÉE.

L'amour eſt dans les cieux: c'eſt là qu'il faut me rendre:
L'amour y règne ſur les Dieux.
Je lancerai ſes traits; j'allumerai ſes feux.
C'eſt le Dieu de mon cœur, & j'en dois tout attendre.
Je vole à ſon trône éternel:
Sur les aîles des vents l'amour m'enlève au ciel.
(*Il s'envole.*)

CHŒUR DE NYMPHES.

Volez, fendez les airs, & pénétrez l'enceinte

Digitized by Google

Des palais éternels;
Ramenez les plaiſirs du ſéjour de la crainte;
En répandant des biens, méritez des autels.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

(Le théâtre repréſente la même campagne. Pandore inanimée eſt ſur une eſtrade. Un char brillant de lumière deſcend du ciel.)

PROMETHÉE, PANDORE, Nymphes, Titans, Chœurs, &c.

UNE DRYADE.

CHantez, Nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-Dieu, qui commande à la terre:
Il vous apporte un nouveau jour;
Il revient dans ce doux ſéjour
Du ſéjour brillant du tonnerre;
Il revole en ces lieux ſur le char de l'Amour.

CHŒUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève ſur nous?
Terre jeune encore,
Embelliſſez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,
Sommet des ſuperbes montagnes,
Qui diviſez les airs, & qui portez les cieux;
O nature naiſſante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ſes yeux.

PROMETHÉE (*deſcendant du char le flambeau à la main.*)
Je le ravis aux Dieux, je l'apporte à la terre,

Digitized by Google

Ce feu ſacré du tendre amour,
Plus puiſſant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du Dieu du jour.

LE CHŒUR DES NYMPHES.

Fille du Ciel, ame du monde,
Paſſez dans tous les cœurs.
L'air, la terre & l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMETHÉE (*approchant de l'eſtrade où eſt Pandore.*)

Que ce feu précieux, l'aſtre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, ſois attentive à ces heureux inſtans:
Lève-toi, cher objet, c'eſt l'amour qui l'ordonne:
A ſa voix obéi toujours;
Lève-toi, l'amour te donne
La vie, un cœur, & de beaux jours.

(*Pandore ſe lève ſur ſon eſtrade & marche ſur la ſcène.*)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! elle reſpire!
Dieu d'amour, quel eſt ton empire!

PANDORE.

Où ſuis-je? & qu'eſt-ce que je voi?
Je n'ai jamais été; quel pouvoir m'a fait naître?
J'ai paſſé du néant à l'être;
Quels objets raviſſans ſemblent nés avec moi!

(*On entend une ſymphonie.*)

Ces ſons harmonieux enchantent mes oreilles;
Mes yeux ſont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue ſur mes pas.
Ah! d'où vient qu'il ne paraît pas?

De

Digitized by Google

De moment en moment je penſe & je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mere,
Un Dieu ſans doute eſt mon auteur;
Je le ſens, il me parle, il reſpire en mon cœur.
(*Elle s'aſſied au bord d'une fontaine.*)
Ciel! eſt-ce moi que j'enviſage,
Le criſtal de cette onde eſt le miroir des cieux.
La nature s'y peint: plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux Dieux.

NYMPHES & TITANS.

(*On danſe autour d'elle.*)

Pandore, fille de l'amour,
Charmes naiſſans, beauté nouvelle,
Inſpirez à jamais, ſentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.
(*On danſe.*)

PANDORE (*appercevant Promethée au milieu des nymphes.*)

Quel objet attire mes yeux?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'eſt vous, c'eſt vous, ſans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon ame eſt remplie!
Vous ſemblez encore m'animer.

PROMETHÉE.

Vos beaux yeux ont ſû m'enflammer,
Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore.
Vous ne pouviez répondre, & j'oſais vous aimer:
Vous parlez, & je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez! cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez! & je vous dois l'être.

Digitized by Google

La terre m'enchantait, que vous l'embelliſſez!
Mon cœur vole vers vous, il ſe rend à ſon maître,
Et je ne puis connaître,
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMETHÉE.

Vous n'en ſauriez trop dire, & la ſimple nature
Parle ſans feinte & ſans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainſi le nom d'amour.

(*enſemble.*)

Charmant amour, éternelle puiſſance,
Premier Dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence,
C'eſt l'empire du bonheur.

PROMETHÉE.

Ciel, quelle épaiſſe nuit, quels éclats de tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans
Des innocens plaiſirs que poſſédait la terre!
Quelle horreur a troublé mes ſens!

(*enſemble.*)

La terre frémit, le ciel gronde;
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces aſtres naiſſans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Juſqu'en ſes fondemens!

(*On voit deſcendre un char, ſur lequel ſont Mercure, la Diſcorde, Némeſis, &c.*)

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleſte;
Pour expier ce vol audacieux,

Digitized by Google

Montez, Pandore, au ſein des Dieux.

PROMETHÉE.

Tyrans cruels!

PANDORE.

Ordre funeſte!
Larmes, que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéiſſez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMETHÉE.

Cruels, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE & PROMETHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez,
Jupiter commande;
Il faut qu'on ſe rende
A ſes volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéiſſez-nous, & déployez vos aîles;
Vents, conduiſez Pandore aux voûtes éternelles.

(*Le char diſparaît.*)

PROMETHÉE.

On l'enlève, tyrans jaloux.
Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous;
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur, qui fut mon ouvrage;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.
J'ai fait plus que Jupiter même.

Digitized by Google

Je me ſuis fait aimer. J'animais ces beaux yeux.
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans ſon cœur.
Dieu jaloux, reſpecte nos chaînes.
O Jupiter! ô fureurs inhumaines!
Eternel perſécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu ſentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir:
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au déſeſpoir.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

(Le théâtre représente le palais de Jupiter brillant d'or & de lumière.)

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

JE l'ai vû cet objet ſur la terre animé,
Je l'ai vû, j'ai ſenti des tranſports qui m'étonnent;
Le ciel eſt dans ſes yeux, les graces l'environnent;
Je ſens que l'amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez ſenſible.
Vous allez éblouir ſes yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puiſſant & terrible.
Je commande à l'Olympe, à la terre, aux enfers;
Les cœurs ſont à l'Amour. Ah! que le ſort m'outrage!
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il diviſa l'univers,
L'amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous? Pandore à peine a vû le jour,
Et d'elle-même encor à peine a connaiſſance:
Aurait-elle ſenti l'amour
Dès le moment de ſa naiſſance?

Digitized by Google

JUPITER.

L'amour inſtruit trop aiſément.
Que ne peut point Pandore ? Elle eſt femme; elle eſt belle.
La voilà, jouiſſons de ſon étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ſes yeux, & parlez à ſon cœur;
Vous déploîrez en vain ma gloire & ma ſplendeur,
Vous n'avez rien de ſi beau qu'elle.

(*Il ſe retire.*)

PANDORE *ſeule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant,
Je n'ai reſpiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie ?
On m'avait fait craindre la mort.
Je l'ai connue hélas ! cette mort menaçante.
N'eſt-ce pas mourir, quand le ſort
Nous ravit ce qui nous enchante ?
Dieux, rendez-moi la terre, & mon obſcurité,
Ce bocage, où j'ai vû l'amant qui m'a fait naître;
Il m'avait deux fois donné l'être.
Je reſpirais, j'aimais, quelle félicité !
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, &c.

(*Tous les Dieux avec tous leurs attributs entrent ſur la ſcène.*)

CHŒUR DES DIEUX.

Que les aſtrs ſe réjouiſſent,
Que tous les Dieux applaudiſſent
Au Dieu de l'univers.
Devant lui les ſoleils pâliſſent.

Digitized by Google

NEPTUNE.

Que le ſein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHŒUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentiſſent
D'éternels concerts.
Que les aſtres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entens conſpire à m'effrayer!
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur ſuprême.
Qu'il eſt dur d'entendre louer
Un autre Dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour
Régnez dans ſon empire;
La terre vous déſire,
Le ciel eſt votre cour.

PANDORE.

Mes yeux ſont offenſés du jour qui m'environne.
Rien ne me plaît, & tout m'étonne.
Mes déſerts avaient plus d'appas.
Diſparaiſſez, ô ſplendeur infinie;
Mon amant ne vous voit pas:
(*On entend une ſymphonie.*)
Ceſſez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.
(*Le chœur recommence. Jupiter ſort d'un nuage.*)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,

Digitized by Google

Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible & mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable & pure
Au feu sacré du ciel.
C'est pour les Dieux que vous venez de naître.
Commencez à jouir de la divinité.
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuse immortalité.

PANDORE.

Le néant, d'où je sors à peine,
Est cent fois préférable à ce présent cruel;
Votre immortalité, sans l'objet qui m'enchaîne,
N'est rien qu'un supplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaissez-vous le maître du tonnerre?
Dans les palais des Dieux regrettez-vous la terre?

PANDORE.

La terre était mon vrai séjour;
C'est là que j'ai senti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaissez qu'une image infidelle,
Dans un monde indigne de lui.
Que l'amour tout entier, que sa flamme éternelle,
Dont vous sentiez une étincelle,
De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous sentis, du moins j'ose le croire;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah! vous avez pour vous la grandeur & la gloire;
Laissez les plaisirs aux amans.
Vous êtes Dieu, l'encens doit vous suffire;

Vous

Digitized by Google

Vous êtes Dieu, comblez mes vœux.
Consolez tout ce qui respire ;
Un Dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuse, & par vous je veux l'être.
Plaisirs, qui suivez votre maître,
Ministres plus puissans que tous les autres Dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ses beaux yeux.
Plaisirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.
(*Les Plaisirs dansent autour de Pandore en chantant ce qui suit.*)

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère & vaine ;
Elle échappe & le dégoût la suit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore ;
Un seul jour les forme & les détruit.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs.
L'amour & le tems
Ici n'ont point d'ailes.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

Digitized by Google

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaiſirs, vous redoublez ma flamme;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, ſi c'eſt vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel! ô ciel! quoi mes ſoins ont ce ſuccès fatal?
Quoi! j'attendris ſon ame, & c'eſt pour mon rival!

MERCURE (*arrivant ſur la ſcène.*)

Jupiter, arme-toi du foudre;
Pren tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Promethée eſt armé, les Titans furieux
Menacent les voûtes des cieux;
Ils entaſſent des monts la maſſe épouvantable.
Déja leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous... Seul je ſuffis contre eux.

PANDORE.

Quoi? vous le puniriez, vous qui cauſez ſa peine?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux & tout-puiſſant,
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel! ayez pitié de mon mortel effroi:
Jugez de mon amour, puiſque je vous implore.

JUPITER (*à Mercure.*)

Pren ſoin de conduire Pandore.

Digitized by Google

Dieux, que mon cœur eſt déſolé!
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'univers repoſait dans une paix profonde;
Une beauté paraît : l'univers eſt troublé.

(*Il ſort.*)

PANDORE *ſeule.*

O jour de ma naiſſance! ô charmes trop funeſtes!
Déſirs naiſſans, que vous étiez trompeurs!
Quoi? la beauté, l'amour, & les faveurs céleſtes,
Tous les biens ont fait mes malheurs?
Amour, qui m'as fait naître, appaiſe tant d'allarmes;
N'es-tu pas ſouverain des Dieux?
Vien ſécher mes larmes,
Enchaîne & déſarmes
La terre & les cieux.

Fin du troiſième acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

(*Le théâtre repréſente les Titans armés, & des montagnes dans le fond; pluſieurs géans ſont ſur les montagnes, & entaſſent des rochers.*)

ENCELADE.

OUi, nos freres & nous, & toute la nature,
Ont ſenti ta cruelle injure.
La terrible vengeance eſt déja dans nos mains;
Vois-tu ces monts pendans en précipices?
Vois-tu ces rochers entaſſés?
Ils ſeront bientôt renverſés
Sur les barbares Dieux, qui nous ont offenſés.
Nous punirons les injuſtices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terraſſés.

PROMETHÉE.

Terre, contre le ciel apprens à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos ſons ſe font entendre;
Eclatez, guidez nos pas.
(*On marche au ſon des trompettes.*)
Le ciel ſera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétens que Pandore & ſa foi.
Laiſſez-moi ce juſte partage;
Marchez, Titans, & ſuivez-moi.

Digitized by Google

CHŒUR DES TITANS.

Courons aux armes
Contre ces Dieux cruels;
Répandons les allarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes,
Vengeons l'univers.

PROMETHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.

(*Un char, qui porte les Dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Promethée continue.*)

Jupiter quitte ses retraites;
La foudre a donné le signal:
Commençons ce combat fatal.

(*Les géans montent.*)

CHŒUR DE NYMPHES *qui bordent le théâtre.*

Tambours, trompettes & tonnerre,
Dieux & Titans, que faites-vous?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel & la terre.

(*Bruit du tonnerre & des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers;
Soyez punis de vos fureurs cruelles.
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

Digitized by Google

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde!
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai cauſé les malheurs du monde;
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renverſons les Dieux.

LES DIEUX.

Détruiſons la terre.

Enſemble. { Tombez, deſcendez dans nos fers;
Précipitez-vous aux enfers.

(*Il ſe fait un grand ſilence. Un nuage brillant deſcend. Le Deſtin paraît au milieu du nuage.*

LE DESTIN.

Arrêtez, le Deſtin, qui vous commande à tous,
Veut ſuſpendre vos coups.
(*Il ſe fait encor un ſilence.*)

PROMETHÉE.

Etre inaltérable,
Souverain des tems,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHŒUR.

O Deſtin, parle, explique-toi.
Les Dieux fléchiront ſous ta loi.

Digitized by Google

LE DESTIN *au milieu des Dieux, qui ſe raſſemblent autour de lui.*

Ceſſez, ceſſez, guerre funeſte,
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du ſéjour céleſte,
Rendez Pandore à ſes déſerts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui juſqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, ſoyez terraſſés;
A jamais gémiſſez
Sous ces monts renverſés,
Qui vont retomber ſur la terre.

(*Les rochers ſe détachent & retombent. Le char des Dieux deſcend ſur la terre. On remet Pandore à Promethée.*

JUPITER.

O Deſtin, le maître des Dieux
Eſt l'eſclave de ta puiſſance.
Eh bien! ſois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.
Néméſis, ſors des ſombres lieux.

(*Néméſis ſort du fond du théâtre, & Jupiter continue.*)

Sédui le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offenſe.
Pandore, connai ma vengeance,
Juſques dans mes dons précieux.
Que cet inſtant commence,
Le divorce éternel de la terre & des cieux.

Fin du quatriéme acte.

Digitized by Google

ACTE V.

(Le théâtre représente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.)

PROMETHÉE, PANDORE.

PANDORE (*tenant la boîte.*)

EH quoi, vous me quittez, cher amant, que j'adore?
Etes-vous soumis ou vainqueur?

PROMETHÉE.

La victoire est à moi, si vous m'aimez encore.
L'amour & le Destin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi, vous me quittez, cher amant, que j'adore?

PROMETHÉE.

Les Titans sont tombés, plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du souverain des Dieux.
Ouvrons.

PROMETHÉE.

Que faites-vous? Hélas! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, & ces soins curieux
Sont des piéges nouveaux, que vous tendent les Dieux.

PAN-

Digitized by Google

PANDORE.

Quoi! vous penſez?...

PROMETHÉE.

Songez à ma prière,
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien, vous le voulez? il faut vous ſatisfaire.
Je ſoumets ma raiſon; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMETHÉE.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMETHÉE.

C'en eſt aſſez, je pars, & je ſuis raſſuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle,
Chantez cet univers détruit & réparé.
Que tout s'embelliſſe à ſon gré,
Puiſque tout eſt formé pour elle.
(*Il ſort.*)

UNE NYMPHE.

Voici le ſiecle d'or, voici le tems de plaire.
Doux loiſir! Ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La nature eſt votre mère,
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La diſcorde, la triſte guerre

Digitized by Google

Ne viendront plus nous affliger:
Le bonheur eſt né ſur la terre;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourrait les flétrir?
Les plaiſirs s'empreſſent de naître;
Quels tyrans les feraient périr?

LE CHŒUR *répète.*

Voici le ſiécle d'or; &c.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure;
Il eſt avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des Dieux,
La paix de la nature.

(*Les Nymphes ſe retirent. Pandore s'avance avec Néméſis, qui paraît ſous la figure de Mercure.*)

NEMESIS.

Je vous l'ai déja dit; Prométhée eſt jaloux;
Il abuſe de ſa puiſſance.

PANDORE.

Il eſt l'auteur de ma naiſſance;
Mon Roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a ſur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant, que vous tenez des Dieux?

PANDORE.

Il craint tout; ſon amour eſt tendre,
Et j'aime à complaire à ſes vœux.

NEMESIS.

Il en exige trop, adorable Pandore;

Digitized by Google

Il n'a point fait pour vous ce que vous m'ritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore;
Pouvait-il mieux m'embellir?

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette boîte myſtérieuſe
Immortaliſe la beauté.
Vous ſerez, en ouvrant ce tréſor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuſe.
Vous régnerez ſur votre époux;
Il ſera ſoumis & facile.
Craignez un tyran jaloux,
Formez un ſujet docile.

PANDORE.

Non, il eſt mon amant, il doit l'être à jamais;
Il eſt mon Roi, mon Dieu, pourvu qu'il ſoit fidelle.
C'eſt pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;
C'eſt pour le mieux charmer, que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Ah! c'eſt trop vous en défendre;
Je ſers vos tendres amours;
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abuſez-vous point de ma faible innocence?

Digitized by Google

Auriez-vous tant de cruauté?

NEMESIS.

Ah! qui pourrait tromper une jeune beauté?
Tout prendrait votre défense.

PANDORE.

Hélas! je mourrais de douleur,
Si je méritais sa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, & je vous crois;
Onvrons.

(*Elle ouvre la boîte. La nuit se répand sur le théâtre, & on entend un bruit souterrain.*)

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,
M'a dérobé le jour & troublé tous mes sens?
Dieu trompeur! Ministre implacable!
Ah quels maux affreux je ressens!
Je me vois punie & coupable.

NEMESIS.

Fuyons de la terre & des airs.
Jupiter est vengé, rentrons dans les enfers.

(*Némésis s'abîme. Pandore est évanouie sur un lit de gazon.*

PROMETHÉE *arrive du fond du théâtre.*

O surprise! ô douleur profonde!
Fatale absence! horribles changemens!
Quels astres malfaisans

Digitized by Google

Ont flétri la face du monde?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore! mais hélas! de l'infernale rive
Les monſtres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES & LES DÉMONS *accourant ſur le théâtre.*

Les tems ſont remplis;
Voici notre empire;
Tout ce qui reſpire
Nous ſera ſoumis.
La triſte froidure
Glace la nature
Dans les flancs du Nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le ſombre remord,
La guerre ſanglante,
Arbitre du ſort;
Toutes les furies
Vont avec tranſport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMETHÉE.

Quoi! la mort en ces lieux s'eſt donc fait un paſſage!
Quoi, la terre a perdu ſon éternel printems,
Et ſes malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des Dieux, de l'enfer & du tems?
Ces nymphes de leurs pleurs arroſent ce rivage.
Pandore! cher objet, ma vie & mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,

Digitized by Google

Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ſes ſens elle a perdu l'uſage.

PANDORE.

Ah! je ſuis indigne de vous;
J'ai perdu l'univers. J'ai trahi mon époux.
Puniſſez-moi : nos maux ſont mon ouvrage.
Frappez!

PROMETHÉE.

Moi la punir!

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuſe,
Que vous rendiez heureuſe,
Ce jour que je vous doi.

CHŒUR DE NYMPHES.

Tendre époux, eſſuyez ſes larmes,
Faites grace à tant de beauté;
L'excès de ſa fragilité,
Ne ſaurait égaler ſes charmes.

PROMETHÉE.

Quoi! malgré ma prière, & malgré vos ſermens,
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuſe?

PANDORE.

Un Dieu cruel, par ſes enchantemens,
A ſéduit ma raiſon faible & trop curieuſe.
O fatale crédulité!
Tous les maux ſont ſortis de ce don déteſté:
Tous les maux ſont venus de la triſte Pandore.

L'AMOUR *deſcendant du Ciel.*

Tous les biens ſont à vous, l'amour vous reſte encore.

(*Le théâtre change, & repréſente le palais de l'Amour.*)

Digitized by Google

L'AMOUR, *continue.*

Je combattrai pour vous le Deſtin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être;
Ils ne ſeront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Conſolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous, qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame,
Puniſſez Jupiter en redoublant la flamme,
Dont vous nous embrâſez tous deux.

PROMETHÉE & PANDORE.

Le ciel en vain ſur nous raſſemble
Les maux, la crainte & l'horreur de mourir.
Nous ſouffrirons enſemble,
Et c'eſt ne point ſouffrir.

L'AMOUR.

Deſcendez, douce eſpérance,
Venez, déſirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous ſerez leur jouiſſance.
Fuſſiez-vous trompeurs,
C'eſt vous qu'on implore;
Par vous on jouit,
Au moment qui paſſe & qui fuit,
Du moment qui n'eſt pas encore.

PANDORE.

Des deſtins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs:
Mais l'eſpoir à jamais ſecourable,
De ſes mains viendra ſécher nos pleurs.

Digitized by Google

Dans nos maux il sera des délices,
Nous aurons de charmantes erreurs,
Nous serons au bord des précipices,
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

SAMSON,

Digitized by Google

SAMSON,

OPÉRA.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Monsieur Rameau, *le plus grand Musicien de France, mit cet Opéra en musique vers l'an* 1732. *On était prêt de le jouer, lorsque la même cabale, qui fit suspendre depuis les représentations de* Mahomet *ou du* Fanatisme, *empêcha qu'on ne représentât l'Opéra de* Samson; *& tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la comédie Italienne, & que* Samson *y fit des miracles conjointement avec* Arlequin, *on ne permit pas que ce même sujet fut annobli sur le théâtre de l'Académie de musique.*

Le Musicien employa depuis presque tous les airs de Samson *dans d'autres compositions lyriques, que l'envie n'a pû supprimer.*

On publie le poëme dénué de son plus grand charme, & on le donne seulement comme une esquisse d'un genre extraordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lû. Les noms de Vénus *&* d'Adonis *trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne croirait d'abord. C'est en effet sur leurs terres que l'action se passe.* Ciceron, *dans son excellent livre* de la nature des Dieux, *dit, que la Déesse* Astarté, *révérée des Syriens, était* Venus *même, & qu'elle épousa* Adonis. *On sait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis *chez les Philistins. Ainsi ce qui serait ailleurs un mélange absurde du profane & du sacré, se place ici de soi-même.*

ACTEURS.

SAMSON.
DALILA.
Le Roi des Philistins.
Le Grand-Prêtre.
Les Chœurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

SAMSON OPERA, Acte III. Sc. 3.

Digitized by Google

SAMSON,
OPÉRA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

(*Le théâtre repréſente une campagne. Les Iſraëlites, couchés ſur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.*)

DEUX CHORIPHÉES.

TRibus captives,
Qui ſur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le Dieu de l'univers.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Ainſi depuis quarante hyvers
Des Philiſtins le pouvoir indomptable
Nous accable

Digitized by Google

Leur fureur eſt implacable;
Elle inſulte aux tourmens que nous avons ſoufferts.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Race malheureuſe & divine,
Triſtes Hébreux, frémiſſez tous :
Voici le jour affreux qu'un Roi puiſſant deſtine
A placer ſes Dieux parmi nous.
Des prêtres menſongers pleins de zèle & de rage
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les Dieux de ce climat ſauvage.
Enfans du ciel, que ferez-vous?

CHŒUR.

Nous bravons leurs courroux.
Le Seigneur ſeul a notre hommage.

CHORIPHÉE.

Tant de fidélité ſera chere à ſes yeux.
Deſcendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce eſpérance,
Tréſor des malheureux;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Deſcendez, douce eſpérance.

SCENE II.

SECOND CHORIPHÉE.

AH! déja je les vois, ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.

Digitized by Google

LES PRÊTRES DES IDOLES *dans l'enfoncement autour d'un autel couvert de leurs Dieux.*

Ne ſouillons point nos yeux de ces vains ſacrifices ;
Fuyons ces monſtres adorés ;
De leurs prêtres ſanglans ne ſoyons point complices.

CHŒUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRÊTRE DES IDOLES.

Eſclaves, demeurez :
Demeurez, votre Roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorſqu'il vous abandonne ;
Adorez les Dieux ſes vainqueurs.
Vous rampez dans vos fers, ainſi que vos ancêtres ;
Mutins toujours vaincus, & toujours inſolens :
Obéiſſez, il en eſt tems,
Connaiſſez les Dieux de vos maîtres.

CHŒUR.

Tombe plutôt ſur nous la vengeance du ciel !
Plutôt l'enfer nous engloutiſſe !
Périſſe, périſſe
Ce temple, & cet autel !

LE GRAND-PRÊTRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux Dieux, aux Pontifes, aux Rois ?

CHŒUR.

Nous mépriſons vos Dieux, & nous craignons les loix
Du maître de la terre.

Digitized by Google

SCENE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion.*

Les perſonnages de la ſcène précédente.

SAMSON.

QUel ſpectacle d'horreur !
Quoi ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monſtres qu'ils adorent ?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutien mon zèle, inſpire-moi,
Venge ta cauſe, venge-toi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Profane, impie, arrête !

SAMSON.

Lâches ! dérobez votre tête
A mon juſte courroux ;
Pleurez vos Dieux, craignez pour vous.
Tombez, Dieux ennemis ! ſoyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas
Que le Dieu des combats
Arme le ciel vengeur, & lance ici ſa foudre,
Il ſuffit de mon bras.
Tombez, Dieux ennemis ! ſoyez réduits en poudre.
(*Il renverſe les autels.*)

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel ne punit point ce ſacrilège effort ?
Le ciel ſe tait, vengeons ſa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort

Digitized by Google

A ce peuple rebelle.

LE CHŒUR DES PRÊTRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCENE IV.

SAMSON, les Iſraëlites.

SAMSON.

VOs eſprits étonnés ſont encor incertains?
Redoutez-vous ces Dieux renverſés par mes mains?

CHŒUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un Roi le tyran des Hébreux?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces Rois la grandeur périſſable.
Faibles tribus, demandez ſon appui;
Il vous armera du tonnerre;
Vous ſerez redoutés du reſte de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHŒUR.

Mais nous ſommes, hélas! ſans armes, ſans défenſe.

SAMSON.

Vous m'avez, c'eſt aſſez, tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté ſa force, ſa puiſſance:
Le fer eſt inutile au bras qu'il veut choiſir:
En domptant les lions, j'appris à vous ſervir;
Leur dépouille ſanglante eſt le noble préſage

Digitized by Google

Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui ſont leur image.

Air.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers;
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumière,
Du ſein de la pouſſière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle,
Tu nâquis pour elle;
Repren tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

Autre air.

L'hyver détruit les fleurs & la verdure;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend ſa beauté;
L'affreux eſclavage
Flétrit le courage;
Mais la liberté
Relève ſa grandeur, & nourrit ſa fierté.
Liberté! liberté!

Fin du premier acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre repréſente le périſtile du palais du Roi : on voit à travers les colonnes des forêts & des collines : dans le fond de la perſpective le Roi eſt ſur ſon trône entouré de toute ſa cour habillée à l'orientale.*)

LE ROI.

AInſi ce peuple eſclave, oubliant ſon devoir,
Contre ſon Roi lève un front indocile.
Du ſein de la pouſſière il brave mon pouvoir :
Sur quel roſeau fragile
A-t-il mis ſon eſpoir ?

UN PHILISTIN.

Un impoſteur, un vil eſclave,
Samſon les ſéduit & vous brave :
Sans doute il eſt armé du ſecours des enfers.

LE ROI.

L'inſolent vit encor ? Allez, qu'on le ſaiſiſſe ;
Préparez tout pour ſon ſupplice :
Courez, ſoldats, chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde ;
Ils ſont les ennemis & le rebut du monde,
Et déteſtés par-tout, déteſtent l'univers.

CHŒUR DES PHILISTINS *derrière le théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage,
Les enfers ſecondent ſa rage.

Digitized by Google

LE ROI.

J'entens encor les cris de ces peuples mutins :
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace ?

UN PHILISTIN (*entrant ſur la ſcène.*)

Il eſt vainqueur, il nous menace :
Il commande aux deſtins :
Il reſſemble au Dieu de la guerre,
La mort eſt dans ſes mains.
Vos ſoldats renverſés enſanglantent la terre ;
Le peuple fuit devant ſes pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? un ſeul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes ſoldats ?
Quel démon pour lui ſe déclare ?

SCENE II.

LE ROI (*les Philiſtins autour de lui.*) SAMSON (*ſuivi des Hébreux, portant dans une main une maſſue, & de l'autre une branche d'olivier.*)

SAMSON.

ROi, prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce ſigne heureux de la paix bienfaiſante,
Dans cette main ſanglante,
Qui vous peut immoler.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un Roi ſi puiſſant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un Dieu, je vous dois mon hommage.

Digitized by Google

Si vous êtes un homme, oſez-vous me braver ?

SAMSON,

Je ne ſuis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux Rois,
Qui ſouffle à ſon choix
Et la mort & la guerre,
Qui vous tient ſous ſes loix,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien, quel eſt ce Dieu ? quel eſt le témoignage,
Qu'il daigne s'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos ſoldats mourans ſous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Reſpectez déſormais les enfans d'Iſrael,
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi qu'au ſang Philiſtin je faſſe un tel outrage ?
Moi mettre en liberté ces peuples odieux ?
Votre Dieu ſerait-il plus puiſſant que mes Dieux ?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver : voyez, ſi la nature
Reconnaît ſes commandemens.
Marbres, obéiſſez, que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, & retombe en torrens.

(*On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHŒUR.

Ciel ! ô ciel ! à ſa voix on voit jaillir cette onde !
Des marbres amollis !

Digitized by Google

Les élémens lui ſont ſoumis !
Eſt-il le ſouverain du monde ?

LE ROI.

N'importe ; quel qu'il ſoit, je ne peux m'avilir
A recevoir des loix de qui doit me ſervir.

SAMSON.

Eh bien ! vous avez vû quelle était ſa puiſſance,
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.
Deſcendez, ſeux des cieux, ravagez ces climats :
Que la foudre tombe en éclats ;
De ces fertiles champs détruiſez l'eſpérance.
(*Tout le théâtre paraît embraſé.*)
Brûlez, moiſſons ; ſéchez, guérets ;
Embraſez-vous, vaſtes forêts.
Au Roi.
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.

CHŒUR.

Tout s'embraſe, tout ſe détruit.
Un Dieu terrible nous pourſuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre ;
Ciel ! ô ciel ! ſommes-nous
Au jour où doit périr la terre ?

LE ROI.

Suſpen, ſuſpen cette rigueur,
Miniſtre impérieux d'un Dieu plein de fureur,
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton ſuperbe maître ;
Mes Dieux long-tems vainqueurs commencent à céder,
C'eſt à leur voix à me réſoudre.

SAMSON.

C'eſt à la ſienne à commander.

Digitized by Google

Il nous avait punis, il m'arme de sa foudre :
A tes Dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône & leurs temples.
Tremble pour eux & pour toi.

SCENE III.

SAMSON, Chœur d'Israëlites.

SAMSON.

VOus que le ciel console après des maux si grands,
Peuples, osez paraître aux palais des tyrans :
Sonnez, trompettes, organe de la gloire :
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HEBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats ;
Il est le seul, dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les soldats.
Il va finir notre esclavage.
Pour nous est l'avantage,
La gloire est à son bras ;
Il fait trembler sur leur trône
Les Rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux Dieux au fond des enfers.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire ;
Sonnez, annoncez sa victoire.

Digitized by Google

Le défenſeur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paiſibles jours
Contre le peuple homicide,
Qui rugit dans les antres ſourds :
Le berger ſe repoſe, & ſa flute ſoupire
Sous ſes doigts le tendre délire
De ſes innocentes amours.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de la gloire.
Sonnez, annoncez ſa victoire.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre repréſente un bocage & un autel, où ſont Mars, Vénus & les Dieux de Syrie*).

LE ROI, LE GRAND-PRÊTRE DE MARS, DALILA prêtreſſe de Vénus, Chœur.

LE ROI.

Dieux de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple, qui s'écrie
Aux pieds de vos autels.
Eveillez-vous, puniſſez la furie
De votre eſclave criminel.
Votre peuple vous prie,
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protège nos climats,
Prépare

Digitized by Google

A ce barbare
Les fers & le trépas.

DALILA.

O Vénus, Déeſſe charmante;
Ne permets pas, que ces beaux jours,
Deſtinés aux amours,
Soient profanés par la guerre ſanglante.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

Samſon nous a dompté; ce glorieux Empire
Touche à ſon dernier jour;
Fléchiſſez ce héros, qu'il aime, qu'il ſoupire,
Vous n'avez d'eſpoir qu'en l'amour.

DALILA.

Dieu des plaiſirs, daigne ici nous inſtruire
Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire:
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs.
Appren-nous à ſemer d'fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHŒUR.

Dieu des plaiſirs, daigne ici nous inſtruire
Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire.

DALILA.

D'Adonis c'eſt aujourd'hui la fête,
Pour ſes jeux la jeuneſſe s'apprête.
Amour, voici le tems heureux,
Pour inſpirer & pour ſentir tes feux.

CHŒUR DES FILLES.

Amour, voici le tems, &c.

Dieu

Digitized by Google

Dieu des plaiſirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colère, & la terreur le ſuit;
Retirons-nous ſous cet épais feuillage.
(*Elle ſe retire avec les filles de Gaza & les prêtreſſes.*)
Implorons le Dieu qui ſéduit.
Le plus ferme courage.

SCENE II.

SAMSON *ſeul.*

LE Dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage;
Devant lui tout tremble, & tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de carnage
Que ſon nom ſeul en a produit.
Chez le Philiſtin plein de rage,
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans ſon paſſage,
N'ont fait que l'irriter.
Ils ſont tombés, la mort eſt leur partage.
(*On entend une harmonie douce.*)
Ces ſons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Aſyles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(*Il s'endort ſur un lit de gazon.*)

Digitized by Google

SCENE III.

DALILA, SAMSON, Chœur des prêtreſſes de Vénus *revenant ſur la ſcène.*

PLaiſirs flatteurs, amolliſſez ſon ame,
Songes charmans, enchantez ſon ſommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour, éclaire ſon réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir & ta flamme.

DALILA.

Vénus, inſpire-nous, préſide à ce beau jour.
Eſt-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il ſemble né pour embellir ta cour.
Armé, c'eſt le Dieu Mars; déſarmé, c'eſt l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible.
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHŒUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON *ſe réveille entouré des filles de Gaza.*

Où ſuis-je? en quels climats me vois-je tranſporté?
Quels doux concerts ſe font entendre?
Quels raviſſans objets viennent de me ſurprendre?
Eſt-ce ici le ſéjour de la félicité?

DALILA (*à Samſon.*)

Du charmant Adonis nous célébrons la fête;

Digitized by Google

L'amour en ordonna les jeux,
C'eſt l'amour qui les apprête;
Puiſſent-ils mériter un regard de vos yeux!

SAMSON.

Quel eſt cet Adonis, dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau ſéjour?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mere d'amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter:
Les vents viennent de s'arrêter:
Ces forêts, ces oiſeaux, & toute la nature,
Se taiſent pour vous écouter.

DALILA *ſe met à côté de Samſon. Le Chœur ſe range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'inſtrumens qui ſont ſur le théâtre.*

Vénus dans nos climats ſouvent daigne ſe rendre,
C'eſt dans nos bois qu'on vient apprendre
De ſon culte charmant tous les ſecrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'univers aima dans le ſein du loiſir.
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaiſir.

SAMSON.

Que ſes traits ont d'appas! que ſa voix m'intéreſſe!
Que je ſuis étonné de ſentir la tendreſſe!

Digitized by Google

De quel poiſon charmant je me ſens pénétré!

DALILA.

Sans Vénus, ſans l'Amour, qu'aurait-il pû prétendre?
Dans nos bois il eſt adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint Dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inſpirent le plus tendre amour
Au cœur le plus ſauvage.

SAMSON.

O ciel, ô troubles inconnus!
J'étais ce cœur ſauvage, & je ne le ſuis plus.
Je ſuis changé, j'éprouve une flamme naiſſante.
(*à Dalila.*)
Ah! s'il était une Vénus,
Si des amours cette Reine charmante
Aux mortels en effet pouvait ſe préſenter,
Je vous prendrais pour elle, & croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendreſſe.
Heureux, qui peut brûler des feux qu'elle a ſentis!
Mais j'euſſe aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la Déeſſe.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens.

LES HÉBREUX.

NE tardez point, venez, tout un peuple fidelle

Digitized by Google

Eſt prêt à marcher ſous vos loix:
Soyez le premier de nos Rois;
Combattez & régnez, la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous ſuis, je le dois, j'accepte vos préſens.
Ah!... quel charme puiſſant m'arrête!
Ah! différez du moins, différez quelque tems
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHŒUR DE FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats:
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous ſourire;
L'amour vous tend les bras.

LES HEBREUX.

Craignez le plaiſir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne.
L'amour nous dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

DEUX HEBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas;
Nos cruels ennemis ſont prêts à nous ſurprendre;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes;

Digitized by Google

Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je ſuis vos pas.
Prêtreſſe de Vénus, vous, ſa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des Rois, pour ce grand eſclavage;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-tems gémir de votre abſence?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Eſt-il un plus grand bien que celui de vous voir?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique eſpérance,
Et vous êtes mon ſeul eſpoir.

SCENE V.

DALILA *ſeule.*

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame,
Par-tout il eſt vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.

: des plaiſirs, le cœur de ta prêtreſſe
re plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma ſeule Déeſſe,
dreſſe eſt ma loi, mon devoir eſt d'aimer.

Digitized by Google

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce beau ſéjour,
Echo, monument de l'amour,
Parle de ma faibleſſe au héros qui m'enchante.
Favoris du printems, de l'amour & des airs,
Oiſeaux, dont j'entens les concerts,
Chers confidens de ma tendreſſe extrême,
Doux ramages des oiſeaux,
Voix fidèle des échos,
Répétez à jamais, je l'aime, je l'aime.

Fin du troiſiéme acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRÊTRE, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE.

OUi, le Roi vous accorde à ce héros terrible,
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le ſecret de ſa force invincible,
Qui commande au monde ſurpris.
Un tendre hymen, un ſort paiſible,
Dépendront du ſecret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher? Il m'aime:
L'indifférent ſeul eſt diſcret:
Samſon me parlera, j'en juge par moi-même.
L'amour n'a point de ſecret.

SCENE II.

DALILA *ſeule.*

SEcourez-moi, tendres amours,
Amenez la paix ſur la terre;
Ceſſez, trompettes & tambours,
D'annoncer la funeſte guerre;

Brillez,

Digitized by Google

Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire:
Qu'à jamais je puiſſe plaire,
Puiſque je ſens que j'aimerai toujours.
Secondez-moi, tendres amours:
Amenez la paix ſur la terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'Ai ſauvé les Hébreux, par l'effort de mon bras,
Et vous ſauvez par vos appas
Votre peuple & votre Roi même:
C'eſt pour vous mériter, que j'accorde la paix.
Le Roi m'offre ſon diadême,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux, on s'empreſſe à vous plaire.
Vous régnez ſur vos ennemis;
Mais de tous les ſujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous eſt le plus ſoumis.

SAMSON & DALILA *enſemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes,
Myrte amoureux, croiſſez près des lauriers.
L'amour eſt le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels;

Digitized by Google

Que tardez-vous encore ?
Venez, qu'un pur amour vous amène aux autels
Du Dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, ſon culte eſt impie, & ma loi le condamne;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'eſt plus.
Arrêtez, régardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, Chœurs de différens peuples, de guerriers, de paſteurs.

(*Le temple de Vénus paraît dans toute ſa ſplendeur.*)

AIR.

AMour, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'univers n'eſt formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bienfaiſans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,

Digitized by Google

Tout n'eſt rien ſans tes feux.
On craint les autres Dieux, c'eſt Vénus qu'on adore:
Ils règnent ſur le monde, & tu règnes ſur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le ſang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit:
Tu nous déſarmes.
Nous rendons les armes.
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRÊTRESSE.

Chantez, oiſeaux, chantez, votre ramage tendre
Eſt la voix des plaiſirs.
Chantez, Vénus doit vous entendre;
Sur les aîles des vents portez-lui nos ſoupirs.
Les filles de Flore
S'empreſſent d'éclore
Dans ce ſéjour;
La fraicheur brillante
De la fleur naiſſante
Se paſſe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle,
Plaît à ſon tour.
Senſible image
Des plaiſirs du bel âge,
Senſible image
Du charmant amour.

SAMSON.

Je n'y réſiſte plus, le charme qui m'obſède
Tyranniſe mon cœur, enyvre tous mes ſens:

Digitized by Google

Poſſédez à jamais ce cœur qui vous poſſéde,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez, vous vous troublez.

DALILA.

Ciel! que vais-je lui dire!

SAMSON.

D'où vient que votre cœur ſoupire?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler.

SAMSON.

Ah! devant vous, c'eſt à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous?

DALILA.

Cet amour, qui m'engage,
Fait ma gloire & mon bonheur,
Mais il me faut un nouveau gage,
Qui m'aſſure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez, tout ſera poſſible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir ſecret cette force invincible?

SAMSON.

Que me demandez-vous? c'eſt un ſecret terrible
Entre le ciel & moi.

DALILA.

Ainſi vous doutez de ma foi?
Vous doutez & m'aimez!

SAMSON.

Mon cœur eſt trop ſenſible;

Digitized by Google

Mais ne m'impoſez point, cette funeſte loi.

DALILA.

Un cœur ſans confiance eſt un cœur ſans tendreſſe.

SAMSON.

N'abuſez point de ma faibleſſe.

DALILA.

Cruel! quel injuſte refus!
Notre hymen en dépend; nos nœuds ſeraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous?

DALILA.

Parlez, c'eſt l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah! ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien! vous le voulez; l'amour me juſtifie;
Mes cheveux à mon Dieu conſacrés dès longtems,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans:
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de ſi faibles ornemens:
Ils ſont à lui, ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous?

SAMSON.

Qu'ai-je dit? malheureux!
Ma raiſon revient, je friſſonne.

Tous deux enſemble.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple diſparait, l'aſtre du jour s'enfuit:

Digitized by Google

L'horreur épaiſſe de la nuit
De ſon voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon cœur le ſecret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'eſt toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je ſens que Dieu m'a quitté.

SCENE V.

Les Philiſtins, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE DES PHILISTINS.

VEnez, ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous aſſure,
Que du Dieu des combats il eſt abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi? de mes ennemis je ſuis environné?
(*Il combat.*)
Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS.

Cédez, eſclave.

Enſemble.

Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels! arrêtez,
Tournez ſur moi vos cruautés.

Digitized by Google

SAMSON.

Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS *combattans.*

Cédez, eſclave.

SAMSON.

Ah! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah Dieu! ma valeur eſt trompée;
Dieu retire ſon bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave.
Il eſt vaincu; cédez, eſclave.

SAMSON *entre leurs mains.*

Non, lâches! non, ce bras n'eſt point vaincu par vous;
C'eſt Dieu qui me livre à vos coups.

(*On l'emmène.*)

SCENE VI.

DALILA *ſeule.*

O Déſeſpoir! ô tourmens! ô tendreſſe!
Roi cruel! peuples inhumains!
O Vénus, trompeuſe Déeſſe!
Vous abuſiez de ma faibleſſe.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abîme horrible où je l'entraîne:
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains,
Pour hâter ſa mort & la mienne.
Trône, tombez, brûlez, autels,

Digitized by Google

Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puisse un Dieu plus puissant écraser de sa foudre
Vous, & vos peuples criminels!

CHŒUR *derrière le théâtre.*

Qu'il périsse,
Qu'il tombe en sacrifice
A nos Dieux.

DALILA.

Voix barbares! cris odieux!
Allons partager son supplice.

Fin du quatrième acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE V.

(Le théâtre repréſente un ſalon du palais.)

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

PRofonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecraſez-moi.
Mon bras a refuſé de ſervir mon courage;
Je ſuis vaincu, je ſuis dans l'eſclavage;
Je ne te verrai plus, flambeau ſacré des cieux;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur.
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triſte paupière.
Profonds abîmes, &c.

Digitized by Google

SCENE II.

SAMSON, Chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

HÉlas ! nous t'amenons des tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple ſaint, malheureuſe race,
Mon bras relevait ta grandeur ;
Ma faibleſſe a fait ta diſgrace.
Quoi ! Dalila me fuit ! Chers amis, pardonnez
A de ſi honteuſes allarmes.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Elle a fini ſes jours infortunés.
Oublions à jamais la cauſe de nos larmes.

SAMSON.

Quoi ! j'éprouve un malheur nouveau !
Ce que j'adore eſt au tombeau?
Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnerre,
Ecraſez-moi.

SAMSON ET DEUX CHORIPHÉES.

Trio.

Amour, tyran que je déteſte,
Tu détruis la vertu, tu traînes ſur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas :

Digitized by Google

Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funeſte !

UN CHORIPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avançent en ces lieux :
Ils viennent inſulter au deſtin qui nous preſſe ;
Ils oſent imputer au pouvoir de leurs Dieux
Les maux affreux où Dieu nous laiſſe.

SCENE III.

LE ROI, Chœur de Philiſtins, SAMSON, Chœur d'Hébreux.

Le Roi & le Chœur.

LE ROI.

ELevez vos accens vers vos Dieux favorables,
Vengez leurs autels, vengez-nous.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens, &c.

CHŒUR D'ISRAELITES.

Terminez nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur, ils ne ſont point coupables ;
Tourne ſur moi tes coups.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos Dieux favorables.
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu..... pardonne.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

Digitized by Google

LE ROI.

Inventons, s'il ſe peut, un nouveau châtiment:
Que le trait de la mort ſuſpendu ſur ſa tête
Le menace encor & s'arrête;
Que Samſon dans ſa rage entende notre fête,
Que nos plaiſirs ſoient ſon tourment.

SCENE IV.

SAMSON, les Iſraëlites, LE ROI, les prêtreſſes de Vénus, les prêtres de Mars.

UNE PRÊTRESSE.

TOus nos Dieux étonnés, & cachés dans les cieux,
Ne pouvaient ſauver notre Empire:
Vénus avec un ſourire
Nous a rendus victorieux:
Mars a volé, guidé par elle:
Sur ſon char tout ſanglant,
La victoire immortelle
Tirait ſon glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Vénus, qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à ſon autel.

Digitized by Google

LE ROI.

Eh bien ! qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puiſſance ;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu ! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel :
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel ;
Lève-toi, venge ton ouvrage.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encor armer cette main malheureuſe ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſupplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin, c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins ;
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

Digitized by Google

LE ROI.

Vil eſclave, qu'oſes-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable Empire
A tes derniers momens?
Qu'on l'immole, il eſt tems;
Frappez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon peuple, & du Dieu que je ſers:
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parles, appren-nous tous les crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence, & de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, ſont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y ſont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux Philiſtins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

Digitized by Google

SAMSON *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux ! que tes murs ſe renverſent ;
Que tes débris ſe diſperſent
Sur moi, ſur ce peuple en fureur.

CHŒUR.

Tout tombe, tout périt. O ciel ! ô Dieu vengeur !

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMÉDIE-BALLET.

Fête donnée par le ROI *en ſon Château de Verſailles, le mardi 23 Février 1745.*

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Roi a voulu donner à Madame la Dauphine une fête qui ne fût pas seulement un de ces spectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, & qui passant avec l'éclat qui les accompagne, ne laissent après eux aucune trace. Il a commandé un spectacle qui pût à-la-fois servir d'amusement à la cour, & d'encouragement aux beaux arts, dont il sait que la culture contribue à la gloire de son Royaume. M. le Duc de Richelieu, premier Gentilhomme de la Chambre en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-six pieds de profondeur dans le grand manège de Versailles, & a fait construire une salle, dont les décorations & les embellissemens sont tellement ménagés, que tout ce qui sert au spectacle doit s'enlever en une nuit, & laisser la salle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre & les loges ont été construites avec la magnificence convenable, & avec le goût qu'on connaît depuis long-tems dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir sur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens de la fête, & rassembler à-la-fois tous les charmes de la déclamation, de la danse & de la musique, afin que la personne auguste, à qui cette fête est consacrée, pût connaître tout d'un coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de composer la fête, fît un de ces ouvrages dramatiques, où les divertissemens en musique forment une partie du sujet, où la plaisanterie se mêle à l'héroïque, & dans lesquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie, & de la tragédie.

On n'a pû ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue; on s'est efforcé seulement de réunir les talens de

Digitized by Google

tous les artiſtes qui ſe diſtinguent le plus, & l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choiſi le lieu de la ſcène ſur les frontières de la Caſtille, & il en a fixé l'époque ſous le Roi de France *Charles V*, Prince juſte, ſage & heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui ſecourut la Caſtille, & qui lui donna un Monarque.

Il eſt vrai que l'hiſtoire n'a pû fournir de ſemblables allégories pour l'Eſpagne. Car il régnait alors un Prince cruel & ſans foi; & ſa femme n'était point une héroïne, dont les enfans fuſſent des héros. Preſque tout l'ouvrage eſt donc une fiction dans laquelle il a fallu s'aſſervir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, & des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertiſſement a été exécuté le 23 Février 1745, vers les ſix heures du ſoir. Le Roi s'eſt placé au milieu de la ſalle, environné de la Famille Royale, des Princes & Princeſſes de ſon Sang, & des Dames de la Cour, qui formaient un ſpectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à déſirer qu'un plus grand nombre de Français eût pû voir cette aſſemblée, tous les Princes de cette Maiſon qui eſt ſur le trône long-tems avant les plus anciennes du monde, cette foule de Dames parées de tous les ornemens qui ſont encore des chefs-d'œuvre du goût de la nation, & qui étaient effacés par elles; enfin cette joie noble & décente qui occupait tous les cœurs & qu'on liſait dans tous les yeux.

On eſt ſorti du ſpectacle à neuf heures & demie dans le même ordre qu'on était entré, & alors on a trouvé toute la façade du palais, & des écuries illuminée. La beauté de cette fête n'eſt qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le ſang de tant de Princes auxquels elle doit ſon bonheur & ſa gloire.

Sa Majeſté, ſatisfaite de tous les ſoins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce ſpectacle fût repréſenté encore une ſeconde fois.

Digitized by Google

PROLOGUE

DE LA FÊTE POUR LE MARIAGE DE MONSIEUR LE DAUPHIN.

LE SOLEIL descend dans son char, & prononce ces paroles.

L'Inventeur des beaux Arts le Dieu de la lumière,
Descend du haut des cieux dans le plus beau séjour,
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière.

La Gloire, l'Hymen & l'Amour,
Astres charmans de cette Cour,
Y répandent plus de lumière
Que le flambeau du Dieu du jour.
J'envisage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce Roi qui commande à tant de cœurs soumis;
Mais tout Dieu que je suis, & Dieu de l'éloquence,
Je ressemble à ses ennemis,
Je suis timide en sa présence.

Faut-il qu'ayant tant d'assurance,
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance?
Tout grand-homme a de l'indulgence,

Digitized by Google

Et tout Héros aime Apollon.
Qui rend ſon ſiecle heureux, veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homère, Achille a combattu.
Si l'on dédaignait trop la Gloire,
On chérirait peu la Vertu.

(*Tous les Acteurs bordent le théâtre, repréſentant les Muſes & les beaux Arts.*)

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, & dont il eſt l'appui,
N'eſpérez pas pour vous avoir tous les ſuffrages,
Que vous réuniſſez pour lui.
Je ſais que de la Cour la ſcience profonde
Serait de plaire à tout le monde;
C'eſt un art qu'on ignore; & peut-être les Dieux
En ont cedé l'honneur au maître de ces lieux.
Muſes, contentez-vous de chercher à lui plaire,
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ſes loix, les efforts de ſon bras,
Thémis, la Prudence, & Bellone
Conduiſant ſon cœur & ſes pas,
La bonté généreuſe aſſiſe ſur ſon trône;
Le Rhin libre par lui, l'Eſcaut épouvanté,
Les Appennins fumans que ſa poudre environne;
Laiſſons ces entretiens à la poſtérité,
Ces leçons à ſon fils, cet exemple à la terre.
Vous graverez ailleurs dans les faſtes des tems,
Tous ces terribles monumens,
Dreſſés par les mains de la guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ſes enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.

Digitized by Google

L'objet qu'on désirait, qu'on admire, & qu'on aime,
Jette déja sur vous des regards bienfaisans:
On est heureux sans vous; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

Cueillez toutes les fleurs, & parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les Héros ne sont pas sérieux.
Enchantez un loisir, hélas! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, & revole aux dangers.
Leur maître en tous les tems veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consument la vie;
Les plaisirs sont trop passagers.
Il n'en est pas ainsi de la vertu solide,
Cet hymen l'éternise, il assure à jamais,
A cette race auguste, à ce peuple intrépide
Des victoires & des bienfaits.

Muses que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette Cour abonde,
Et que ce jour illustre assemble autour de moi;
Je vais voler au ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je voi;
Je vais, ainsi que votre Roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS
DANS TOUS LES CHŒURS.

Quinze femmes & vingt-cinq hommes.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

CONSTANCE, Princeſſe de Navarre.

LE DUC DE FOIX.

DON MORILLO, Seigneur de Campagne.

SANCHETTE, fille de Morillo.

LÉONOR, l'une des femmes de la Princeſſe.

HERNAND, Ecuyer du Duc.

Un Officier des Gardes.

Un Alcade.

Un Jardinier.

Suite.

La ſcène eſt dans les jardins de Don Morillo, *ſur les confins de la Navarre.*

LA

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot, inv.

J. B. Simonet, Sculp.

Punissez donc son crime en terminant sa peine,

La Princesse de Navarre, Act. III. Sc. 5.

Digitized by Google

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

CONSTANCE, LÉONOR.

LÉONOR.

AH quel voyage, & quel séjour,
Pour l'héritiere de Navarre!
Votre tuteur Don Pedre est un tyran barbare,
Il vous force à fuir de sa Cour.
Du fameux Duc de Foix vous craignez la tendresse;
Vous fuyez la haine & l'amour;
Vous courez la nuit & le jour,
Sans page & sans dame d'atour,
Quel état pour une Princesse!
Vous vous exposez tour à tour
A des dangers de toute espèce.

Digitized by Google

CONSTANCE.

J'espère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront au moins suivis d'un ennui tolérable;
Et je pourrai cacher mes pleurs,
Dans un asyle inviolable.
O sort! à quels chagrins me veux-tu réserver?
De tous côtés infortunée,
Don Pedre aux fers m'avait abandonnée,
Gaston de Foix veut m'enlever.

LÉONOR.

Je suis de vos malheurs comme vous occupée;
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raison;
Mais un enlévement, ou je suis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une prison.
Contre Gaston de Foix quel courroux vous anime?
Il veut finir votre malheur;
Il voit ainsi que nous Don Pedre avec horreur.
Un Roi cruel qui vous opprime,
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaston de Foix autant que le Roi même.

LÉONOR.

Et pourquoi? parce qu'il vous aime?

CONSTANCE.

Lui m'aimer? nos parens se sont toujours haïs.

LÉONOR.

Belle raison!

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

Digitized by Google

LÉONOR.

Le fils eſt moins cruel, Madame, avec la fille;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tous tems la haine ſépare
Le ſang de Foix, & le ſang de Navarre.

LÉONOR.

Mais l'amour eſt utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raiſons je n'entre qu'avec peine;
Et je ne crois point que la haine
Produiſe les enlévemens.
Mais ce beau Duc de Foix que votre cœur déteſte,
L'avez-vous vû, Madame?

CONSTANCE.

Au moins mon ſort funeſte,
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque hazard aux ſiens m'a pu faire paraître.

LÉONOR.

Vous m'avoûrez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon pere,
De ne jamais m'unir à ce ſang que je hais.

LÉONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.
Enfin de peur des Rois & des amans, hélas!
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaſton, loin des combats,

Digitized by Google

Cette nuit trouver un asyle.

LÉONOR.

Ah ! c'était à Burgos, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vû seulement
Ce jeune & redoutable amant
Qui vous avait tant allarmée.
Grace aux troubles affreux dont nos Etats sont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce Baron qui vous prie
A dîner malgré vous faute d'hôtellerie,
Est un Baron absurde, ayant assez de bien,
Grossiérement galant avec peu de scrupule ;
Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loisir d'une heureuse fortune,
Le ridicule amuse, on se prête à ses traits ;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés & les esprits bien faits.

LÉONOR.

Mais un esprit bien fait peut remarquer, je pense,
Ce noble Cavalier si prompt à vous servir,
Qu'avec tant de respects, de soins, de complaisance,
Au devant de vos pas nous avons vû venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez ?

LÉONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

Digitized by Google

CONSTANCE.

Alamir? il paraît d'une toute autre eſpèce
Que monſieur le Baron.

LÉONOR.

Oui, plus de politeſſe,
Plus de mode, de grace.

CONSTANCE.

Il porte dans ſon air .....
Je ne ſais quoi de grand.

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble.

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LÉONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne ſais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh point. Dans tous les ſoins qu'il s'empreſſe à nous rendre
Son reſpect eſt ſi retenu!

LÉONOR.

Son reſpect eſt ſi grand qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre Alteſſe.

CONSTANCE.

Les voici, mais ſur-tout point d'Alteſſe en ces lieux:
Dans mes deſtins injurieux
Je conſerve le cœur, non le rang de Princeſſe.
Garde de découvrir mon ſecret à leurs yeux:
Modère ta gaité déplacée, imprudente;

Digitized by Google

Ne me parle point en ſuivante.
Dans le plus ſecret entretien,
Il faut t'accoutumer à paſſer pour ma tante.

LÉONOR.

Oui, j'aurai cet honneur, je m'en ſouviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de reſpect, je te l'ordonne.

SCENE II.

DON MORILLO & LE DUC DE FOIX en jeune Officier, *d'un côté du théâtre.*

De l'autre, CONSTANCE & LÉONOR.

MORILLO *au Duc de Foix, qu'il prend toujours pour Alamir.*

OH, oh, qu'eſt-ce donc que j'entens?
La tante eſt tutoyée? Ah, ma foi, je ſoupçonne
Que cette tante là n'eſt pas de ſes parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant ſur moi du deſſein,
Pour rencherir ſa perſonne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas; elle paraît bien née.
La vertu, la nobleſſe éclate en ſes regards.
De nos troubles civils les funeſtes hazards,
Près de votre château l'ont ſans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétens la garder;

Digitized by Google

En bon parent tu dois m'aider :
C'eſt une bonne aubaine, & des nièces pareilles
Se trouvent rarement, & m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laiſſer échapper de vos mains.

LEONOR *à la Princeſſe.*

On parle ici de vous, & l'on a des deſſeins.

MORILLO.

Je réponds de leurs complaiſances.

(*Il s'avance vers la Princeſſe de Navarre.*)

Madame, jamais mon château,....

(*au Duc de Foix.*)

Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, *bas.*

Ne vit rien de ſi beau.

MORILLO.

Ne vit rien de ſi beau.... Je ſens en ſa préſence
Un embarras tout nouveau ;
Que veut dire cela? Je n'ai plus d'aſſurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aſpect en impoſe, & ſe fait reſpecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien réſervé glace mon éloquence ;
Elle jette ſur nous un regard bien altier!
Quels grands airs! Allons donc, ſers-moi de chancelier,
Explique-lui le reſte, & touche un peu ſon ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah! que je le voudrais!.... Madame,
Tout reconnaît ici vos ſouveraines loix,
Le ciel, ſans doute, vous a faite

Digitized by Google

Pour en donner aux plus grands Rois.
Mais du ſein des grandeurs, on aime quelquefois
A ſe cacher dans la retraite.
On dit que les Dieux autrefois,
Dans de ſimples hameaux ſe plaiſaient à paraître:
On put ſouvent les méconnaître,
On ne peut ſe méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels diſcours ampoulés, quel diable de langage!
Es-tu fou?

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop ſage.
(*à Léonor.*)
Vous qui ſemblez la ſœur de cet objet divin,
De nos empreſſemens daignez être attendrie,
Accordez un ſeul jour, ne partez que demain;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reſte de nos jours va régler le deſtin.
(*à Morillo.*)
Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien, que dit la tante?

LÉONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente:
Mais, madame, ma nièce.

MORILLO *à Léonor.*

Oh, c'eſt trop de raiſon;
A la fin, je ſerai le maître en ma maiſon.
Ma tante, il faut ſouper, alors que l'on voyage!
Petites façons & grands airs,
A mon avis, ſont des travers.

Huma-

Digitized by Google

Humaniſez un peu cette niéce ſauvage.
Plus d'une Reine en mon château,
A couché dans la route, & l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces Reines voyageaient en des tems plus paiſibles,
Et vous ſavez quel trouble agite ces états.
A tous vos ſoins polis nos cœurs ſeront ſenſibles;
Mais nous partons, daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obſtinée! Où courez-vous ſi vîte?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée, & quels triſtes projets!
Pourquoi préférez-vous un auſſi vilain gîte?
Qu'y pourriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix eſt loin de ce cœur qui ſoupire!

MORILLO.

Eh bien, eſpères-tu de pouvoir la réduire?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploîrai tout le mien.

LÉONOR.

Souffrez qu'on ſe retire;
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.
(*Elle fait un pas vers la porte.*)

Digitized by Google

LE DUC DE FOIX.

Le respect nous défend d'insister davantage ;
Vous obéir en tout est le premier devoir.
(*Ils font une révérence.*)
Mais quand on cesse de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, DON MORILLO.

MORILLO.

ON ne partira point, & j'y suis résolu.

LE DUC DE FOIX.

Le sang m'unit à vous, & c'est une vertu
D'aider dans leurs desseins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La niéce est mon vrai fait, quoiqu'un peu froide & fière;
La tante sera ton affaire.
Que me conseilles-tu ?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fai-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il faut mille soins complaisans,
Les plus profonds respects, des fêtes & du tems.

MORILLO.

J'ai très-peu de respect, le tems est long; les fêtes
Coûtent beaucoup, & ne sont jamais prêtes;

Digitized by Google

C'eſt de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, ſi l'on peut, l'agréable & l'utile.
Eh jamais le plaiſir fut-il trop acheté?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La choſe eſt très-facile.
Laiſſez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des Troubadours experts dans la haute ſcience,
Dans le premier des arts, le grand art du plaiſir:
Ils ne ſont pas dignes, peut-être,
Des adorables yeux qui les verront paraître;
Mais ils ſavent beaucoup, s'ils ſavent réjouir.

MORILLO.

Réjouiſſons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec myſtère.

MORILLO.

Avec myſtère, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras;
Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête:
De mes menus plaiſirs je te fais l'Intendant.
Je veux ſubjuguer la friponne
Avec ſon air important,
Et je vais pour danſer ajuſter ma perſonne.

Digitized by Google

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

HErnand, tout eſt-il pret ?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter?
Quand Monſeigneur ordonne, on ſait exécuter.
Par mes ſoins ſecrets tout s'apprête,
Pour amollir ce cœur & ſi fier & ſi grand.
Mais j'ai grand peur que votre fête
Réuſſiſſe auſſi mal que votre enlévement.

LE DUC DE FOIX.

Ah! c'eſt-là ce qui fait la douleur qui me preſſe;
Je pleure ces tranſports d'une aveugle jeuneſſe,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendreſſe.
Tout me réuſſira; car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguiſemens vous avez du malheur:
Chez Don Pedre en ſecret j'eus l'honneur de vous ſuivre
En qualité de conjuré,
Vous fûtes reconnu, tout prêt d'être livré,
Et nous ſommes heureux de vivre;
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien,
Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime & ne crains rien:
Mon projet avorté, quoique plein de juſtice,
Dut ſans doute être malheureux;

Digitized by Google

Je ne méritais pas un deſtin plus propice,
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence,
Je voulais enlever Conſtance,
Pour unir nos maiſons, nos noms & nos amis;
La ſeule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Conſtance je vous vis,
L'amour ſeul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point, c'eſt-là votre malheur.
Vos grands projets lui firent peur;
Et dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur contre vous dès long-tems allumée,
En avertit toute la cour.
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à ſon tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre ſang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune & ſans expérience,
Vous embraſſez beaucoup de terrain à la fois:
Vous voudriez finir la méſintelligence
Du ſang de Navarre & de Foix;
Vous avez en ſecret avec le Roi de France,
Un chiffre de correſpondance.
Contre un Roi formidable ici vous conſpirez;

Digitized by Google

Vous y risquez vos jours & ceux des conjurés.
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file;
Vous préparez la guerre au milieu des festins,
Vous bernez le Seigneur qui vous donne un asyle;
Sa fille pour combler vos singuliers destins,
Devient folle de vous, & vous tient en contrainte;
Il vous faut employer & l'audace & la feinte;
Téméraire en amour & criminel d'Etat,
Perdant votre raison, vous risquez votre tête.
Vous allez livrer un combat,
Et vous préparez une fête?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un seul ici.
Je ne vois, je n'entens que la belle Constance.
Si par mes tendres soins son cœur est adouci,
Tout le reste est en assurance.
Don Pedre périra, Don Pedre est trop haï.
Le fameux Du Guesclin vers l'Espagne s'avance;
Le fier Anglais notre ennemi,
D'un tyran détesté prend en vain la défense:
Par le bras des Français les Rois sont protégés;
Des tyrans de l'Europe ils domptent la puissance;
Le sort des Castillans sera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce jour
Vous ne connaissez rien qu'un charmant esclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va; tu verras bientôt ce que peut un courage,
Qui sert la patrie & l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiette,

Digitized by Google

C'eſt cette paſſion dont m'honore Sanchette,
La fille de notre Baron.

HERNAND.

C'eſt une fille neuve, innocente, indiſcrette,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par inſtinct un peu coquette;
C'eſt la pure nature en ſa ſimplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa ſimplicité même eſt fort embarraſſante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
J'apprens que la Princeſſe arrive en ce canton.
Je me rens ſur la route, & me donne au Baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maiſon.
En amour comme en guerre une ruſe eſt permiſe.
J'arrive, & ſur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que par-tout l'uſage autoriſe,
Sanchette prend feu promptement,
Et ſon cœur tout neuf s'humaniſe:
Elle me prend pour ſon amant;
Se flatte d'un engagement,
M'aime, & le dit avec franchiſe.
Je crains plus ſa naïveté,
Que d'une femme bien appriſe
Je ne craindrais la fauſſeté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laiſſe:

Digitized by Google

Tâche de dérouter ſa curioſité,
Je vole aux pieds de la Princeſſe.

SCENE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

JE ſuis au déſeſpoir.

HERNAND.

Qu'eſt-ce qui vous déplaît,
Mademoiſelle ?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup ?

SANCHETTE.

Beaucoup ; car c'eſt un traître,
Ou du moins il eſt prêt de l'être ;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, & je fus tranſportée
De ſon ſéduiſant entretien ;
Hier il m'a beaucoup flattée,
A préſent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après cette étrangère :
Moi je cours après lui, tous mes pas ſont perdus ;
Et depuis qu'elle eſt chez mon pere,
Il ſemble que je n'y ſois plus.
Quelle eſt donc cette femme, & ſi belle & ſi fière,
Pour qui l'on fait tant de façons ?

On

Digitized by Google

On va pour elle encor donner les violons,
Et c'eſt ce qui me déſeſpère.

HERNAND.

Elle va tout gâter..... Mademoiſelle, eh bien
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être diſcrette.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le ſecret, le myſtère
Rend les plaiſirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi tous ces violons!

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi!

HERNAND.

N'en faites point ſemblant, gardez un beau ſilence,
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment;
Ils ſont parés ſuperbement;
Ils parlent en chanſons, ils marchent en cadence,
Et la joie eſt leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux meſſieurs Français! j'en ai l'ame ravie;

Digitized by Google

J'eus de voir des Français toujours très-grande envie:
Entreront-ils bientôt?

HERNAND.

Ils ſont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation! que de galanterie!

HERNAND.

On vous donne un ſpectacle, un plaiſir tout nouveau.
Ce que font les Français eſt ſi brillant, ſi beau!

SANCHETTE.

Eh qu'eſt-ce qu'un ſpectacle?

HERNAND.

Une choſe charmante.
Quelquefois un ſpectacle eſt un mouvant tableau
Où la nature agit, où l'hiſtoire eſt parlante,
Où les Rois, les héros ſortent de leur tombeau:
Des mœurs des nations, c'eſt l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entens point.

HERNAND.

Un ſpectacle aſſez beau
Serait encor une fête galante;
C'eſt un art tout français d'expliquer ſes deſirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaiſirs;
Un ſpectacle eſt ſur-tout un amoureux myſtère,
Pour courtiſer Sanchette & tâcher de lui plaire,
Avant d'aller tout uniment,
Parler au Baron votre pere,
De Notaire, d'engagement,
De fiançaille & de douaire.

Digitized by Google

SANCHETTE.

Ah! je vous entens bien; mais moi, que dois-je faire?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout?

HERNAND.

Le goût, la dignité
Conſiſtent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement ſans rien dire,
D'approuver d'un regard, d'un geſte, d'un ſourire.
Le feu dont mon maître ſoupire,
Sous des noms empruntés, devant vous paraîtra.
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours diſcrette,
En ſilence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprens fort peu tout cela;
Mais je vous avouerai que je ſuis enchantée
De voir de beaux Français, & d'en être fêtée.

SCENE VI.

SANCHETTE & HERNAND *ſont ſur le devant,* LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par un des côtés du fond ſur le théâtre, entre* DON MORILLO & LE DUC DE FOIX, Suite.

LEONOR *à Morillo.*

OUi, Monſieur, nous allons partir.

Digitized by Google

LE DUC DE FOIX *à part.*

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE *à Hernand.*

On ne commence point. Je ne peux me tenir;
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue?
Je la verrai jalouse, & c'eſt un grand plaiſir.

CONSTANCE *voulant paſſer par une porte, elle s'ouvre, & paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je, oh ciel, ſuis-je trahie?
Ce paſſage eſt rempli de guerriers menaçans!
Quoi Don Pedre en ces lieux étend ſa tyrannie?

LÉONOR.

La frayeur trouble tous mes ſens.

(*Les guerriers entrent ſur la ſcène précédés de trompettes, & tous les acteurs de la comédie ſe rangent d'un côté du théâtre.*

UN GUERRIER *chantant.*

Jeune beauté ceſſez de vous plaindre,
Banniſſez vos terreurs,
C'eſt vous qu'il faut craindre:
Banniſſez vos terreurs,
C'eſt vous qu'il faut craindre,
Régnez ſur nos cœurs.

LE CHŒUR *répète.*

Jeune beauté ceſſez de vous plaindre, &c.

(*Marche de guerriers danſans.*)

UN GUERRIER.

Lorſque Vénus vient embellir la terre,
C'eſt dans nos champs qu'elle établit ſa cour.
Le terrible Dieu de la guerre,
Déſarmé dans ſes bras ſourit au tendre Amour.
Toujours la beauté diſpoſe

Digitized by Google

Des invincibles guerriers ;
Et le charmant Amour eſt ſur un lit de roſe
A l'ombre des lauriers.

LE CHŒUR.

Jeune beauté, ceſſez de vous plaindre, &c.

(*On danſe.*)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,
Il va tomber la victime
De l'amour & de la valeur,
Il va tomber ſous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre préſence
Tout doit s'enflammer,
Pour votre défenſe
Tout doit s'armer ;
L'amour, la vengeance
Doit nous animer.

LE CHŒUR *répète.*

A votre préſence
Tout doit s'enflammer, &c.

(*On danſe.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Je l'avouerai, ce divertiſſement
Me plaît, m'allarme davantage ;
On dirait qu'ils ont ſû l'objet de mon voyage.
Ciel ! avec mon état quel rapport étonnant !

LÉONOR.

Bon, c'eſt pure galanterie,
C'eſt un air de chévalerie,
Que prend le vieux Baron pour faire l'important.

Digitized by Google

(*La Princeſſe veut s'en aller, le Chœur l'arrête en chantant.*)

LE CHŒUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux Dieux;
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux?

LE CHŒUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

(*Les acteurs du divertiſſement rentrent par le même portique.*)

(*Pendant que Conſtance parle à Léonor, Don Morillo qui eſt devant elles, leur fait des mines.*)

(*Et Sanchette qui eſt alors auprès du Duc de Foix, le tire à part ſur le devant du théâtre.*)

SANCHETTE *au Duc de Foix.*

Ecoutez donc, mon cher amant,
L'Aubade qu'on me donne eſt étrangement faite,
Je n'ai pas pû danſer. Pourquoi cette tromperie?
Qu'eſt-ce qu'un Mars, Vénus, des tyrans, des combats,
Et pas un ſeul mot de Sanchette?
A cette Dame-ci, tout s'adreſſe en ces lieux.
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taiſons-nous; l'Amour reſpectueux
Doit avoir quelquefois ſon bandeau ſur la bouche.

Digitized by Google

Bien plus encor que sur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quels respects! ils sont bien ennuyeux!

MORILLO *s'avançant vers la Princesse.*

Eh bien, que dites-vous de notre sérénade?
La tante est-elle un peu contente de l'aubade?

LÉONOR.

Et la tante & la niéce y trouvent mille appas.

LA PRINCESSE à *Léonor.*

Qu'est-ce que tout ceci? Non, je ne comprens pas
Les contrariétés qui s'offrent à ma vue;
Cette rusticité du Seigneur du château,
Et ce goût si noble, si beau,
D'une fête si prompte & si bien entendue.

MORILLO.

Eh bien donc, notre tante approuve mon cadeau.

LÉONOR.

Il me paraît brillant, fort heureux & nouveau.

MORILLO.

La porte était gardée avec de beaux gens-d'armes;
Eh, eh, l'on n'est pas neuf dans le métier des armes.

CONSTANCE.

C'est magnifiquement recevoir nos adieux;
Toujours le souvenir m'en sera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde
Sans être fêtoyée, ainsi qu'on l'est ici:
Soyez sage, demeurez-y;
Cette fête, ma foi, n'aura pas sa seconde,
Vous chommerez ailleurs. Quand je vous parle ainsi,
C'est pour votre seul bien; car pour moi, je vous jure,

Digitized by Google

Que ſi vous décampez, de bon cœur je l'endure;
Et quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter;
Par cet autre côté, permettez que je ſorte.

LÉONOR.

On nous arrête encor à la ſeconde porte?

CONSTANCE.

Que vois-je, quels objets! quels ſpectacles charmans!

LÉONOR.

Ma niéce, c'eſt ici le pays des romans.

(*Il ſort de cette ſeconde porte une troupe de danſeurs & de danſeuſes avec des tambours de baſque & des tambourins.*)

(*Après cette entrée, Léonor ſe trouve à côté de Morillo, & lui dit:*)

Qui ſont donc ces gens-ci?

MORILLO *au Duc de Foix.*

C'eſt à toi de leur dire
Ce que je ne ſais point.

LE DUC DE FOIX *à la Princeſſe de Navarre.*

Ce ſont des gens ſavans,
Qui dans le ciel tout courant ſavent lire;
Des Mages d'autrefois illuſtres deſcendans,
A qui fut réſervé le grand art de prédire.

(*Les aſtrologues Arabes qui étaient reſtés ſous le portique pendant la danſe, s'avancent ſur le théâtre, & tous les acteurs de la comédie ſe rangent pour les écouter.*)

UNE DEVINERESSE *chante.*

Nous enchaînons le tems, le plaiſir ſuit nos pas;
Nous portons dans les cœurs la flatteuſe eſpérance;
Nous leur donnons la jouiſſance

Des

Digitized by Google

Des biens même qu'ils n'ont pas;
Le préſent fuit, il nous entraîne,
Le paſſé n'eſt plus rien.
Charme de l'avenir, vous êtes le ſeul bien
Qui reſte à la faibleſſe humaine.
Nous enchaînons le tems, &c.

(*On danſe.*)

UN ASTROLOGUE.

L'aſtre éclatant & doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui ſuit le jour,
Pour vous recommençait ſon tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planete de l'Amour.
Mais quand les faveurs céleſtes
Sur nos jours précieux allaient ſe raſſembler,
Des Dieux inhumains & funeſtes
Se plaiſent à les troubler.

UN ASTROLOGUE *alternativement avec le Chœur.*

Dieux ennemis, Dieux impitoyables,
Soyez confondus:
Dieux ſecourables,
Tendre Vénus
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces aſtrologues me paraiſſent
Plus inſtruits du paſſé que du ſombre avenir;
Dans mon ignorance ils me laiſſent;
Comme moi ſur mes maux, ils ſemblent s'attendrir,
Ils forment comme moi des ſouhaits inutiles,
Et des eſpérances ſtériles,
Sans rien prévoir, & ſans rien prévenir.

Digitized by Google

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire;
Des secrets de nos cœurs ils percent le myſtère.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la Princeſſe & chante.*

Vous excitez la plus ſincère ardeur,
Et vous ne ſentez que la haine;
Pour punir votre ame inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur:
(*Enſuite s'avançant vers Sanchette.*)
Et vous, jeune beauté que l'amour veut conduire,
L'amour doit vous inſtruire,
Suivez ſes douces loix.
Votre cœur eſt né tendre;
Aimez, mais en faiſant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah l'on s'adreſſe à moi, la fête était pour nous.
J'attendais, j'éprouvais des tranſports ſi jaloux.

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE *s'adreſſant à Sanchette.*

En mariage
Un ſort heureux
Eſt un rare avantage;
Ses plus doux feux
Sont un long eſclavage.

Du mariage
Formez les nœuds;
Mais ils ſont dangereux.
L'amour heureux
Eſt trop volage.

Du mariage

Digitized by Google

Craignez les nœuds,
Ils ſont trop dangereux.

SANCHETTE *au Duc de Foix.*

Bon ! quels dangers ſeraient à craindre en mariage ?
Moi, je n'en vois aucun ; de bon cœur je m'engage :
Nous nous aimons, tout ira bien.
Puiſque nous nous aimons, nous ſerons fort fidèles ;
Donnez-moi bien ſouvent des fêtes auſſi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie,
Et les fêtes ſont ma folie ;
Mais je n'eſpère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il eſt déja tout fait, vous enchantez mon cœur.

(*On danſe.*)

(*Les acteurs de la comédie ſont rangés ſur les aîles ; Sanchette veut danſer avec le Duc de Foix, qui s'en défend ; Morillo prend la Princeſſe de Navarre & danſe avec elle.*)

GUILLOT *avec un garçon jardinier vient interrompre la danſe, dérange tout, prend le Duc de Foix & Morillo par la main, fait des ſignes en leur parlant bas, & ayant fait ceſſer la muſique, il dit au Duc de Foix,*

Oh ! vous allez bientôt avoir une autre danſe,
Tout eſt perdu, comptez ſur moi.

LE DUC DE FOIX *à Morillo.*

Quelle étrange aventure ! Un Alcade ! Eh pourquoi ?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du Roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel Roi ?

Digitized by Google

MORILLO.

De Don Pedre.

LE DUC DE FOIX.

Allez; le Roi de France
Vous défendra bientôt de cette violence.

LÉONOR *à la Princeſſe.*

Il paraît que ſur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon; mais en attendant qu'allons-nous devenir?
Quand un Alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi?

MORILLO.

Sans doute, & que peux-tu prétendre?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui toi te révolter contre un ordre précis,
Emané du Roi même? es-tu de ſang raſſis?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs eſt de ſervir les belles,
Et les Rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien:
Tu ſeras.... Mais ma foi je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la juſtice! allons, rentrez Sanchette,
Plus de fête.

(*Morillo pouſſe Sanchette dans la maiſon, renvoie la muſique & ſort avec ſon monde.*)

SANCHETTE.

Eh quoi donc!

Digitized by Google

LÉONOR.

D'où vient cette retraite
Ce trouble, cet effroi, ce changement ſoudain ?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triſte deſtin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il eſt affreux de cauſer vos allarmes :
Nos divertiſſemens vont finir par des larmes.
Un cruel.....

CONSTANCE.

Ciel ! qu'entens-je ? Eh quoi juſqu'en ces lieux
Gaſton pourſuivrait-il ſes projets odieux ?

LÉONOR.

Qu'avez-vous dit ?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche ?
Gaſton de Foix, Madame, a-t-il un cœur farouche ?
Sur la foi de ſon nom, j'oſe vous proteſter,
Qu'ainſi que moi, pour vous, il donnerait ſa vie ;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie,
De la part de Don Pedre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter ?

LE DUC DE FOIX.

Un Alcade avec impatience,
Juſqu'en ces lieux ſuivit vos pas.
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh ſur quelle apparence,
Sous quel nom, quel prétexte ?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,

Digitized by Google

Mais il a désigné vos gens, votre équipage;
Tout envoyé qu'il est d'un ennemi sauvage,
Il a sur-tout désigné vos appas.

LÉONOR.

Ah, cachons-nous, Madame.

CONSTANCE.

Où?

LÉONOR.

Chez la jardinière,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher.
La beauté ne peut se cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LÉONOR.

Restons donc.

CONSTANCE.

Ciel! que faire?

LE DUC DE FOIX.

Si vous restez, si vous fuyez,
Je mourrai par-tout à vos pieds.
Madame, je n'ai point la coupable imprudence,
D'oser vous demander quelle est votre naissance:
Soyez Reine ou bergère, il n'importe à mon cœur:
Et le secret que vous m'en faites,
Du soin de vous servir n'affaiblit point l'ardeur;
Le trône est par-tout où vous êtes.
Cachez, s'il se peut, vos appas,

Digitized by Google

Je vais voir en ces lieux ſi l'on peut vous ſurprendre,
Et je ne me cacherai pas,
Quand il faudra vous défendre.

SCENE VII.

CONSTANCE, LÉONOR.

LÉONOR.

ENfin, nous avons un appui,
Le brave Chevalier! nous viendrait-il de France?

CONSTANCE.

Il n'eſt point d'Eſpagnol plus généreux que lui.

LÉONOR.

J'en eſpère beaucoup, s'il prend votre défenſe.

CONSTANCE.

Mais que peut-il ſeul aujourd'hui
Contre le danger qui me preſſe?
Le ſort a ſur ma tête épuiſé tous ſes coups.

LÉONOR.

Je craindrais le ſort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une Princeſſe;
Mais vous avez, Madame, un partage plus doux.
La nature elle-même a pris votre querelle.
Puiſque vous êtes jeune & belle,
Le monde entier ſera pour vous.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, GUILLOT jardinier.

SANCHETTE.

ARrête, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh, Guillot eſt preſſé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure; en un mot;
Que fait notre Alamir?

GUILLOT.

Oh, rien n'eſt plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il, di-moi?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout,
Libéral comme un Roi, jeune & beau comme un Ange.

SANCHETTE.

L'infidélité me pouſſe à bout.
N'eſt-il pas au jardin avec cette étrangère?

GUILLOT.

Eh vraiment oui!

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire!

GUIL-

Digitized by Google

GUILLOT.

Eh mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?
Vous devez l'aimer au contraire,
Car elle eſt belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a ceſſé ſitôt la ſérénade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un Alcade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon pere voulait
M'enfermer ſous la clef ? d'où vient qu'il s'en alloit ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir eſt près d'elle ?

GUILLOT.

Eh, je le ſais, c'eſt qu'elle eſt belle ;
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au Roi ;
C'eſt des reſpects, des ſoins, j'en ſuis tout hors de moi.
Vous en ſeriez charmée.

SANCHETTE.

Ah, Guillot, le perfide !

GUILLOT.

Adieu ; car on m'attend, on a beſoin d'un guide,
Elle veut s'en aller.

(*Il ſort.*)

SANCHETTE *ſeule.*

Puiſſe-t-elle partir,

Digitized by Google

Et me laiſſer mon Alamir!
Oh, que je ſuis honteuſe, & dépitée!
Il m'aimait en un jour; en deux, ſuis-je quittée?
Monſieur Hernand m'a dit que c'eſt là le bon ton.
Je n'en crois rien du tout, Alamir! quel fripon!
S'il était ſot & laid, il me ſerait fidelle,
Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimerait faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge?
J'ai des amans conſtans, ils ſont tous ennuyeux,
J'en trouve un ſeul aimable, & le traître eſt volage.

SCENE II.

SANCHETTE, L'ALCADE & ſa ſuite.

L'ALCADE.

MEs amis, vous avez un important emploi;
Elle eſt dans ces jardins; ah, la voici, c'eſt elle;
Le portrait qu'on m'en fit me ſemble aſſez fidelle;
Voilà ſon air, ſa taille, elle eſt jeune, elle eſt belle,
Rempliſſons les ordres du Roi.
Soyez prêts à me ſuivre & faites ſentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons, comptez ſur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah, Meſſieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE.

Oui, Madame, à vos traits nous ſavons vous connaître;
Votre air nous dit aſſez ce que vous devez être;

Digitized by Google

Nous venons vous prier de venir avec nous ;
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié ſuivra, vous ſerez tranſportée
Sûrement & ſans bruit, & par-tout reſpectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos ! Me tranſporter ! Qui ? moi !
Eh, qui donc êtes-vous ?

L'ALCADE.

Des officiers du Roi ;
Vous l'offenſez beaucoup d'habiter ces retraites ;
Monſieur l'Amirante en ſecret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, dites-vous ?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce monſieur l'Amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la Cour a donc été porté ?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté.
Et de la part du Roi vous m'enlevez ?

L'ALCADE.

Sans doute,
C'eſt notre ordre précis, il le faut quoi qu'il coûte.

Digitized by Google

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener?

L'ALCADE.

A Burgos, à la Cour :
Vous y ſerez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la Cour! mais vraiment ce n'eſt pas me déplaire;
La Cour, j'y conſens fort; mais que dira mon pere?

L'ALCADE.

Votre pere? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là!

L'ALCADE.

C'eſt un honneur très-grand qui ſans doute le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la Cour eſt un pays ſi beau!
Hélas! hors ce jour-ci, la vie en ce château
Fut toujours ennuyeuſe & platte.

L'ALCADE.

Il faut que dans la Cour votre perſonne éclatte.

SANCHETTE.

Eh, qu'eſt-ce qu'on y fait?

L'ALCADE.

Mais, du bien & du mal
On y vit d'eſpérance, on tâche de paraître;
Près des belles toujours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh, quand je ſerai-là, je verrai donc le Roi?

L'ALCADE.

C'eſt lui qui veut vous voir.

Digitized by Google

SANCHETTE.

Ah, quel plaiſir pour moi!
Ne me trompez-vous point? eh quoi, le Roi ſouhaite
Que je vive à ſa Cour? il veut avoir Sanchette?
Hélas! de tout mon cœur, il m'enlève, partons.
Eſt-il comme Alamir? quelles ſont ſes façons?
Comment en uſe-t-il, meſſieurs, avec les belles?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en ſavoir des nouvelles;
A ſes ordres ſacrés, je ne ſais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez ſans doute à la Cour Alamir?

L'ALCADE.

Comment? quel Alamir?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la Cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'eſt un Gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir, vous êtes la maitreſſe.

SANCHETTE.

Un Gentilhomme à moi, plût à Dieu!

L'ALCADE.

Le tems preſſe,
La nuit vient, les chemins ne ſont pas ſûrs pour nous.
Partons.

SANCHETTE.

Ah, volontiers.

Digitized by Google

SCENE III.

MORILLO, SANCHETTE, L'ALCADE, Suite.

MORILLO.

Messieurs, êtes-vous fous?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire?
Où menez-vous ma fille?

SANCHETTE.

A la Cour, mon cher pere.

MORILLO.

Elle est folle; arrêtez, c'est ma fille.

L'ALCADE.

Comment?
Ce n'est pas cette Dame, à qui je....

MORILLO.

Mon maiment,
C'est ma fille, & je suis Don Morillo son pere;
Jamais on ne l'enlévera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais!

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère,
Mais ma fille me restera.

SANCHETTE.

Elle aura donc sur moi toujours la préférence;
C'est elle qu'on enlève!

MORILLO.

Allez en diligence.

Digitized by Google

SANCHETTE.

L'heureuse créature, on l'emmène à la Cour:
Hélas! quand sera-ce mon tour?

MORILLO.

Vous voyez que du Roi la volonté sacrée
Est chez Don Morillo comme il faut révérée,
Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos soins.

SANCHETTE.

Messieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

JE suis saisi de crainte; ah! l'affaire est fâcheuse.

SANCHETTE.

Eh, qu'ai-je à craindre moi?

MORILLO.

La chose est sérieuse,
C'est affaire d'Etat, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'Etat?

MORILLO.

Eh, oui, j'apprens que près d'ici
Tous les Français sont en campagne
Pour donner un maître à l'Espagne.

SANCHETTE.

Qu'est-ce que cela fait?

Digitized by Google

MORILLO.

On dit qu'en ce canton
Alamir eſt leur eſpion;
Cette Dame eſt errante, & chez moi ſe déguiſe;
Elle a tout l'air d'être compriſe
Dans quelque conſpiration;
Et ſi tu veux que je le diſe,
Tout cela ſent la pendaiſon.
J'ai fait une groſſe ſotiſe,
De faire entrer dans ma maiſon
Cette Dame en ce tems de criſe,
Et cet agréable fripon,
Qui me joue, & qui la courtiſe:
Je veux qu'il parle tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatroniſe.

SANCHETTE.

Lui, mon pere, ce beau garçon?

MORILLO.

Lui-même, il peut ailleurs donner la ſérénade.

SCENE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT *tout eſſouflé.*

AU ſecours, au ſecours, ah, quelle étrange aubade!

MORILLO.

Quoi donc?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait?

GUIL-

Digitized by Google

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas.

MORILLO.

Eh bien !

GUILLOT.

Cet Alamir, & ce monſieur l'Alcade,
Les gens d'Alamir, des ſoldats,
Ayant du fer par-tout, en tête, au dos, aux bras.
L'étrangère enlevée au milieu des gens-d'armes,
Et le brave Alamir tout brillant ſous les armes,
Qui la reprend ſoudain, & fait tomber à bas,
Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras,
Et la belle étrangère en larmes,
Des chevaux renverſés, & des maîtres deſſous,
Et des valets deſſus, des jambes fracaſſées,
Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du ſang, des coups,
Des lances à-la-fois, & des têtes caſſées,
Et la tante, & ma femme, & ma fille, avec moi,
C'eſt horrible à penſer, je ſuis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Eh, n'eſt-il point bleſſé ?

GUILLOT.

C'eſt lui qui bleſſe & tue,
C'eſt un héros, un diable.

MORILLO.

Ah, quelle étrange iſſue !
Quel maudit Alamir ! quel enragé, quel fou !
S'attaquer à ſon maître, & hazarder ſon cou !
Et le mien, qui pis eſt ! Ah, le maudit eſclandre !
Qu'allons-nous devenir ? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement ;

Digitized by Google

Et moi bien ſot auſſi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fière beauté ;
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Aſſemblons nos parens, allons chez votre mere,
Et tâchons d'aſſoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE, *en s'en allant.*

Ah, Guillot ! prens bien ſoin de ce jeune officier ;
Il a tort, en effet, mais il eſt bien aimable,
Il eſt ſi brave !

SCENE VI.

GUILLOT *ſeul.*

AH, oui, c'eſt un homme admirable !
On ne peut mieux ſe battre, on ne peut mieux payer :
Que j'aime les héros, quand ils ſont de l'eſpèce
De cet amoureux Chevalier !
J'ai vû ça tout d'un coup. La dame a ſa tendreſſe.
J'aime à voir un jeune guerrier,
Bien payer ſes amis, bien ſervir ſa maîtreſſe,
C'eſt comme il faut me plaire.

SCENE VII.

CONSTANCE, LÉONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

OÙ me réfugier ?
Hélas ! qu'eſt devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'ame généreuſe & la valeur rapide
Etalent tant d'exploits avec tant de vertu ?

Digitized by Google

Comme il me défendait ! comme il a combattu !
L'aurais-tu vû? répon...

GUILLOT.

J'ai vû, je n'ai rien vû.
Je ne vois rien encor. Une semblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LÉONOR.

Eh, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, Madame?

CONSTANCE.

En tous lieux.
Va, vole, répon donc : que fait-il? cours, arrête :
Aurait-il succombé? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros & lui sauver le jour?

LÉONOR.

Hélas! plus que jamais, le danger est extrême,
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un, ils étaient dix.

LÉONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, & qu'Alamir est pris.

GUILLOT.

Qui? lui! vous vous moquez; il aurait pris lui-même
Tous les Alcades d'un pays.
Allez, croyez sans vous méprendre,
Qu'il sera mort cent fois avant que de se rendre.

CONSTANCE.

Il serait mort?

LÉONOR.

Va donc.

Digitized by Google

CONSTANCE.

(*Il sort.*) Tâche de t'éclaircir.
Va vîte.... Il ſerait mort!

LÉONOR.

Je vous en vois frémir;
Il le mérite bien, votre ame eſt attendrie;
Mais, ſur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il ſerait près de moi.
De l'honneur qui le guide, il connaît trop la loi.
Sa main pour me ſervir par le ciel réſervée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir ſauvée?
Non, je crois qu'en tout tems il ſerait mon appui.
Puiſqu'il ne paraît pas je dois trembler pour lui.

LÉONOR.

Tremblez auſſi pour vous, car tout vous eſt contraire.
En vain par-tout vous ſavez plaire,
Par-tout on vous pourſuit, on menace vos jours;
Chacun craint ici pour ſa tête.
Le maître du château qui vous donne une fête,
N'oſe vous donner du ſecours.
Alamir ſeul vous ſert; le reſte vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir? & quel ſera mon ſort?

LÉONOR.

Songez au vôtre, hélas! quel tranſport vous anime!

CONSTANCE.

Léonor, ce n'eſt point un aveugle tranſport,
C'eſt un ſentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi.

Digitized by Google

SCENE VIII.

CONSTANCE, LÉONOR, ALAMIR.

ALAMIR.

J'Ai fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre, & vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point bleſſé?

ALAMIR.

Le ciel, ce ciel propice,
De votre cauſe en tout ſeconda la juſtice.
Puiſſe un jour cette main, par de plus heureux coups;
De tous vos ennemis vous faire un ſacrifice!
Mais un de vos regards doit les déſarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas! du ſort encor je reſſens le courroux;
De vous récompenſer il m'ôte la puiſſance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

ALAMIR.

Non, c'eſt moi qui vous dois de la reconnaiſſance.
Vos yeux me regardaient, je combattais pour vous,
Quelle plus belle récompenſe!

CONSTANCE.

Ce que j'entens, ce que je vois,
Votre ſort & le mien, vos diſcours, vos exploits,
Tout étonne mon ame; elle en eſt confondue;
Quel deſtin nous raſſemble, & par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connue,

Digitized by Google

Pour ma seule défense affrontiez-vous la mort?

LE DUC DE FOIX.

Eh n'est-ce pas assez que de vous avoir vue?

CONSTANCE.

Quoi, vous ne connaissez ni mon nom, ni mon sort,
Ni mes malheurs, ni ma naissance?

LE DUC DE FOIX.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre présence?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juste confiance,
Après des services si grands.
Je suis fille des Rois & du sang de Navarre;
Mon sort est cruel & bizarre:
Je fuyais ici deux tyrans:
Mais vous de qui le bras protège l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

ALAMIR.

Le sort juste une fois me fit pour vous servir,
Et ce bonheur me tient lieu de naissance:
Quoi puis-je encor vous secourir?
Quels sont ces deux tyrans de qui la violence
Vous persécutait à-la-fois?
Don Pedre est le premier? Je brave sa vengeance.
Mais l'autre quel est-il?

CONSTANCE.

L'autre est le Duc de Foix.

LE DUC DE FOIX.

Ce Duc de Foix qu'on dit & si juste, & si tendre!
Eh que pourrai-je contre lui?

Digitized by Google

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous ſerez mon appui;
Il cherche à m'enlever.

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre;
On le dit, il le doit, & tout le prouve aſſez.

CONSTANCE.

Alamir! Et c'eſt vous? C'eſt vous qui l'excuſez!

ALAMIR.

Non, je dois le haïr ſi vous le haïſſez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime?
On dit que la vertu l'a pû ſeule enflammer;
S'il eſt ainſi, grand Dieu, comme il doit vous aimer!
On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ſes jours aux remords ſont tous ſacrifiés;
On dit qu'enfin ſi vous le connaiſſiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'eſt vous ſeul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous ſeul, ne trompez plus mes vœux.

LE DUC DE FOIX.

Ah daignez épargner un ſoldat malheureux;
Ce que je ſuis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, & vous le paraiſſez.

LE DUC DE FOIX.

Mon ſang me fait rougir. Il me condamne aſſez.

CONSTANCE.

Si votre ſang eſt d'une ſource obſcure,
Il eſt noble par vos vertus,

Digitized by Google

Et des deſtins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes ſorti d'une ſource plus pure,
Je..... Mais vous êtes Prince, & je n'en doute plus;
Je n'en veux que l'aveu, le reſte me l'aſſure,
Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos loix;
Je voudrais être Prince, alors que je vous vois.
Je ſuis un cavalier.

SCENE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LÉONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

VOus? Vous êtes un traître;
Vous n'échapperez pas, & je prétens connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé perſonne, & ſi je fais des vœux,
Ces vœux ſont trop cachés, & tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête eſt un hommage,
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, ſi j'oſais m'abandonner aux flammes
De cette paſſion, vertu des grandes ames,
J'aimerais conſtamment ſans eſpoir de retour;

Je

Je mêlerais dans le silence
Les plus profonds respects au plus ardent amour.
J'aimerais un objet d'une illustre naissance.

SANCHETTE *à part.*

Mon pere est bon Baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

Je la suis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,
Qui joindrait sans effort l'esprit & l'innocence.

SANCHETTE *à part.*

Est-ce moi?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur,
Qui produit le respect sans inspirer la crainte,
La beauté sans orgueil, la vertu sans contrainte,
L'auguste majesté sur le visage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la majesté! moi!

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicatesse,
Mais en brûlant avec transport:
Et je cacherais ma tendresse,
Comme je dois cacher mes malheurs & mon sort.

LÉONOR.

Eh bien, connaissez-vous la personne qu'il aime?

Digitized by Google

CONSTANCE *à Léonor.*

Je ne me connais pas moi-même,
Mon cœur eſt trop ému pour oſer vous parler.

SCENE X.

MORILLO & les perſonnages précédens.

MORILLO.

HÉlas tout cela fait trembler :
Ta mere en va mourir, que deviendra ma fille ?
L'enfer eſt déchaîné, mon château, ma famille,
Mon bien, tout eſt pillé, tout eſt à l'abandon,
Le Duc de Foix a fait inveſtir ma maiſon.

CONSTANCE.

Le Duc de Foix ? Qu'entens-je ? O ciel, ta tyrannie
Veut encor par ſes mains perſécuter ma vie !

MORILLO.

Bon ce n'eſt-là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut eſſuyer.
Un certain Du Gueſclin, brigand de ſon métier,
Turc de religion, & Breton d'origine,
Avec ſes ſpadaſſins, devers Burgos chemine.
Ce traître Duc de Foix vient de s'aſſocier
Avec toute cette racaille.
Contre eux, tout près d'ici, le Roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainſi donc à mon ſort je n'ai pû réſiſter ;
Son inévitable pourſuite
Dans le piége me précipite,

Digitized by Google

Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.
Toujours le Duc de Foix ! sa funeste tendresse
Est pire que la haine, il me poursuit sans cesse.

MORILLO.

C'est bien moi qu'il poursuit, si vous le trouvez bon :
Serait-ce donc pour vous que je suis au pillage ?
On fera sauter ma maison.
Est-ce vous qui causez tout ce maudit ravage ?
Quelle personne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les Rois & les Princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces ?

CONSTANCE.

Je suis infortunée, & c'est assez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCENE IX.

Les acteurs précédens, UN OFFICIER du Duc de Foix, Suite.

L'OFFICIER.

VOyez à vos genoux,
Madame, un envoyé du Duc de Foix mon maître ;
De sa part je mets en vos mains
Cette place, où lui-même il n'oserait paraître :
En son nom je viens reconnaître
Vos commandemens souverains.
Mes soldats sous vos loix vont, avec alégresse,
Tous suivre, ou vous garder, ou sortir de ces lieux ;

Digitized by Google

Et quand le Duc de Foix combat pour vos beaux yeux;
Nous répondons ici des jours de votre Alteſſe.

MORILLO.

Son Alteſſe ! Eh bon Dieu; quoi Madame eſt Princeſſe?

L'OFFICIER.

Princeſſe de Navarre, & ſuprême maitreſſe
De vos jours & des miens, & de votre maiſon.

CONSTANCE.

Je ſuis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah, Madame, pardon.
Je me jette à vos pieds.

LÉONOR.

Vous voila reconnue.

MORILLO.

De mes deſſeins coquets la ſingulière iſſue!

SANCHETTE.

Quoi, vous êtes Princeſſe, & faite comme nous!

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rens grace à vos ſoins, mais ils ſont inutiles;
Je ne crains rien dans ces aſyles;
Alamir eſt ici; contre mes oppreſſeurs
Je n'aurai pas beſoin de nouveaux défenſeurs.

L'OFFICIER.

Alamir ! de ce nom je n'ai pas connaiſſance;
Mais je reſpecte en lui l'honneur de votre choix;
S'il combat pour votre défenſe,
Nous ſerons trop heureux de ſervir ſous ſes loix:
Je vous ramène auſſi vos compagnes fidèles,

Digitized by Google

Vos premiers officiers, vos dames du palais,
Echappés aux tyrans, ils nous ſuivent de près.

LÉONOR.

Ah ! les agréables nouvelles !

CONSTANCE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ?

LES TROIS GRACES *& une troupe d'Amours & de Plaiſirs paraiſſent ſur la ſcène.*

LÉONOR.

Les Graces, les Amours !

LE DUC DE FOIX.

Ainſi Gaſton de Foix veut vous ſervir toujours.

(*On danſe.*)

SANCHETTE *au Duc de Foix.*

(*Interrompant la danſe.*)

Ce ſont là ſes domeſtiques ?
Que les Grands ſont heureux, & qu'ils ſont magnifiques !
Quoi de toute Princeſſe eſt-ce là la maiſon ?
Ah ! que j'en ſois, je vous conjure :
Quel cortège ! quel train !

LE DUC DE FOIX.

Ce cortège eſt un don
Qui vient des mains de la nature ;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre auſſi ?

LE DUC DE FOIX.

Oui ſans doute, avec vous les Graces ſont ici :
Les Graces ſuivent la jeuneſſe,
Et vous les partagez avec cette Princeſſe.

Digitized by Google

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable & plus galant.
Venez que je vous parle; expliquez-moi de grace
Ce qu'eſt un Duc de Foix, & tout ce qui ſe paſſe:
Reſtez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours, pendant qu'on danſera.

(*Elle s'aſſied auprès du Duc de Foix.*)

(*On danſe.*)

LES TROIS GRACES *chantent.*

La nature en vous formant,
Près de vous nous fit naître;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître:
Nous vous ſervons fidélement:
Mais le charmant Amour eſt notre premier maître.

(*On danſe.*)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, triſtes tempêtes,
Fuyez de nos climats:
Beaux jours, levez-vous ſur nos têtes,
Fleurs, naiſſez ſous nos pas.

(*On danſe.*)

Echo, voix errante,
Légère habitante,
De ce ſéjour,
Eco, fille de l'Amour,
Doux roſſignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature,
Il faut aimer à ſon tour.

(*On danſe.*)

Digitized by Google

UN PLAISIR.

(*Paroles sur un menuet.*)

(*Premier couplet.*)

Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur,
Charmant vainqueur,
Dieu séducteur,
C'est ton délire,
Qui fait le bonheur.

(*On danse.*)

UNE BERGÈRE.

J'aime, & je crains ma flamme.
Je crains le repentir.
Tendre desir,
Premier plaisir,
Dieu de mon ame,
Fai-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah le refus, la feinte,
Ont des charmes puissans;
Desirs naissans,
Combats charmans,
Tendre contrainte,
Tout sert les amans.

(*On danse.*)

UN AMOUR *alternativement avec le Chœur.*

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe & fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(*On danse.*)

LE MÊME AMOUR.

Toi seule es cause
De ce qu'il ose.
Toi seule allumas ses feux.
Quel crime est plus pardonnable?
C'est celui de tes beaux yeux,

Digitized by Google

En les voyant tout mortel eſt coupable.

LE CHŒUR.

Diviniré de cet heureux ſéjour,
Triomphe & fai grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, & non pas à l'audace.
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'appaiſer jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais ſon malheur, & ſans doute il l'accable;
Mais ſerez-vous toujours inexorable?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point ſa deſtinée:
Les Devins ont prédit à votre ame étonnée,
Qu'un jour votre ennemi ſerait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les Devins ſe trompaient, fiez-vous à mon cœur.

LE CHŒUR *chante.*

On diffère vainement;
Le ſort nous entraîne,
L'amour nous amène
Au fatal moment.
(*Trompettes & timbales.*)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces ſons, ce bruit de guerre?

HER-

Digitized by Google

HERNAND *arrivant avec précipitation.*

On marche, & les Français précipitent leurs pas,
Ils n'attendent perſonne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendront pas;
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux & les combats
Tour-à-tour aujourd'hui partagent-ils la terre?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas?

LE DUC DE FOIX.

Je ſers ſous les Français, & mon devoir m'appelle;
Ils combattent pour vous; jugez s'il m'eſt permis
De reſter un moment loin d'un peuple fidelle,
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

(*Il ſort.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Ah Léonor! cachons un trouble ſi funeſte.
La liberté des pleurs eſt tout ce qui me reſte.

(*Elles ſortent.*)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir hélas!

MORILLO.

Que d'aventures, quel fracas!
Quels démons en un jour aſſemblent des Alcades,
Des Alamir, des ſérénades,
Des Princeſſes & des combats!

SANCHETTE.

Vous allez donc auſſi ſervir cette Princeſſe?
Vous ſuivrez Alamir, vous combattrez.

Digitized by Google

MORILLO.

Qui, moi?

Quelque ſot! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non?

MORILLO.

Pourquoi?

C'eſt que j'ai beaucoup de ſageſſe.
Deux Rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici,
Ce ſont des affaires fort belles,
Mais ils pourront ſans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prens point de parti.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LÉONOR, HERNAND.

LÉONOR.

QUel eſt notre deſtin?

HERNAND.

Délivrance & victoire.

CONSTANCE.

Quoi, Don Pedre eſt défait?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre, & pour vous obéir.

On pourſuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir?

HERNAND.

Madame, on doit à ſa perſonne
La moitié du ſuccès que ce grand jour nous donne:
Invincible aux combats, comme avec vous ſoumis,
Il vole à la mêlée auſſi-bien qu'aux aubades;
Il a traité nos ennemis,
Comme il a traité les Alcades.
Il eſt en ce moment avec le Duc de Foix,
Dont nos ſoldats charmés célèbrent les exploits;

Digitized by Google

Mais il penſe à vous ſeule, & pénétré de joie,
A vos pieds Alamir m'envoie,
Et je ſens, comme lui, les tranſpors les plus doux;
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux abſolument ſavoir de votre bouche....

HERNAND.

Eh quoi, Madame?

CONSTANCE.

Un ſecret qui me touche;
Je veux ſavoir quel eſt ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, Madame, avec quelque aſſurance?

CONSTANCE.

Ah, parlez; eſt-ce à lui de cacher ſa naiſſance?
Qu'eſt-il? Répondez-moi.

HERNAND.

C'eſt un brave officier
Dont l'ame eſt aſſez peu commune,
Elle eſt au-deſſus de ſon rang;
Comme tant de Français, il prodigue ſon ſang,
Il ſe ruine enfin pour faire ſa fortune.

LÉONOR.

Il la fera ſans doute.

CONSTANCE.

Eh, quel eſt ſon projet?

HERNAND.

D'être toujours votre ſujet;
D'aller à votre cour, d'y ſervir avec zèle,
De combattre pour vous, de vivre & de mourir;
De vous voir, de vous obéir,

Digitized by Google

Toujours généreux & fidèle;
Appartenir à vous, eſt tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah, le ciel lui devait un ſort plus éclatant!
Rien qu'un ſimple officier! mais dans cette occurrence,
Quel parti prend le Duc de Foix?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des Rois.

CONSTANCE.

Que n'oſera-t-il point? que va-t-il entreprendre?
Où va-t-il?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt ſe rendre.
Je cours vers Alamir; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon meſſage eſt bien reçu?

CONSTANCE.

Allez; & dites-lui que le cœur de Conſtance
S'intéreſſe à tant de vertu,
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE II.

CONSTANCE, LÉONOR.

CONSTANCE.

Rien qu'un ſimple officier?

LÉONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, & mon front en rougit.

Digitized by Google

LÉONOR.

J'ignore de quel ſang le deſtin l'a fait naître,
Mais on eſt ce qu'on veut avec un ſi grand cœur.
C'eſt à lui de choiſir le nom dont il veut être,
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu! que de grandeur!
Combien ſa modeſtie illuſtre ſa valeur!

LÉONOR.

C'eſt peu d'être modeſte, il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.
Mais ce héros a tout, courage, eſprit, appas;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
Et vos yeux ne les verraient pas.
J'ai vû quelques héros aſſez inſupportables;
Et l'homme le plus vertueux,
Peut être le plus ennuyeux;
Mais comment réſiſter à des vertus aimables?

CONSTANCE.

Alamir fera mon malheur.
Je lui dois trop d'eſtime & de reconnaiſſance.

LÉONOR.

Déja dans votre cœur il a ſa récompenſe,
J'en crois aſſez votre rougeur;
C'eſt de nos ſentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'eſt l'interprète de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur,
S'en indigne ſur mon viſage.
O ciel! que devenir, s'il était mon vainqueur!
Je le crains, je me crains moi-même,

Digitized by Google

Je tremble de l'aimer, & je ne sais s'il m'aime.

LÉONOR.

Il voit que votre orgueil serait trop offensé
Par ce mot dangereux, si charmant & si tendre;
Il ne vous l'a pas prononcé,
Mais qu'il sait bien le faire entendre!

CONSTANCE.

Ah! son respect encor est un charme de plus.
Alamir! Alamir a toutes les vertus.

LÉONOR.

Que lui manque-t-il donc?

CONSTANCE.

Le hazard, la naissance.
Quelle injustice! ô ciel!... mais sa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ses étonnans exploits,
Ce grand air, ses discours, son ton même, sa voix....

LÉONOR.

Ajoutez-y l'amour, qui parle en sa défense.
Sans doute il est du sang des Rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, & je le crois.
Son amour délicat voulait que je rendisse,
A tant de grandeur d'ame, à ce rare service,
Ce qu'ailleurs on immole à son ambition.
Ah! si pour m'éprouver, il m'a caché son nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il est Prince, s'il m'aime!... O ciel! que me veut-on?

Digitized by Google

SCENE III.

CONSTANCE, LÉONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

MAdame, à vos genoux, ſouffrez que je me jette.
Madame, protégez Sanchette;
Je vous ai mal connue, & pourtant malgré moi,
Je ſentais du reſpect, ſans ſavoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, Reine; il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le ſort me ſeconde,
C'eſt mon projet, du moins.

LÉONOR.

Eh bien, ma belle enfant;
Madame a des bontés; quel bien faut-il vous faire?

SANCHETTE.

On dit le Duc de Foix vainqueur;
Mais je prens peu de part au deſtin de la guerre;
Tout cela m'épouvante, & ne m'importe guère;
J'aime, & c'eſt tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéreſſe pour vous; parlez, ſoyez ſincère.

SANCHETTE.

Ah, je ſuis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, Madame, & j'avais ſû lui plaire;
Il devait parler à mon pere;

Il

Digitized by Google

Il eſt de mes parens ; il vient ici pour moi.

CONSTANCE *ſe tournant vers Léonor.*

Son parent, Léonor !

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaiſir votre ame ſemble atteinte !

CONSTANCE.

Il l'aimait !

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité !

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illuſion flatteuſe !

SANCHETTE.

Peut-on ſe voir Princeſſe, & n'être pas heureuſe ?

CONSTANCE.

Hélas ! votre ſimplicité
Croit que dans la grandeur eſt la félicité ;
Vous vous trompez beaucoup ; ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états, il eſt des malheureux.
Vous ne connaiſſez pas mes deſtins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'eſt à vous de prétendre.
Mon cœur, de ce grand jour, eſt encor effrayé ;
Le ciel me conduiſit de diſgrace en diſgrace,
Mon ſort peut-il être envié ?

SANCHETTE.

Votre Alteſſe me fait pitié ;
Mais je voudrais être à ſa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.
Alamir eſt tout fait pour être mon amant.
Je bénis bien le ciel que vous ſoyez Princeſſe,
Il faut un Prince à votre Alteſſe ;

Digitized by Google

Un ſimple gentilhomme eſt peu pour vos appas.
Seriez-vous aſſez rigoureuſe,
Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas?
Vous qui ſemblez ſi généreuſe!

CONSTANCE *ayant un peu rêvé.*

Allez,... ne craignez rien,... quoi! le ſang vous unit?

SANCHETTE.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Il vous aime!

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit,
Et d'abord je l'ai cru; ſouffrez que je le croye:
Madame, tout mon cœur avec vous ſe déploye.
Chez meſſieurs mes parens je me mourais d'ennui;
Il faut qu'en l'épouſant, pour comble de ma joie,
J'aille dans votre Cour vous ſervir avec lui.

CONSTANCE.

Vous! avec Alamir?

SANCHETTE.

Vous connaiſſez ſon zèle,
Madame, qu'avec lui, votre Cour ſera belle!
Quel plaiſir de vous y ſervir!
Ah! quel charme de voir, & ſa Reine, & ſon Prince!
Un chagrin à la Cour donne plus de plaiſir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous, Madame, & faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes ſoupirs, malheureuſe Conſtance;
Soyons en tous les tems digne de ma naiſſance....
Oui, vous l'épouſerez.... comptez ſur mon appui.

Digitized by Google

Au vaillant Alamir, je dois ma délivrance ;
Il a tout fait pour moi.... je vous unis à lui ;
Et vous ſerez ſa récompenſe.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon pere.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,
Tout-à-l'heure.

CONSTANCE.

Oui... quel trouble & quel effort extrême !

SANCHETTE.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux,
Madame, & je ne ſais qui j'aime,
Le plus ſincérement d'Alamir ou de vous.

(*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

CONSTANCE.

De mon ſort ennemi la rigueur eſt conſtante.

SANCHETTE *revenant.*

C'eſt à condition que vous m'emmènerez.

CONSTANCE.

C'en eſt trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous ſerez ſi contente.
(*à Léonor.*)
Avertiſſez-moi, vous, lorſque vous partirez.
(*En s'en allant.*)
Que je ſuis une heureuſe fille !
Qu'on va me reſpecter ce ſoir dans ma famille !

Digitized by Google

SCENE IV.

CONSTANCE, LÉONOR.

CONSTANCE.

A Quels maux différens tous mes jours ſont livrés!
Léonor, connais-tu ma peine & mon outrage?

LÉONOR.

Je ſupportais, Madame, avec tranquillité,
Les perſécutions, le couvent, le voyage;
J'eſſuyais même avec gaieté
Ces infortunes de paſſage.
Vous me faites enfin connaître la douleur,
Tout le reſte n'eſt rien près des peines du cœur;
Le vrai malheur eſt ſon ouvrage.

CONSTANCE.

Je ſuis accoutumée à dompter le malheur.

LÉONOR.

Ainſi par vos bontés, ſa parente l'épouſe.
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais ſon égale, hélas!
Que mon ame ſerait jalouſe!
Oublions Alamir, ſes vertus, ſes attraits,
Ce qu'il eſt, ce qu'il devrait être.
Tout ce qui de mon cœur s'eſt preſque rendu maître.
Non, je ne l'oublîrai jamais.

LÉONOR.

Vous ne l'oublîrez point! vous le cédez!

Digitized by Google

CONSTANCE.

Sans doute.

LÉONOR.

Hélas! que cet effort vous coûte!
Mais ne ſeroit-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux?
Celui d'être au-deſſus de la grandeur ſuprême?
Vous pouvez aujourd'hui diſpoſer de vous-même.
Elever un héros, eſt-ce vous avilir?
Eſt-ce donc par orgueil qu'on aime?
N'a-t-on que des Rois à choiſir?
Alamir ne l'eſt pas, mais il eſt brave & tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, & tel eſt ſon pouvoir.

LÉONOR.

Hélas, gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que réſolvez-vous donc?

CONSTANCE.

Moi! d'être au déſeſpoir,
D'obéir en pleurant à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me ſens charmer,
De goûter le bonheur de faire ſa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.

(*On entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.*)

CHŒUR.

Triomphe, Victoire,
L'équité marche devant nous;
Le ciel y joint la Gloire,
L'ennemi tombe ſous nos coups.
Triomphe, Victoire.

Digitized by Google

LÉONOR.

Eſt-ce le Duc de Foix qui prétend par des fêtes,
Vous mettre encor, Madame, au rang de ſes conquêtes?

CONSTANCE.

Ah! je déteſte le parti,
Dont la Victoire a ſecondé ſes armes;
Quel qu'il ſoit, Léonor, il eſt mon ennemi.
Puiſſe le Duc de Foix auteur de mes allarmes,
Puiſſent Don Pedre & lui l'un par l'autre périr!
Mais, ô ciel! conſervez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il cauſer mes larmes.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LÉONOR.

LE DUC DE FOIX.

MAdame, les Français ont délivré ces lieux;
Don Pedre eſt deſcendu dans la nuit éternelle.
Gaſton de Foix victorieux,
Attend encor une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous, & qu'oſez-vous m'apprendre?
Il paraîtrait en des lieux où je ſuis!
Don Pedre eſt mort, & mes ennuis
Survivraient encor à ſa cendre!

LE DUC DE FOIX.

Gaſton de Foix vainqueur en ces lieux va ſe rendre.
J'ai combattu ſous lui; j'ai vû dans ce grand jour,
Ce que peut le courage, & ce que peut l'amour.

Digitized by Google

Pour moi, ſeul malheureux, (ſi pourtant je peux l'être,
Quand des jours plus ſereins pour vous ſemblent renaître,)
Pénétré, plein de vous, juſqu'au dernier ſoupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez!

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame!

CONSTANCE.

Demeurez, je ſais trop quelle vue
Vous conduiſit en ce ſéjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi, mon ame vous eſt connue?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous ſauriez?

CONSTANCE.

Je ſais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux. Je ſais que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connaiſſance,
Peut plaire & connaître l'amour.
Je ſais qui vous aimiez, & même avant ce jour....
Elle eſt votre parente, & doublement heureuſe.
Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuſe
Ait pû vous chérir à ſon tour.
Ne partez point, je vais en parler à ſa mere.

Digitized by Google

La doter richement, eſt le moins que je dois;
Devenant votre épouſe elle me ſera chère;
Ce que vous aimerez aura des droits ſur moi.
Dans vos enfans je chérirai leur pere;
Vos parens, vos amis, me tiendront lieu des miens;
Je les comblerai tous de dignités, de biens.
C'eſt trop peu pour mon cœur & rien pour vos ſervices.
Je ne ferai jamais d'aſſez grands ſacrifices;
Après ce que je dois à vos heureux ſecours,
Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompenſe.
Madame, ah! croyez-moi, votre reconnaiſſance
Pourrait me tenir lieu de plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes ſecrets ſentimens;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pû me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire;
Mais laiſſe-le à lui-même, il eſt aſſez puni.
Sur votre renommée, à vous ſeule aſſervi,
Je me crus fortuné pourvû que je vous viſſe;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux;
Je vous vis dans Burgos, & ce fut mon ſupplice.
Oui, c'eſt un châtiment des Dieux,
D'avoir vû de trop près leur chef-d'œuvre adorable:
Le reſte de la terre en eſt inſupportable:
Le ciel eſt ſans clarté, le monde eſt ſans douceurs:
On vit dans l'amertume, on dévore ſes larmes;
Et l'on eſt malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi, je ſerais la cauſe & l'objet de vos peines!

Quoi,

Digitized by Google

Quoi, cette innocente beauté
Ne vous tenait pas dans ſes chaînes!
Vous oſez!

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois, & le plus emporté,
Le plus reſpectueux, le plus ſûr de déplaire;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez!

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-tems ce cœur,
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur;
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivreſſe;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né ſimple cavalier, amant d'une Princeſſe,
Jaloux d'un Prince & d'un vainqueur,
Je vois le Duc de Foix amoureux, plein de gloire,
Qui du grand Du Gueſclin compagnon fortuné,
Aux yeux de l'Anglais conſterné,
Va vous donner un Roi des mains de la Victoire.
Pour toute récompenſe, il demande à vous voir;
Oubliant ſes exploits, n'oſant s'en prévaloir,
Il attend ſon arrêt, il l'attend en ſilence.
Moins il eſpère, & plus il ſemble mériter;
Eſt-ce à moi de rien diſputer,
Contre ſon nom, ſa gloire, & ſur-tout ſa conſtance?

CONSTANCE.

A quoi ſuis-je réduit! Alamir, écoutez:

Digitized by Google

Vos malheurs ſont moins grands que mes calamités ;
Jugez-en ; concevez mon déſeſpoir extrême.
Sachez que mon devoir eſt de ne voir jamais
Ni le Duc de Foix, ni vous-même.
Je vous ai déja dit à quel point je le hais,
Je vous dis encor plus ; ſon crime impardonnable
Excitait mon juſte courroux ;
Ce crime juſqu'ici le fit ſeul haïſſable,
Et je crains à préſent de le haïr pour vous.
Après un tel diſcours, il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, Madame, arrêtez ; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui paſſe mon eſpoir.
Donner pour vous ma vie, eſt mon premier devoir ;
Je puis punir encor ce rival redoutable,
Même au milieu des ſiens je puis percer ſon flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de ſon ſang ;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah ! demeurez, quel projet effroyable !
Ah ! reſpectez vos jours à qui je dois les miens ;
Vos jours me ſont plus chers que je ne hais les ſiens.

LE DUC DE FOIX.

Mais eſt-il en effet ſi ſûr de votre haine ?

CONSTANCE.

Hélas ! plus je vous vois, plus il m'eſt odieux.

LE DUC DE FOIX *ſe jettant à genoux, & préſentant ſon épée.*

Puniſſez donc ſon crime en terminant ſa peine,
Et puiſqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups ; frappez, que cette épée
Par vos divines mains ſoit dans ſon ſang trempée ;

Digitized by Google

Dans ce ſang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE *l'arrêtant.*

Ciel ! Alamir, que vois-je, & qu'avez-vous pû dire?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je reſpire....
Etes-vous celui que je hais?

LE DUC DE FOIX.

Je ſuis celui qui vous adore;
Je n'oſe prononcer encore
Ce nom haï longtems, & toujours dangereux;
Mais parlez, de ce nom faut-il que je jouiſſe?
Faudra-il qu'avec moi ma mort l'enſeveliſſe,
Ou que de tous les noms il ſoit le plus heureux?
J'attens de mon deſtin l'arrêt irrévocable;
Faut-il vivre, faut-il mourir?

CONSTANCE.

Ne vous connaiſſant pas je croyais vous haïr;
Vôtre offenſe à mes yeux ſemblait inexcuſable.
Mon cœur à ſon courroux s'était abandonné;
Mais je ſens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi ! ce jour a donc fait ma gloire & mon honheur !

CONSTANCE.

De Don Pedre & de moi vous êtes le vainqueur.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND, & les acteurs de la ſcène précédente, Suite.

MORILLO.

ALlons, une Princeſſe eſt bonne à quelque choſe;

Digitized by Google

Puiſqu'elle veut te marier,
Et que ton bon cœur s'y diſpoſe,
Je vais au plus vîte, & pour cauſe,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'inſtant la choſe.

(*Appercevant Alamir qui parle bas, & qui embraſſe les genoux de la Princeſſe.*)

Oh! oh! que fait donc là mon petit officier?
Avec elle tout bas il cauſe,
D'un air tant ſoit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme:
Elle ne répond point, ils ſont d'accord.

CONSTANCE *au Duc de Foix, à qui elle parlait bas auparavant.*

Mon ame,
Mes Etats, mon deſtin, tout eſt au Duc de Foix;
Je vous le dis encor, vos vertus, vos exploits
Me ſont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le Duc de Foix? Mon pere, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, Duc de Foix! te moques-tu?
Il eſt notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,

Digitized by Google

Eſt un Prince puiſſant, galant, victorieux;
Et qu'il s'eſt fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX *en ſe retournant vers Hernand.*

Ah! dites ſeulement qu'il eſt un Prince heureux;
Dites que pour jamais, il conſacre ſes vœux
A cet objet charmant notre unique eſpérance,
La gloire de l'Eſpagne, & l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage! Hélas trop bonnement,
Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée!

SANCHETTE.

A qui ſerai-je donc?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,
Je vous promets un établiſſement;
J'aurai ſoin de votre hyménée.

LÉONOR.

Ce ſera, s'il vous plait, avec un autre amant.

SANCHETTE *à la Princeſſe.*

Si je vis à vos pieds, je ſuis trop fortunée.

MORILLO.

Le Duc de Foix, comme je voi,
Me faiſait donc l'honneur de ſe moquer de moi.

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne.
La Victoire & l'Amour ont comblé tous nos vœux;
Qu'au plaiſir déſormais ici tout s'abandonne:
Conſtance daigne aimer, l'univers eſt heureux.

Fin du troiſiéme acte.

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le théâtre repréſente les Pyrénées, L'AMOUR *deſcend ſur un char, ſon arc à la main.*

L'AMOUR.

DE rochers entaſſés, amas impénétrable,
Immenſe Pyrénée; en vain vous ſéparez
Deux peuples généreux à mes loix conſacrés,
Cédez à mon pouvoir aimable;
Ceſſez de diviſer les climats que j'unis;
Superbe montagne, obéis;
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.
Je veux dans mes peuples chéris,
Ne voir qu'une famille entière.
Reconnaiſſez ma voix & l'ordre de Louis:
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

CHŒUR D'AMOURS.

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

(*La montagne s'abîme inſenſiblement, les acteurs chantans & danſans ſur le théâtre qui n'eſt pas encor orné.*)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand Roi, le fier Dieu de la guerre,
A vû les remparts écroulés,
Sous les coups redoublés,
De ſon nouveau tonnerre;
Je dois triompher à mon tour:

Digitized by Google

Pour changer tout ſur la terre,
Un mot ſuffit à l'Amour.

CHŒUR *des ſuivans de l'Amour.*

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

Il ſe forme à la place de la montagne un vaſte & magnifique temple conſacré à l'Amour, au fond duquel eſt un trône que l'Amour occupe.

Ce temple eſt rempli de quatre quadrilles diſtinguées par leurs habits & par leurs couleurs; chaque quadrille a ſes drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans ſon drapeau pour deviſe un lis entouré de rejettons.* Lilia per orbem.

L'ESPAGNE *un ſoleil & un parélie.* Sol è Sole.

La quadrille de NAPLES. Recepit & ſervat.

La quadrille de DON PHILIPPE. Spe & animo.

(*On danſe.*)

(*Paroles ſur une Chaconne.*)

Amour, Dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſéjour;
Tout reſſent ici ta puiſſance,
Et le monde entier eſt ta cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais ſujets du tendre Amour
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHŒUR.

Amour, Dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce tendre ſéjour, &c.

(*On danſe.*)

Après la danſe UNE VOIX *chante alternativement avec le Chœur.*

Mars, Amour ſont nos Dieux.

Digitized by Google

Nous les ſervons tous deux;

Accourez après tant d'allarmes,
Volez, plaiſirs, enfans des cieux,
Au cri de Mars, au bruit des armes,
Mêlez vos ſons harmonieux:
A tant d'exploits victorieux;
Plaiſirs, meſurez tous vos charmes.

(*On danſe.*)

CHŒUR.

La gloire toujours nous appelle,
Nous marchons ſous ſes étendars,
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louis, pour l'Amour & Mars.

DUO.

Charmans plaiſirs, nobles hazards,
Quel peuple vous eſt plus fidelle?

CHŒUR.

Mars, Amour ſont nos Dieux,
Nous les ſervons tous deux.

(*On continue la danſe.*)

UN FRANÇAIS.

Amour, Dieu des héros, ſois la ſource féconde
De nos exploits victorieux;
Fai toujours de nos Rois, les premiers Rois du monde,
Comme tu l'es des autres Dieux.

(*On danſe.*)

UN ESPAGNOL & UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos Rois.

Que

Digitized by Google

Que la même vaillance
Triomphe ſous les mêmes loix.

(*On danſe.*)

(*Air de trompettes ſuivi d'un air de muſettes. Parodies ſur l'un & l'autre.*)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frere de l'Amour,
Deſcen dans cet heureux ſéjour.

Voi ta plus brillante fête
Dans ton empire le plus beau,
C'eſt la gloire qui l'apprête,
Elle allume ton flambeau,
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frere de l'Amour,
Deſcen dans cet heureux ſéjour.

(L'HYMEN *deſcend dans un char accompagné de l'*AMOUR, *pendant que le Chœur chante; l'*HYMEN *&* *l'*AMOUR *forment une danſe caractériſée; ils ſe fuyent, ils ſe chaſſent tour-à-tour; ils ſe réuniſſent, ils s'embraſſent & changent de flambeau.*)

DUO.

Charmant hymen, Dieu tendre, Dieu fidelle,
Sois la ſource éternelle
Du bonheur des humains:
Régnez, race immortelle,
Féconde en ſouverains.

PREMIÈRE VOIX. SECONDE VOIX.
Donnez de juſte loix. Triomphez par les armes.

PREMIÈRE VOIX.

Epargnez tant de ſang, eſſuyez tant de larmes;

Digitized by Google

SECONDE VOIX.

Non, c'eſt à la Victoire à nous donner la paix.

Enſemble.

Dans vos mains gronde le tonnerre,
Effrayez / Raſſurez } la terre.
Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.

(*On reprend.*)

Charmant hymen, Dieu tendre, &c.

(*On danſe.*)

BALLET GÉNÉRAL DES QUATRE QUADRILLES.

Régnez, race immortelle,
Féconde en Souverains, &c.

Digitized by Google

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Fête donnée à Versailles, le 27 Novembre 1745.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

APrès une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, & la paix offerte par le vainqueur ; le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au Souverain & à la Nation, qui ont fait ces grandes actions, était le *Temple de la Gloire.*

Il était tems d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante, que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différens, & qui semblaient réduire à un seul genre la poésie lyrique.

Le célèbre *Metastazio* dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la Cour de l'Empereur *Charles VI*, osa faire chanter des maximes de morale, & elles plûrent ; on a mis ici en action, ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présenter, sans le secours de la fiction & sans l'appareil du spectacle.

Ce n'est pas une imagination vaine & romanesque que le trône de la Gloire, élevé auprès du séjour des Muses, & la caverne de l'Envie, placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'est là que l'image sensible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation est le prix le plus flatteur que puissent se proposer les Princes ; c'est cette estime des contemporains, qui assure celle de la postérité ; c'est elle qui a mis les *Titus* au-dessus des *Domitiens*, *Louis XII* au-dessus de *Louis XI*, & qui a distingué *Henri IV* de tant de Rois.

On introduit ici trois espèces d'hommes qui se présentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, & à exclure ceux qui sont indignes d'elle.

Le second acte désigne, sous le nom de *Bélus*, les

Digitized by Google

conquérans injuſtes & ſanguinaires dont le cœur eſt faux & farouche.

Bélus enivré de ſon pouvoir, mépriſant ce qu'il a aimé, ſacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares & heureuſes doivent lui ouvrir ce temple; mais il en eſt chaſſé par les Muſes qu'il dédaigne, & par les Dieux qu'il brave.

Bacchus conquérant de l'Inde, abandonné à la molleſſe & aux plaiſirs, parcourant la terre avec ſes Bacchantes, eſt le ſujet du troiſiéme acte; dans l'ivreſſe de ſes paſſions, à peine cherche-t-il la Gloire; il la voit, il en eſt touché un moment; mais les premiers honneurs de ce temple ne ſont pas dus à un homme qui a été injuſte dans ſes conquêtes & effréné dans ſes voluptés.

Cette place eſt due au héros qui paraît au quatriéme acte; on a choiſi *Trajan* parmi les Empereurs Romains qui ont fait la gloire de Rome & le bonheur du monde. Tous les hiſtoriens rendent témoignage que ce Prince avait les vertus militaires & ſociables, & qu'il les couronnait par la juſtice; plus connu encore par ſes bienfaits que par ſes victoires; il était humain, acceſſible; ſon cœur était tendre, & cette tendreſſe était dans lui une vertu; elle répandait un charme inexprimable ſur ces grandes qualités qui prennent ſouvent un caractère de dureté, dans une ame qui n'eſt que juſte.

Il ſavait éloigner de lui la calomnie: il cherchait le mérite modeſte pour l'employer & le récompenſer, parce qu'il était modeſte lui-même; & il le démêlait, parce qu'il était éclairé: il dépoſait avec ſes amis, le faſte de l'Empire; fier avec ſes ſeuls ennemis; & la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand & plus ſimple. Jamais Prince ne goûta comme lui, au milieu des ſoins d'une monarchie immenſe, les douceurs de la vie privée & les charmes de l'amitié. Son nom eſt encore cher à toute la terre; ſa mémoire même fait encore des heureux, elle inſpire une noble & tendre émulation aux cœurs qui ſont nés dignes de l'imiter.

Trajan dans ce poëme, ainſi que dans ſa vie, ne court pas après la Gloire; il n'eſt occupé que de ſon devoir, &

Digitized by Google

la Gloire vole au-devant de lui; elle le couronne, elle le place dans ſon temple, il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à ſoi, il ne ſonge qu'à être le bienfaiteur des hommes; & les éloges de l'Empire entier viennent le chercher, parce qu'il ne cherchait que le bien de l'Empire.

Voilà le plan de cette fête, il eſt au-deſſus de l'exécution, & au-deſſous du ſujet; mais quelque faiblement qu'il ſoit traité, on ſe flatte d'être venu dans un tems où ces ſeules idées doivent plaire.

Digitized by Google

ACTEURS ET ACTRICES

CHANTANS DANS TOUS LES CHŒURS.

DU COTÉ DU ROI,	DU COTÉ DE LA REINE,
Huit femmes & ſeize hommes.	Huit femmes & ſeize hommes.

Muſettes, haut-bois, baſſons.

ACTEURS CHANTANS au premier acte.

L'ENVIE.

APOLLON.

Une Muſe.

Démons de la ſuite de l'Envie.

Muſes & Héros de la ſuite d'Apollon.

ACTEURS DANSANS au premier acte.

Huit Démons.

Sept Héros.

Les neuf Muſes.

LE

Digitized by Google

Digitized by Google

LE TEMPLE DE LA GLOIRE Acte IV.

Digitized by Google

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre repréſente la caverne de l'*ENVIE. *On voit à travers les ouvertures de la caverne, une partie du* TEMPLE DE LA GLOIRE *qui eſt dans le fond: & les berceaux des Muſes qui ſont ſur les aîles.*

L'ENVIE & ſes ſuivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PRofonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, Dieux du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare,
Contre le Dieu qui me pourſuit.

Les Muſes & la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paiſibles lieux:
Qu'avec horreur je les contemple!

Digitized by Google

Que leur éclat bleſſe mes yeux !
Profonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, Dieux du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit ;
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare,
Contre le Dieu qui me pourſuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre ſort eſt de nuire ;
Nous allons renverſer ces affreux monumens,
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort & le pouvoir du tems.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage ;
Des Muſes que je hais embraſez le bocage,
Ecraſez ſous ces fondemens,
Et la Gloire, & ſon temple, & ſes heureux enfans,
Que je hais encor davantage.
Démons ennemis des vivans,
Donnez ce ſpectacle à ma rage.

*Les ſuivans de l'*ENVIE *danſent & forment un Ballet figuré ; un Héros vient au milieu de ces Furies, étonnées à ſon approche ; il ſe voit interrompu par les ſuivans de l'*ENVIE, *qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON *entre, ſuivi des Muſes, de demi-Dieux & de Héros.*

APOLLON.

Arrêtez, monſtres furieux.
Fui mes traits, crain mes feux, implacable Furie.

Digitized by Google

L'ENVIE.

Non, ni les mortels, ni les dieux
Ne pourront désarmer l'Envie.

APOLLON.

Oses-tu suivre encor mes pas?
Oses-tu soutenir l'éclat de ma lumière?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats,
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muses & demi-Dieux, vengez-moi, vengez-vous.

Les HEROS *& les demi-Dieux saisissent l'*ENVIE.

L'ENVIE.

Non, c'est en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Etouffez ces serpens qui sifflent sur sa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour servir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monstre périsse,
Il est immortel comme nous:
Qu'il souffre un éternel supplice.
Que du bonheur du monde il soit infortuné;
Qu'auprès de la Gloire il gémisse,
Qu'à son trône il soit enchaîné.

L'Antre de L'ENVIE *s'ouvre, & laisse voir* le temple de la Gloire. *On l'enchaîne aux pieds de cette Déesse.*

CHŒUR DES MUSES & DEMI-DIEUX.

Ce monstre toujours terrible
Sera toujours abattu:

Digitized by Google

Les arts, la gloire, la vertu
Nourriront ſa rage inflexible.

APOLLON *aux Muſes.*

Vous, entre ſa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des Dieux, ſur ce côteau paiſible :
La Gloire & les Muſes ſont ſœurs.

*La caverne de l'*ENVIE *achève de diſparaître. On voit les deux côteaux du Parnaſſe. Des berceaux ornés de guirlandes de fleurs, ſont à mi-côte ; & le fond du théâtre eſt compoſé de trois arcades de verdure, à travers leſquelles on voit* le temple de la Gloire *dans le lointain.*

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers,
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers.

Danſe des Muſes & des Héros.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les allarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos loix à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres Paſteurs,
Toujours ſimples, toujours tranquilles,
Ne cherchent point d'autres honneurs :

Digitized by Google

Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les Rois viennent dans nos aſyles.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les allarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS au ſecond acte.

LIDIE.

ARSINE, confidente de Lidie.

Bergers & Bergères.

Une Bergère.

Un Berger.

Un autre Berger.

BELUS.

Rois captifs, & ſoldats de la ſuite de Bélus.

APOLLON.

Les neuf Muſes.

ACTEURS DANSANS au ſecond acte.

Bergers & Bergères.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente le bocage des Muſes. Les deux côtés du théâtre ſont formés des deux collines du Parnaſſe. Des berceaux entrelacés de lauriers & de fleurs, régnent ſur le penchant des collines ; au-deſſus ſont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans leſquelles ſont des Bergers & Bergères ; le fond eſt compoſé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS ET BERGERES.

LIDIE.

OUi, parmi ces Bergers aux Muſes conſacrés,
Loin d'un tyran ſuperbe & d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes ſens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paiſibles,
Les Muſes doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs ſenſibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez, votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces paſteurs ;
De leur tranquillité ſuivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever ſon temple ;
La honte habite dans mon cœur !

Digitized by Google

La Gloire en ce jour même, au plus grand Roi du monde,
Doit donner de ſes mains un laurier immortel;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom ſi cruel.

LIDIE.

Bélus va triompher de l'Aſie enchaînée;
Mon cœur & mes Etats ſont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hyménée;
Il me trompait du moins; il ne me trompe plus,
Il me laiſſe, je meurs, & meurs abandonnée!

ARSINE.

Il a trahi vingt Rois; il trahit vos appas,
Il ne connaît qu'une aveugle puiſſance.

LIDIE.

Mais, vers la Gloire il adreſſe ſes pas;
Pourra-t-il ſans rougir, ſoutenir ma préſence?

ARSINE.

Les tyrans ne rougiſſent pas.

LIDIE.

Quoi, tant de barbarie avec tant de vaillance!
O Muſes, ſoyez mon appui;
Secourez-moi contre moi-même;
Ne permettez pas que j'aime
Un Roi qui n'aime que lui.

LES

Digitized by Google

LES BERGERS ET LES BERGERES, *consacrés aux Muses, sortent des antres du Parnasse, au son des instrumens champêtres.*

LIDIE *aux Bergers.*

VEnez, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des Muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHŒUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos!

UNE BERGERE.

Que veulent donc tous ces Héros?
Pourquoi troublent-ils nos retraites?

LIDIE.

Au temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes,
Il est au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les Bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la Gloire
N'est point faite pour eux.

On entend un bruit de timbales & de trompettes.

CHŒUR DE GUERRIERS *qu'on ne voit pas encor.*

La guerre sanglante,

Digitized by Google

La mort, l'épouvante,
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un paſſage,
A travèrs le carnage,
Au faîte des grandeurs.

PETIT CHŒUR DE BERGERS.

Quels ſons affreux, quel bruit ſauvage!
O Muſes, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire, dont le nom ſemble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

BÉLUS *paraît ſous le berceau du milieu, entouré de ſes guerriers; il eſt ſur un trône porté par huit Rois enchaînés.*

BELUS.

ROis qui portez mon trône, eſclaves couronnés,
Que j'ai daigné choiſir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me ſont deſtinés.

Il deſcend & continue.

Je veux que votre orgueil ſeconde
Les ſoins de ma grandeur;
La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore aſſez votre malheur.

Sa ſuite ſort.

On entend une muſique douce.

Mais quels accens pleins de molleſſe
Offenſent mon oreille & révoltent mon cœur!

LIDIE.

L'humanité, grands Dieux, eſt-elle une faibleſſe?

Digitized by Google

Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te pourſuivront ſans ceſſe.

BÉLUS.

Vos plaintes & vos cris ne peuvent m'arrêter;
La Gloire loin de vous m'appelle;
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'eſt point barbare & ſans pitié;
Non, tu te fais des Dieux à toi-même ſemblables;
A leurs autels tu n'as ſacrifié
Que les pleurs & le ſang des mortels miſérables.

BÉLUS.

Ne condamnez point mes exploits;
Quand on ſe veut rendre le maître,
On eſt malgré ſoi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux!
Que le ſort t'a changé! Que ta grandeur t'égare!
Peut-être es-tu né généreux:
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BÉLUS.

Je ſuis né pour dompter, pour changer l'univers:
Le faible oiſeau dans un bocage,
Fait entendre ſes doux concerts;
L'aigle qui vole au haut des airs,
Porte la foudre & le ravage.
Ceſſez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laiſſez-moi remplir mes auguſtes deſtins.

BÉLUS *ſort pour aller au temple.*

Digitized by Google

LIDIE.

O Muſes, puiſſantes Déeſſes,
De cet ambitieux fléchiſſez la fierté;
Sécourez-moi contre ſa cruauté,
Ou du moins contre mes faibleſſes.

APOLLON *& les Muſes deſcendent dans un char qui repoſe par les deux bouts ſur les deux collines du Parnaſſe.*

Elles chantent en chœur.

NOus adouciſſons
Par nos arts aimables,
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les puniſſons.

APOLLON.

Bergers, qui dans nos bocages,
Apprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monſtres ſauvages,
Fléchiſſez les cruels humains.

LES BERGERS *danſent.*

APOLLON.

Vole, Amour, Dieu des Dieux, embelli mon empire,
Déſarme la guerre en fureur:
D'un regard, d'un mot, d'un ſourire,
Tu calmes le trouble & l'horreur;
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'inſtruire.
Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,
Déſarme la guerre en fureur.

Digitized by Google

BÉLUS *rentre, ſuivi de ſes guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore?
Quoi, cette Gloire que j'adore,
Près de ces lieux prépara mes autels;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles Dieux que j'ignore?

CHŒUR DE BERGERS.

C'eſt aſſez vous faire craindre,
Faites-vous enfin chérir;
Ah qu'un grand cœur eſt à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir!

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre & ſoumiſe,
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'eſpère pas
Que la Gloire te favoriſe.

UN BERGER.

Quoi, vers la Gloire il a porté ſes pas,
Et ſon cœur ſerait infidelle?
Ah, parmi nous, une honte éternelle
Eſt le ſupplice des ingrats.

BÉLUS.

Qu'entens-je! Il eſt au monde un peuple qui m'offenſe?
Quelle eſt la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en ſilence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHŒUR DES MUSES.

Arrêtez, reſpectez les Dieux
Qui protégent l'innocence.

BÉLUS.

Des Dieux! Oſeraient-ils ſuſpendre ma vengeance?

Digitized by Google

APOLLON, *& les Muſes.*

Ciel, couvrez-vous de feux; tonnerres, éclatez,
Tremble, fui les Dieux irrités.

On entend le tonnerre, & des éclairs partent du char où ſont les Muſes avec APOLLON.

APOLLON *ſeul.*

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur.
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

LE CHŒUR *d'Apollon & des Muſes.*

Cœur implacable,
Apprens à trembler.
La mort te ſuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprens à trembler.

BÉLUS.

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre;
Je mépriſe ce temple, & je hais les humains:
J'embrâſerai de mes puiſſantes mains
Les triſtes reſtes de la terre.

CHŒUR.

Cœur implacable,
Apprens à trembler,
La mort te ſuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprens à trembler.

Digitized by Google

APOLLON *& les Muſes, à* LIDIE.

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Etein ſes feux, briſe ſes traits,
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

Les Bergers & les Bergères emmènent Lidie.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTEURS CHÆNTANS au troiſiéme acte.

Le Grand-Prêtre de la Gloire.

Une Prêtreſſe.

Chœur de Prêtres & de Prêtreſſes de la Gloire.

Un Guerrier, ſuivant de Bacchus.

~~Une Bacchante.~~

BACCHUS.

ERIGONE.

Guerriers, Egypans, Bacchantes, & Satires de la ſuite de Bacchus.

ACTEURS DANSANS au troiſiéme acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq Prêtreſſes de la Gloire.

Quatre Héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.

Six Egypans.

Huit Satires.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente l'avenue & le frontispice du TEMPLE DE LA GLOIRE. *Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes, est vû dans l'arrière-théâtre ; il est supporté par des Vertus, & l'on y monte par plusieurs degrés.*

LE GRAND-PRÊTRE de la Gloire, *couronné de lauriers, une palme à la main, entouré des Prêtres & des Prêtresses de la Gloire.*

UNE PRÊTRESSE.

GLoire enchantereſſe,
Superbe maitreſſe
Des Rois, des vainqueurs;
L'ardente jeuneſſe,
La froide vieilleſſe
Briguent tes faveurs.

LE CHŒUR.

Gloire enchantereſſe, &c.

LA PRÊTRESSE.

Le prétendu ſage
Croit avoir briſé
Ton noble eſclavage:
Il s'eſt abuſé;
C'eſt un amant mépriſé,
Son dépit eſt un hommage.

Digitized by Google

LE GRAND-PRÊTRE.

Déesse des héros, du vrai sage & des Rois,
Source noble & féconde
Et des vertus & des exploits :
O Gloire, c'est ici que ta puissante voix
Doit nommer par un juste choix,
Le premier des maîtres du monde.
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, & foudres de la guerre,
Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.

Danse des Héros, avec les Prêtresses de la Gloire.

Les suivans de BACCHUS, *arrivent avec des Bacchantes & des Menades, couronnés de lierre, le thirse à la main.*

UN GUERRIER, *suivant de Bacchus.*

BAcchus est en tous lieux notre guide invincible,
Ce héros fier & bienfaisant,
Est toujours aimable & terrible :
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE & LE CHŒUR.

Le Dieu des plaisirs va paraître,
Nous annonçons notre maître,
Ses douces fureurs,
Dévorent nos cœurs.

Pendant ce chœur, les Prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes se ferment.

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduisent sur la terre,

Digitized by Google

Erigone & Bacchus;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les Dieux des plaiſirs, tous les Dieux de la guerre,
Marchent enſemble confondus.

On entend le bruit des trompettes, des haut-bois & des flutes, alternativement.

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre volupté
Sur le char ſanglant de Bellone,
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur & la beauté.

BACCHUS & ERIGONE *paraiſſant ſur un char, traîné par des tigres, entouré de Guerriers, de Bacchantes, d'Egypans & de Satires.*

BACCHUS.

Erigone, objet pleins de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes
Ce nectar des humains, néceſſaire au bonheur,
Pour conſoler la terre, & pour ſécher ſes larmes;
C'était pour enflammer ton cœur.
Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes.
Non, je ne la connus jamais
Dans mes plaiſirs, dans mes conquêtes;
Non, je t'adore, & je la hais.
Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes.

ERIGONE.

Conſervez-la plutôt pour augmenter vos feux;
Banniſſez ſeulement le bruit & le ravage:
Si par vous le monde eſt heureux,
Je vous aimerai davantage.

Digitized by Google

BACCHUS.

Les faibles ſentimens offenſent mon amour;
Je veux qu'une éternelle ivreſſe
De gloire, de grandeur, de plaiſirs, de tendreſſe,
Regne ſur mes ſens tour à tour.

ERIGONE.

Vous allarmez mon cœur, il tremble de ſe rendre;
De vos emportemens il eſt épouvanté:
Il ſerait plus tranſporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes tranſports divins;
Sur mon char de victoire, au ſein de la molleſſe,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains;
Un Dieu plus fort que moi nous entraîne & nous preſſe.
Que le tirſe regne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre,
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des fléches des amours.

CHŒUR.

Que le tirſe regne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre,
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des fléches des amours.

ERIGONE.

Quel Dieu de mon ame s'empare!
Quel déſordre impétueux!
Il trouble mon cœur, il l'égare.
L'Amour ſeul rendrait plus heureux.

BACCHUS.

Mais quel eſt dans ces lieux ce temple ſolitaire!

Digitized by Google

A quels Dieux eſt-il conſacré?
Je ſuis vainqueur, j'ai ſû vous plaire:
Si Bacchus eſt connu, Bacchus eſt adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire eſt dans ces lieux, le ſeul Dieu qu'on adore,
Elle doit aujourd'hui placer ſur ſes autels,
Le plus auguſte des mortels.
Le vainqueur bienfaiſant des peuples de l'Aurore,
Aura ces honneurs ſolemnels.

ERIGONE.

Un ſi brillant hommage
Ne ſe refuſe pas.
L'amour ſeule me guidait, ſur cet heureux rivage;
Mais on peut détourner ſes pas,
Quand la gloire eſt ſur le paſſage.

Enſemble.

La Gloire eſt une vaine erreur,
Mais avec vous c'eſt le bonheur ſuprême:
C'eſt vous que j'aime,
C'eſt vous qui rempliſſez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire ſe découvre.
L'objet de mon ardeur y ſera couronné;
Suivez-moi.

Le temple de la Gloire paraît ouvert.

LE GRAND-PRÊTRE *de la Gloire.*

Téméraire, arrête;
Ce laurier ſerait profané,
S'il avait couronné ta tête;

Digitized by Google

Bacchus qu'on célèbre en tous lieux,
N'a point ici la préférence;
Il eſt une vaſte diſtance
Entre les noms connus & les noms glorieux.

ERIGONE.

Eh quoi ! De ſes préſens, la Gloire eſt-elle avare
Pour ſes plus brillans favoris ?

BACCHUS.

J'ai verſé des bienfaits ſur l'univers ſoumis.
Pour qui ſont ces lauriers que votre main prépare ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laiſſez-nous couronner de plus belles conquêtes,
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfans de la triſteſſe,
Vous ne méritez pas des dons ſi précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide ſageſſe,
Il ne ſaurait vous punir mieux.
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des plaiſirs, des amours, & des jeux,
Verſez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels & des Dieux;
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS & ERIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos deſirs,

Digitized by Google

Du temple de la guerre,
Au temple des plaisirs.

(*On danse.*)

UNE BACCHANTE *avec le Chœur.*

Bacchus fier & doux vainqueur,
Condui mes pas, regne en mon cœur;
La Gloire promet le bonheur,
Et c'est Bacchus qui nous le donne.

Raison, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaisir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.

Bacchus fier & doux vainqueur, &c.

Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS au quatrième acte.

PLAUTINE.

JUNIE, } Confidentes de Plautine.
FANIE, }

Prêtres de Mars, & Prêtreſſes de Vénus.

TRAJAN.

Guerriers de la ſuite de Trajan.

Six Rois vaincus à la ſuite de Trajan.

Romains & Romaines.

La GLOIRE.

Suivans de la Gloire.

ACTEURS DANSANS au quatrième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de Mars.

Cinq Prêtreſſes de Vénus.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la Gloire, cinq hommes & quatre femmes.

ACTE

Digitized by Google

ACTE IV.

Le théâtre repréſente la ville d'Artaxate à demi ruinée, au milieu de laquelle eſt une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

REvien, divin Trajan, vainqueur doux & terrible;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi;
Mais eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi?

Les Parthes ſont tombés ſous ta main foudroyante;
Tu punis, tu venges les Rois.
Rome eſt heureuſe & triomphante;
Tes bienfaits paſſent tes exploits.

Revien, divin Trajan, vainqueur doux & terrible;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi;
Mais, eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au ſein de l'Arménie,
Oſez-vous affronter les horreurs des combats?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par ſon puiſſant génie,

Digitized by Google

Et l'Amour conduiſait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra ſon vengeur & ſon maître;
Sous ces arcs triomphaux, on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils ſont élevés par mes mains.
Quel doux plaiſir ſuccède à ma douleur profonde!
Nous allons contempler dans le Maître du monde,
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos ſoldats triomphans, enrichis, pleins de gloire,
Font voler ſon nom juſqu'aux cieux.

FANIE.

Il ſe dérobe à leurs chants de victoire,
Seul, ſans pompe, & ſans ſuite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe & l'éclat des honneurs,
Ces vains appuis ſont néceſſaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan ſeul eſt ſuivi de ſa gloire immortelle;
On croit voir près de lui l'univers à genoux;
Et c'eſt pour moi qu'il vient! Ce héros m'eſt fidelle!
Grands Dieux, vous habitez dans cette ame ſi belle,
Et je la partage avec vous!

TRAJAN, PLAUTINE, Suite.

PLAUTINE *courant au-devant de* TRAJAN.

ENfin, je vous revois, le charme de ma vie.

Digitized by Google

M'eſt rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ſes bienfaits,
Ma félicité m'eſt ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être Empereur de Rome & d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous? Quel mot funeſte!
Un moment! Vous, ô ciel! Un ſeul moment me reſte,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les tems m'accorda ſon ſecours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'eſt pour vous qu'il a fait mon cœur,
Je vous ai vue, & je ſerai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes-vous pas? Quoi, ſerait-il encore
Un Roi que votre main n'aurait pas déſarmé?
Tout n'eſt-t-il pas ſoumis, du couchant à l'aurore?
L'univers n'eſt-il pas calmé?

TRAJAN.

On oſe me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire,
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terraſſés l'inexorable Roi
S'irrite de ſa chute, & brave ma victoire;
Cinq Rois qu'il a ſéduits ſont armés contre moi;

Digitized by Google

Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage,
Ils ſont au pied de ces remparts;
Mais j'ai pour moi les Dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour & vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous ſuivront; je veux que ſur ma tête
Le ciel épuiſe ſon courroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah, ne m'accablez point, mon cœur eſt trop ſenſible;
Ah, laiſſez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il ſuffit, rien ne m'eſt impoſſible,
Rien ne pourra me réſiſter.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter?
J'entens déja les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entens la voix du devoir qui me guide.
Je vole; demeurez; la victoire me ſuit.
Je vole; attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

Enſemble.

Je vais / Allez { punir un barbare,

Terraſſer ſous { mes / vos } coups.

L'ennemi qui nous ſépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

Digitized by Google

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle;
Cher amant, arrêtez; Ah! détournez les yeux,
Voyez encor les miens.

TRAJAN, *au fond du théâtre.*

O Dieux! ô juſtes Dieux!
Veillez ſur l'Empire & ſur elle.

PLAUTINE.

Il eſt déja loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content? Je meurs, & je l'admire.
Miniſtre du Dieu des combats,
Prêtreſſes de Vénus, qui veillez ſur l'Empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inſpire.

CHŒUR DES PRÊTRES DE MARS.

Fier Dieu des allarmes,
Protège nos armes,
Condui nos étendards.

CHŒUR DES PRÊTRESSES DE VÉNUS.

Déeſſe des Graces,
Vole ſur ſes traces,
Enchaîne le Dieu Mars.

On danſe.

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Mere de Rome & des amours paiſibles,
Vien tout ranger ſous ta charmante loi,
Vien couronner nos Romains invincibles,
Ils ſont tous nés pour l'amour, & pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puiſſants, protégez votre vivante image;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui;

Digitized by Google

C'eſt pour avoir regné comme il régne aujourd'hui,
Que le ciel eſt votre partage.

On danſe.

On entend un CHŒUR *de Romains qui avancent lentement ſur le théâtre.*

Charmant héros, qui pourra croire
Des exploits ſi prompts & ſi grands?
Tu te fais en peu de tems,
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris & ces chants de victoire?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter?
Je vois ces Rois captifs, ornemens de ſa gloire;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ſes loix légitimes,
Avant de frapper ſes victimes,
A vos genoux, il veut les préſenter.

TRAJAN *paraît, entouré des aigles Romaines & de faiſceaux les Rois vaincus ſont enchaînés à ſa ſuite.*

TRAJAN.

Rois, qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus deſtinés,
Soyez déſormais enchaînés
Par la ſeule reconnaiſſance.
Plautine eſt en ces lieux, il faut qu'en ſa préſence,
Il ne ſoit point d'infortunés.

Digitized by Google

LES ROIS *se relevant, chantent avec le chœur.*

O grandeur! O clémence!
Vainqueur égal aux Dieux,
Vous avez leur puiſſance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont paſſé mon eſpérance même;
Mon cœur eſt plus touché que celui de ces Rois.

TRAJAN.

Ah, s'il eſt des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous ſavez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le ſuffrage,
Dompter les Rois, briſer leurs fers,
Et vous apporter mon hommage,
Avec les vœux de l'univers.
Ciel! Que vois-je en ces lieux?

LA GLOIRE *deſcend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompenſe,
Le prix de tes exploits, ſur-tout de ta clémence;
Mon trône eſt à tes pieds, tu regnes avec moi.

Le théâtre change & repréſente LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Elle continue.

PLus d'un héros, plus d'un grand Roi,
Jaloux en vain de ſa mémoire,
Vola toujours après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi.

Digitized by Google

LES SUIVANS de la Gloire, *mêlés aux Romains & aux Romaines, forment des danſes.*

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs ſatisfaits.
Le ſort préſide aux combats, aux ravages;
La Gloire eſt dans les bienfaits.

Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heureux, revien pour jamais.

Régnez en paix, &c.

CHŒUR.

Le ciel nous ſeconde,
Célébrons ſon choix:
Exemple des Rois,
Délices du monde,
Vivons ſous tes loix.

JUNIE.

Tendre Vénus, à qui Rome eſt ſoumiſe,
A nos exploits join tes tendres appas;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras,
Que pour Trajan ſa faveur s'éterniſe.

LE CHŒUR.

Le Ciel nous ſeconde,
Célébrons ſon choix:
Exemple des Rois,
Délices du monde,
Vivons ſous tes loix.

TRAJAN.

Des honneurs ſi brillans, ſont trop pour mon partage,
Dieux

Digitized by Google

Dieux dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage,
Changez ce temple auguſte en celui du Bonheur.
Qu'il ſerve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains :
Qu'il dure autant que les conquêtes,
Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les Dieux ne refuſent rien
Au héros qui leur reſſemble :
Volez, plaiſirs, que ſa vertu raſſemble ;
Le temple du bonheur ſera toujours le mien.

Fin du quatrième acte.

Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS au cinquiéme acte.

Une Romaine.

Une bergère.

Bergers & Bergères.

Un Romain.

Jeunes Romains & Romaines.

Tous les acteurs du quatriéme acte.

ACTEURS DANSANS au cinquiéme acte.

Romains & Romaines de différens états.

PREMIER QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

DEUXIÉME QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

TROISIÉME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

QUATRIÉME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

Digitized by Google

ACTE V.

Le théâtre change & repréſente LE TEMPLE DU BONHEUR; *il eſt formé de pavillons d'une architecture légère, de périſtiles, de jardins, de fontaines, &c. Ce lieu délicieux eſt rempli de Romains & de Romaines de tous états.*

CHŒUR.

CHantons en ce jour ſolemnel,
Et que la terre nous réponde:
Un mortel, un ſeul mortel,
A fait le bonheur du monde.

On danſe.

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout ſexe, tout age
Doit aſpirer au bonheur.

CHŒUR.

Tout rang, tout ſexe, tout age
Doit aſpirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printems volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus ſage,
Raiſon, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout ſexe, tout age
Doit aſpirer au bonheur.

Digitized by Google

LE CHŒUR.

Tout rang, &c.

Des Bergers & des Bergères entrent en danſant.

UNE BERGERE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendarts & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres paſteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites,
Tous les regards & tous les cœurs.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendarts & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

Les Seigneurs & les Dames Romaines ſe joignent en danſant aux Bergers & aux Bergères.

UN ROMAIN.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'allarmes;
Mars eſt ſans armes,
L'amour ſans bandeau.

LE CHŒUR.

Dans un jour ſi beau, &c.

LE ROMAIN.

La Gloire & les Amours en ces lieux n'ont des aîles
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis préſentaient nos ſoldats,
Et l'Amour les préſente aux belles.

Digitized by Google

LE CHŒUR.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'allarmes;
Mars eſt ſans armes,
L'amour ſans bandeau.

On danſe.

TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *& tous les Romains ſe rangent autour de lui.*

CHŒUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
Ta plus belle gloire
Vient du tendre amour.

TRAJAN.

O peuples de héros qui m'aimez & que j'aime,
Vous faites mes grandeurs;
Je veux régner ſur vos cœurs,
Sur tant d'appas * & ſur moi-même;

* *Montrant Plautine.*

Montez au haut du ciel, encens que je reçois;
Retournez vers les Dieux, hommages que j'attire:
Dieux, protégez toujours ce formidable Empire,
Inſpirez toujours tous ſes Rois.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les Dieux, hommages que j'attire.

Toutes les différentes troupes recommencent leurs danſes autour de TRAJAN *& de* PLAUTINE, *& terminent la fête par un Ballet général.*

Fin du cinquiéme & dernier acte.

Digitized by Google

Digitized by Google

SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE.

Traduit de l'Anglais de feu M. THOMPSON.

Digitized by Google

PREFACE

DE Mr. FATEMA,

TRADUCTEUR.

ON a dit dans un livre, & répété dans un autre, qu'il eſt impoſſible qu'un homme ſimplement vertueux, ſans intrigue, ſans paſſions, puiſſe plaire ſur la ſcène. C'eſt une injure faite au genre humain; elle doit être repouſſée, & ne peut l'être plus fortement que par la piéce de feu Mr. *Thomſon*. Le célèbre *Adiſſon* avait balancé longtems entre ce ſujet & celui de *Caton*. *Adiſſon* penſait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que *Socrate* était encor au-deſſus. Il diſait que la vertu de *Socrate* avait été moins dure, plus humaine, plus réſignée à la volonté de Dieu, que celle de *Caton*. Ce ſage Grec, diſait-il, ne crut pas comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter ſur ſoi-même, & d'abandonner le poſte où Dieu nous a placés. Enfin *Adiſſon* regardait *Caton* comme la victime de la liberté, & *Socrate* comme le martyr de la ſageſſe. Mais le Chevalier *Richard Steele* lui perſuada que le ſujet de *Caton* était plus théâtral que l'autre, & ſur-tout plus convenable à ſa nation dans un tems de trouble.

En effet la mort de *Socrate* aurait fait peu d'impreſſion, peut-être, dans un pays où l'on ne perſécute perſonne pour ſa Religion, & où la tolérance a ſi prodigieuſement augmenté la population & les richeſſes, ainſi que dans la Hollande ma chère patrie. *Richard Steele* dit expreſſément dans le *Tatler*, qu'*on doit choiſir pour le ſujet des piéces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille.* Le ſuccès de *Caton* ayant enhardi *Adiſſon*, il jetta enfin ſur le papier l'eſquiſſe de la mort de *Socrate*, en trois actes. La place de Secrétaire d'Etat qu'il occupa quelque tems après, lui déroba

Digitized by Google

roba le tems dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à Mr. *Thompson* son élève ; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave & si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies ; il donna *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède*, &c. & finit sa carrière par la mort de *Socrate*, qu'il écrivit en prose scène par scène, & qu'il confia à ses illustres amis Mr. *Dodington*, & Mr. *Littleton*, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvellât la méthode de *Shakespear*, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre *Xantippe* femme de *Socrate* telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari, & l'aimant ; de mettre sur la scène tout l'Aréopage, & de faire, en un mot, de cette pièce, une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté ; & quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique & du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'*Odyssée*, & l'autre à l'*Iliade*. Mr. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette piéce, parce que le caractère de *Mélitus* ressemblait trop à celui du sergent de loi *Catbrée*, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de Mr. *Thompson* à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en Hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pedans aucun pedant aussi odieux, & aussi impertinent que Mr. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige, m'empêcha de le faire exécuter ; je le traduisis ensuite en Français, & je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam 1755.

Depuis ce tems on a représenté la mort de *Socrate* à Londres, mais ce n'est pas le drame de Mr. *Thompson*.

Digitized by Google

NB. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que Mr. *Fatema* n'a pû écrire cetre préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

ACTEURS.

SOCRATE.

ANITUS, Grand-Prêtre de Cérès.

MELITUS, un des Juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de Socrate.

AGLAÉ, jeune Athénienne élevée par Socrate.

SOPHRONIME, jeune Athénien élevé par Socrate.

DRIXA, Marchande,
TERPANDRE & ACROS, } attachés à Anitus.

Juges.

Disciples de Socrate.

Pédants protégés par Anitus, au nombre de trois.

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot. inv. *De Launay.*

Quel mal a-t-il pu faire? il en est incapable;
Helas! il est plus bête que méchant.

Socrate, Act. II. Sc. 10.

Digitized by Google

SOCRATE, DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

MA chère confidente, & mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, & j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA.

Oui sans doute, Monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, Madame Drixa, deux beaux tapis de Perse: vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, & à vous, une demi-douzaine de robes.

TERPANDRE.

Cela est un peu fort; mais, Monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela en contumple. C'est le meilleur

Digitized by Google

moyen de mériter les faveurs des Dieux. Donnez beaucoup, & vous recevrez beaucoup : Et ſur-tout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point aſſez de vœux, & qui ne préſentent pas aſſez d'offrandes.

ACROS.

C'eſt à quoi nous ne manquerons jamais; c'eſt un devoir trop ſacré pour n'y être pas fideles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis; les Dieux vous maintiennent dans des ſentimens ſi pieux & ſi juſtes! & comptez que vous proſpérerez, vous, vos enfans, & les enfans de vos petits-enfans.

TERPANDRE.

C'eſt de quoi nous ſommes ſûrs, car vous l'avez dit.

SCENE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

EH bien, ma chère Madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouſe Aglaé; mais je ne vous en aime pas moins, & nous vivrons enſemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh, Monſeigneur, je ne ſuis point jalouſe; & pourvu que le commerce aille bien, je ſuis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maitreſſes, j'ai joui d'une grande conſidération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; & Xantippe la femme de Socrate m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits ſur moi. Je ſuis ſeulement fâchée que

Digitized by Google

ce jeune homme ſoit élevé par ce vilain Socrate, & qu'Aglaé ſoit encor entre ſes mains. Il faut les en tirer au plus vîte. Xantippe ſera charmée d'être débarraſſée d'eux. Le beau Sophronime & la belle Aglaé ſont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère Madame Drixa, que Mélitus & moi, nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu & la Divinité, & qui s'eſt oſé moquer de certaines aventures arrivées aux myſtères de Cérès. Mais il eſt le tuteur d'Aglaé. Agaton pere d'Aglaé, a laiſſé, dit-on, de grands biens; Aglaé eſt adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouſe Aglaé, & que je ménage Socrate.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pû laiſſer ſa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet inſupportable raiſonneur, qui corrompt les jeunes gens, & qui les empêche de fréquenter les courtiſanes & les myſtères?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces ſobres & ſérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui ſont d'un autre ſiècle & d'une autre patrie, un de nos ennemis jurés, qui penſent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la Divinité, ſecouru l'humanité, cultivé l'amitié, & étudié la philoſophie; de ces gens qui prétendent inſolemment que les Dieux n'ont pas écrit l'avenir ſur le foye d'un bœuf, de ces raiſonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres ſacrifient des filles, ou paſſent la nuit avec elles ſelon le beſoin: vous ſentez que ce ſont des monſtres qui ne ſont bons qu'à étouffer. Je voudrais avoir déja étranglé Socrate. Cependant je vais lui parler ſous ces portiques, & conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

Digitized by Google

DRIXA.

Le voici ; vous lui faites trop d'honneur ; je vous laiſſe, & je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les Dieux vous conduiſent, ma chère Drixa ; ſervez-les toujours, & n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perſe.

SCENE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

EH bon jour, mon cher Socrate, le favori des Dieux & le plus ſage des mortels. Je me ſens élevé au-deſſus de moi-même toutes les fois que je vous vois ; & je reſpecte dans vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je ſuis un homme ſimple, dépourvu de ſcience & plein de faibleſſes comme les autres. C'eſt beaucoup ſi vous me ſupportez.

ANITUS.

Vous ſupporter ! je vous admire : je voudrais vous reſſembler, s'il était poſſible : Et c'eſt pour être plus ſouvent témoin de vos vertus, pour entendre plus ſouvent vos leçons, que je veux épouſer votre belle pupille Aglaé, dont la deſtinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il eſt vrai que ſon pere Agaton qui était mon ami, c'eſt-à-dire, beaucoup plus qu'un parent, me confia par ſon teſtament cette aimable & vertueuſe orpheline.

ANITUS.

Avec des richeſſes conſidérables ? car on dit que c'eſt le meilleur parti d'Athènes.

Digitized by Google

SOCRATE.

C'eſt ſur quoi je ne peux vous donner aucun éclairciſſement; ſon pere, ce tendre ami dont les volontés me ſont ſacrées, m'a défendu par ce même teſtament de divulguer l'état de la fortune de ſa fille.

ANITUS.

Ce reſpect pour les dernières volontés d'un ami, & cette diſcrétion ſont dignes de votre belle ame. Mais on ſait aſſez qu'Agaton était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, ſi les richeſſes ſont une faveur de l'Être ſuprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cauſe de ſa fortune. Mais je ſuis perſuadé que vous éconduirez un pareil perſonnage, & qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je ſais ce que je dois penſer d'un homme comme vous: mais ce n'eſt pas à moi de gêner les ſentimens d'Aglaé. Je lui ſers de pere, je ne ſuis point ſon maître: elle doit diſpoſer de ſon cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui; ſi elle écoute vos propoſitions, je ſouſcris à ſes volontés.

ANITUS.

J'ai déja le conſentement de Xantippe votre femme; ſans doute elle eſt inſtruite des ſentimens d'Aglaé; ainſi je regarde la choſe comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choſes comme faites que quand elles le ſont.

Digitized by Google

SCENE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

VEnez, belle Aglaé, venez décider de votre ſort. Voilà un homme des plus conſidérables qui s'offre pour être votre époux. Je vous laiſſe toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté ſerait gênée par ma préſence. Quelque choix que vous faſſiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos nôces.

(*Il ſort.*)

AGLAÉ.

Ah! généreux Socrate, c'eſt avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois: il me ſert de pere, & il forme mon ame.

ANITUS.

Eh bien, s'il dirige vos ſentimens, pourriez-vous me dire ce que vous penſez de Cérès, de Cibèle, de Vénus?

AGLAÉ.

Hélas! j'en penſerai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'eſt bien dit, vous ferez auſſi tout ce que je voudrai?

AGLAÉ.

Non, l'un eſt fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le ſage Socrate conſent à notre union; Xantippe ſa femme preſſe ce mariage. Vous ſavez quels ſentimens

Digitized by Google

timens vous m'avez inſpirés. Vous connaiſſez mon rang & mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, & peut-être le vôtre ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAÉ.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand-homme qui ſort d'ici m'a inſtruite à ne diſſimuler jamais, & avec la liberté qu'il me laiſſe. Je reſpecte votre dignité, je connais peu votre perſonne, & je ne peux me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas?

AGLAÉ.

Il eſt vrai, je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites? Je vois trop que Socrate me trahit; c'eſt lui qui dicte votre réponſe ; c'eſt lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

AGLAÉ.

Sophronime n'eſt point impie ; il lui eſt attaché dès l'enfance ; Socrate lui ſert de pere comme à moi. Sophronime eſt plein de graces & de vertus. Je l'aime, j'en ſuis aimée ; il ne tient qu'à moi d'être ſa femme, mais je ne ſerai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi ! vous oſez m'avouer que vous aimez Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'oſe vous l'avouer, parce que rien n'eſt plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuſe avec lui vous refuſez ſa main?

AGLAÉ.

Rien n'eſt plus vrai encor.

Digitized by Google

ANITUS.

C'eſt ſans doute la crainte de me déplaire qui ſuſpend votre engagement avec lui?

AGLAÉ.

Non aſſurément; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenſer les Dieux en préférant un profâne comme Sophronime à un miniſtre des autels?

AGLAÉ.

Point du tout; je ſuis perſuadée que l'Etre ſuprême ſe ſoucie fort peu que je vous épouſe ou non.

ANITUS.

L'Etre ſuprême! ma chère fille, ce n'eſt pas ainſi qu'il faut parler, vous devez dire les Dieux & les Déeſſes. Prenez garde, j'entrevois en vous des ſentimens dangereux, & je ſais trop qui vous les a inſpirés. Sachez que Cérès, dont je ſuis le grand prêtre, peut vous punir d'avoir mépriſé ſon culte & ſon miniſtre.

AGLAÉ.

Je ne mépriſe ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préſide aux bleds, je le veux croire; mais elle ne ſe mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle ſe mêle de tout. Vous en ſavez trop; mais enfin j'eſpère vous convertir. Etes-vous bien réſolue à ne point épouſer Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'y ſuis très-réſolue; & j'en ſuis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez; je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur & vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offenſez pas, ne rejettez point votre fortune; ſongez qu'il faut ſacrifier tout à

Digitized by Google

un établiſſement avantageux, que la jeuneſſe paſſe, & que la fortune reſte; que les richeſſes & les honneurs doivent être votre unique but, qne je vous parle de la part des Dieux & des Déeſſes. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous inſpire, & j'eſpère encor qu'elle touchera votre cœur. Adieu encor une fois; ſouvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouſer Sophronime.

AGLAÉ.

C'eſt à moi que je me le ſuis promis, non à vous.

(*Anitus ſort.*)

(*Aglaé ſeule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin! je ne ſais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre ſans frémir. Mais voici Sophronime; hélas! tandis que ſon rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets & mon attendriſſement.

SCENE V.

AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

CHère Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, ſortir d'auprès de vous, & vos yeux ſemblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui! il eſt l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate? Je ne m'étonne plus de l'averſion qu'il m'inſpirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas! ſerait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obſcurciſſent vos yeux?

Digitized by Google

AGLAÉ.

Il ne peut m'inſpirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puiſſiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands Dieux! moi qui voudrais les payer de mon ſang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous! moi j'aurais à me reprocher d'avoir jetté un moment d'amertume ſur votre vie! Vous pleurez & j'en ſuis la cauſe! qu'ai-je donc fait? quel crime ai-je commis?

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez point commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendreſſe, parce que vous l'avez, & qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funeſtes avez vous prononcés! Non, je ne le puis croire; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, & je ne puis vous rendre heureux. J'eſpérais; mais ma fortune m'a trompée; Je jure que ne pouvant être à vous, je ne ſerai à perſonne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche & que je mépriſe; je vous le déclare le cœur pénétré de la plus vive douleur, & de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puiſque vous m'aimez, je dois vivre; mais ſi vous me refuſez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes & de vos vertus, expliquez-moi ce myſtère funeſte.

Digitized by Google

SCENE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O Socrate mon maître, mon père ! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je reſpire ; c'eſt vous qui m'avez appris la ſageſſe ; c'eſt Aglaé qui m'a appris à ſentir l'amour. Vous avez donné votre conſentement à notre hymen : la belle Aglaé qui ſemblait le déſirer, me refuſe ; & en me diſant qu'elle m'aime elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, ſans m'apprendre la cauſe d'un ſi cruel caprice ; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il eſt poſſible à le ſoutenir.

SOCRATE.

Aglaé eſt maîtreſſe de ſes volontés ; ſon père m'a fait ſon tuteur, & non pas ſon tyran ; je faiſais mon bonheur de vous unir enſemble. Si elle a changé d'avis, j'en ſuis ſurpris, j'en ſuis affligé. Mais il faut écouter ſes raiſons : ſi elles ſont juſtes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être juſtes.

AGLAÉ.

Elles le ſont du moins à mes yeux : daignez m'écouter l'un & l'autre. Quand vous eutes accepté le teſtament ſecret de mon père, ſage & généreux Socrate, vous me dites qu'il me laiſſait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le deſſein de donner cette fortune à votre cher diſciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, & qui qui ne poſsède pour toute richeſſe que ſa vertu : vous avez approuvé ma réſolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien, que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, tranſportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux,

Digitized by Google

de mon ame à Xantipppe votre femme, & auſſi-tôt cet état a diſparu. Elle m'a traité de viſionnaire. Elle m'a montré le teſtament de mon père qui eſt mort dans la pauvreté, qui ne me laiſſe rien; & qui me recommande à l'amitié dont vous futes unis.

En ce moment, éveillée après mon ſonge, je n'ai ſenti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ſes raiſons ne vaudraient rien ; ſi elle m'aime, ne ſuis-je pas aſſez riche ? Je n'ai ſubſiſté, il eſt vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'eſt point d'emploi pénible que je n'embraſſe pour faire ſubſiſter ma chère Aglaé. Je devrais, il eſt vrai, lui faire le ſacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; & par-là je ſuis indigne d'elle. Mais ſi elle pouvait ſe contenter de mon état, ſi elle pouvait s'abaiſſer juſqu'à moi ! non, je n'oſe le demander, je n'oſe le ſouhaiter ; & je ſuccombe à un malheur qu'elle ſupporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe eſt bien indiſcrete de vous avoir montré ce teſtament. Mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée. J'ai vû de mes yeux ma miſère. L'écriture de mon père m'eſt aſſez connue. Soyez ſûr, Socrate, que je ſaurai ſoutenir la pauvreté. Je ſais travailler de mes mains ; c'eſt aſſez pour vivre, c'eſt tout ce qu'il me faut ; mais ce n'eſt pas aſſez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en eſt trop mille fois pour moi, ame tendre, ame ſublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble & laborieuſe eſt l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais ſi vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté reſpectable eſt au-deſſus du trône de Créſus.

Digitized by Google

SOCRATE.

Vos sentimens me plaisent autant qu'ils m'attendrissent; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais encor une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi que votre pere vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore?

AGLAÉ.

Non, Socrate, il dit expressément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, & qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contract tout-à-l'heure.

SCENE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

ALlons, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari; la philosophie est fort bonne, quand on est à son aise; mais vous n'avez rien; il faut vivre: vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit; venez, suivez-moi; il ne faut ni lenteur, ni contradiction; j'aime qu'on m'obéisse, & vîte; c'est pour votre bien, ne raisonnez pas, & suivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah ciel! Ah cher Aglaé!

Digitized by Google

SOCRATE.

Laiſſez-la dire, & fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laiſſe dire? vraiment, je le prétens bien, & ſur-tout qu'on me laiſſe faire. C'eſt bien à vous avec votre ſageſſe & votre démon familier, & votre ironie; & toutes vos fadaiſes qui ne ſont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde; & vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établiſſe. Et vous qui reſtez là tout étonné, j'ai auſſi votre affaire; Drixa eſt votre fait; vous me remercierez tous deux, tout ſera conclu dans la minute; je ſuis expéditive, ne perdons point de tems. Tout cela devrait déja être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas mes enfans; marquez-lui toute ſorte de déférence; il faut lui complaire puiſqu'on ne peut la corriger. C'eſt le triomphe de la raiſon de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

DIvin Socrate, je ne peux croire mon bonheur; comment ſe peut-il qu'Aglaé, dont le pere eſt mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot ſi conſidérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déja dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaiſſais mieux qu'elle les reſſources de ſon pere. Qu'il vous ſuffiſe de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez. Pour moi je dois le ſecret aux morts comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'eſt que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge ſur vous le refus d'Aglaé. C'eſt un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh que peut craindre celui qui fait ſon devoir? je connais la rage de mes ennemis; je ſais toutes leurs calomnies; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, & qu'on n'offenſe point le Ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie, ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'eſt plus vrai; mais je mourrais de douleur, ſi la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en uſage votre héroïque conſtance.

Digitized by Google

SCENE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

MOn bienfaiteur, mon pere, homme au-deſſus des hommes, j'embraſſe vos genoux. Secondez-moi, Sophronime; c'eſt lui, c'eſt Socrate qui nous marie aux dépens de ſa fortune, qui paye ma dot, qui ſe prive pour nous de la plus grande partie de ſon bien. Non, nous ne le ſouffrirons pas; nous ne ſerons pas riches à ce prix. Plus notre cœur eſt reconnaiſſant, plus nous devons imiter la nobleſſe du ſien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je ſuis ſaiſi comme elle; nous ſentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuſer. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous ſoient point à charge. Votre amitié eſt le plus grand des biens, c'eſt le ſeul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, & vous faites ce que les puiſſans de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en ſerions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendriſſez trop. Ecoutez-moi; ne faut-il pas reſpecter les volontés des morts? Votre pere, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? je lui obéis; je trahirais l'amitié & la confiance, ſi je faiſais moins. J'ai accepté ſon teſtament, je l'exécute; le peu que je vous donne eſt inutile à ma vieilleſſe, qui eſt ſans beſoins. Enfin, ſi j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre pere. C'eſt moi qui le ſuis aujourd'hui; c'eſt moi qui par ce nom ſacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refuſant. Mais retirez-vous, j'apperçois Xantippe. J'ai mes raiſons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

Digitized by Google

AGLAÉ.

Ah que vous nous ordonnez des choſes cruelles!

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

VRaiment vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de ſottiſes! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands; je promets Sophronime à cette groſſe marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple; & vous mariez vos deux étourdis enſemble pour me faire manquer à ma parole; ce n'eſt pas aſſez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes! juſtes dieux, vingt mille drachmes! n'êtes-vous pas honteux? De quoi vivrez-vous à l'âge de ſoixante & dix ans? qui payera vos médecins quand vous ſerez malade? vos avocats quand vous aurez des procès? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce col tors d'Anitus & ſon parti, que vous auriez eu pour vous, s'attacheront à vous perſécuter comme ils ont fait tant de fois? Le Ciel confonde les philoſophes & la philoſophie, & ma ſotte amitié pour vous! Vous vous mêlez de conduire les autres, & il vous faudrait des liſières: vous raiſonnez ſans ceſſe, & vous n'avez pas le ſens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous ſeriez le plus ridicule & le plus inſupportable. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve; rompez dans l'inſtant cet impertinent marché, & faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'eſt très-bien parler, ma chère Xantippe, & avec modération; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point propoſé ce mariage. Sophronime & Aglaé s'aiment, & ſont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déja donné tout le bien que

Digitized by Google

je pouvais vous céder par les loix; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami; le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je suis sobre; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, & vos injures; à vous aimer malgré votre humeur.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

XANTIPPE *seule.*

LE vieux fou! il faut que je l'estime malgré moi; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grands dans sa folie. Le sang froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, & quand j'ai bien crié, il m'en impose, & je suis toute confondue; est-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieur à la mienne?

SCENE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

EH bien, Madame Xantippe, voilà comme vous êtes maitresse chez vous! Fi! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune? il me le payera le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre Madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari; je me suis assez fâchée contre lui; c'est un imbécille,

Digitized by Google

je le sais bien; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice; il fait toutes les sotises possibles sans y entendre finesse, & avec tant de probité que cela désarme. D'ailleurs, il est têtu comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois; non-seulement je n'ai pû le corriger, je n'ai même jamais pû le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je: j'apperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, & quelques-uns des nôtres; laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que toutes ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vîte l'avertir; car après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCENE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

NOs injures sont communes, respectable Anitus, vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'est bien mon intention, le Ciel y est intéressé; cet homme mépriſe sans doute les Dieux, puisqu'il me dédaigne. On a déja intenté contre lui quelques accusations; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveller; nous le mettrons en danger de sa vie; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, & qu'il vous rende votre beau Sophronime; par-là nous remplirons tous nos devoirs; il sera puni

Digitized by Google

par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtresse, & vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la sageſſe elle-même. Il faut que quelque Divinité vous inſpire. Inſtruiſez-nous, que faut-il faire?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges paſſeront pour aller au tribunal : Mélitus eſt à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus eſt un petit pédant, un méchant homme, qui eſt votre ennemi.

ANITUS.

Oui, mais il eſt encor plus l'ennemi de Socrate. C'eſt un ſcélérat hypocrite, qui ſoutient les droits de l'Aréopage contre moi; mais nous nous réuniſſons toujours quand il s'agit de perdre ces faux ſages capables d'éclairer le peuple ſur notre conduite. Ecoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote?

DRIXA.

Oui aſſurément, Monſeigneur; j'aime l'argent & le plaiſir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne cède à perſonne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous, & quand les juges paſſeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque choſe à gagner? nous ſommes prêts.

ACROS.

Oui, mais quelle eſpèce d'impiété?

ANITUS.

De toutes les eſpèces. Vous n'avez qu'à l'accuſer hardiment de ne point croire aux Dieux, c'eſt le plus court.

DRIXA.

Oh laiſſez-moi faire.

Digitized by Google

ANITUS.

Vous ſerez parfaitement ſecondés. Allez ſous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant inſtruire quelques gazettiers de controverſe qui viennent ſouvent dîner chez moi. Ce ſont des gens bien mépriſables, je l'avoue; mais ils peuvent nuire dans l'occaſion quand ils ſont bien dirigés. Il faut ſe ſervir de tout pour faire triompher la bonne cauſe. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès; vous viendrez crier au ſignal que je donnerai. C'eſt le ſûr moyen de gagner le ciel, & ſur-tout de vivre heureux ſur la terre.

SCENE VII.

ANITUS, GRAFIOS, CHOMOS, BERTILLOS.

ANITUS.

INfatigable Grafios, profond Chomos, délicat Bertillos, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés?

GRAFIOS.

J'ai travaillé, Monſeigneur; il ne s'en rélevera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui; il eſt confondu.

BERTILLOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal; il eſt perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Grafios. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel. Vous pourriez laſſer la patience de la cour.

GRAFIOS.

Monſeigneur, je n'ai fait qu'une feuille; j'y prouve que l'ame eſt une quinteſſence infuſe, que les queues ont été données aux animaux pour chaſſer les mouches, que Cérès

Digitized by Google

fait des miracles, & que par conſéquent Socrate eſt un ennemi de l'Etat qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au ſecond juge, qui eſt un excellent philoſophe. Je vous répons que vous ſerez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

GRAFIOS.

Monſeigneur, je ne ſuis point ſon ennemi. Je ſuis fâché ſeulement qu'il ait tant de réputation; & tout ce que j'en fait eſt pour la gloire de Cérès, & pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien, ſavant Chomos, qu'avez-vous fait?

CHOMOS.

Monſeigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuſe adroitement de penſer tout le contraire de ce qu'il a dit; & je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille. Portez cette piéce au quatriéme juge : c'eſt un homme qui n'a pas le ſens commun, & qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertillos?

BERTILLOS.

Monſeigneur, voici mon dernier journal ſur le cahos. Je fais voir adroitement, en paſſant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeuneſſe.

ANITUS.

Admirable! Allez de ma part chez le ſeptiéme juge, & dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déja Mélitus le chef des onze qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui, nous nous connaiſſons trop l'un & l'autre.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VIII.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

MOnſieur le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MELITUS.

Monſieur le prêtre, il y a longtems que j'y penſe; uniſſons-nous ſur ce point, nous n'en ſerons pas moins brouillés ſur le reſte.

ANITUS.

Je ſais bien que nous nous haïſſons tous deux; mais en ſe déteſtant, il faut ſe réunir pour gouverner la République.

MELITUS.

D'accord. Perſonne ne nous entend ici; je ſais que vous êtes un fripon; vous ne me regardez pas comme un honnête homme; je ne peux vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre; vous ne pouvez me perdre, parce que je ſuis grand juge; mais Socrate peut nous faire tort à l'un & à l'autre en nous démaſquant; nous devons donc commencer vous & moi par le faire mourir, & puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un & l'autre à la premiere occaſion.

ANITUS (*à part.*)

On ne peut mieux parler. Hom! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagiſte ſur un autel, les bras pendans d'un côté & les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, & conſulter ſon foie tout à mon aiſe!

MELITUS (*à part.*)

Ne pourrais-je jamais tenir ce pendart de ſacrificateur dans la geole, & lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaiſir?

ANITUS.

Or ça, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent; j'ai préparé les eſprirs du peuple.

Digitized by Google

MELITUS.

Fort bien, mon cher ami, comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCENE IX.

ANITUS, MELITUS, quelques Juges d'Athènes qui passent sous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE & ACROS *ensemble.*

JUstice, justice, scandale, impiété, justice, justice, irréligion, impiété, justice.

ANITUS.

Qu'est-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Justice au nom du peuple.

MELITUS.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Contre Socrate.

MELITUS.

Ah ah! contre Socrate? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

ACROS.

Je n'en sais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeunesse.

DRIXA.

C'est un impie; il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il

Digitized by Google

dit qu'il y a trop d'or & trop d'argent inutiles dans le temple.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enyvrent quelquefois, cela eſt vrai, c'eſt un impie.

DRIXA.

C'eſt un hérétique, il nie la pluralité des Dieux; il eſt déiſte; il ne croit qu'un ſeul Dieu, c'eſt un athée.

Tous trois enſemble.

Oui, il eſt hérétique, déiſte, athée.

MELITUS.

Voilà des accuſations très-graves, & très-vraiſemblables: on m'avait déja averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'Etat eſt en danger, ſi on laiſſe de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera ſon ſecours.

DRIXA.

Oui, Minerve, ſans doute; je lui ai entendu faire des plaiſanteries ſur le hibou de Minerve.

MELITUS.

Sur le hibou de Minerve! O Ciel! n'êtes-vous pas d'avis, Meſſieurs, qu'on le mette en priſon tout-à-l'heure?

LES JUGES *enſemble.*

Oui, en priſon, vîte en priſon.

MELITUS.

Huiſſiers, amenez à l'inſtant Socrate en priſon.

DRIXA.

Et qu'enſuite il ſoit brûlé ſans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre; nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'eſt ce que cette bonne dévote voulait dire: il faut l'entendre mais ne pas ſe laiſſer ſurprendre à ce qu'il dira; car

Digitized by Google

vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique ; ce sont eux qui ont troublé tous les Etats où nous apportions la concorde.

MELITUS.

En prison, en prison.

SCENE X.

Tous les acteurs précédens. XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE *enchaîné*, Valets de ville.

XANTIPE.

EH miséricorde ! on entraîne mon mari en prison ; n'avez-vous pas de honte, Messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge ? quel mal a-t-il pû faire ? il en est incapable ; hélas, il est plus bête que méchant (*a*). Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse !

SOPHRONIME.

Ah ! Messieurs, respectez sa vieillesse & sa vertu ; chargez-moi de fers. Je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui, nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien sur le plus juste & le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MELITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

(*a*) On prétend que la servante de *la Fontaine* en disait autant de son maître : ce n'est pas la faute de Mr. *Thompson* si *Xantippe* l'a dit avant cette servante. Mr. *Thompson* a peint *Xantippe* telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une *Cornelie*.

Digitized by Google

SOCRATE.

Ceſſez, ma femme, ceſſez, mes enfans, de vous oppoſer à la volonté du ciel : elle ſe manifeſte par l'organe des loix. Quiconque réſiſte à la loi, eſt indigne d'être citoyen. Dieu veut que je ſois chargé de fers, je me ſoumets à ſes décrets ſans murmure. Dans ma maiſon, dans Athènes, dans les cachots, je ſuis également libre : & puiſque je vois en vous tant de reconnaiſſance, & tant d'amitié, je ſuis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans ſa chambre ou dans la priſon d'Athènes? Tout eſt dans l'ordre éternel, & ma volonté doit y être.

MELITUS.

Qu'on entraîne ce raiſonneur.

ANITUS.

Meſſieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes diſpoſitions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laiſſez-moi lui parler un moment en particulier, & ordonnez que ſa femme & ces jeunes gens ſe retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaiſſe devant notre tribunal.

SCENE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

VErtueux Socate, le cœur me ſaigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur?

ANITUS.

Oui, & je ſuis prêt à tout faire pour vous.

Digitized by Google

SOCRATE.

Vraiment, je ſuis perſuadé que vous avez déja beaucoup fait.

ANITUS.

Ecoutez, votre ſituation eſt plus dangereuſe que vous ne penſez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de choſe.

ANITUS.

C'eſt peu pour votre ame intrépide & ſublime, c'eſt tout aux yeux de ceux qui chériſſent comme moi votre vertu. Croyez-moi; de quelque philoſophie que votre ame ſoit armée, il eſt dur de périr par le dernier ſupplice. Ce n'eſt pas tout; votre réputation, qui doit vous être cherie, ſera flétrie dans tous les ſiecles. Non-ſeulement tous les dévots & toutes les dévotes riront de votre mort, vous inſulteront, allumeront le bucher ſi on vous brûle, ſerreront la corde ſi on vous étrangle, broyeront la ciguë ſi on vous empoiſonne; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aiſément détourner de vous une fin ſi funeſte; je vous réponds de vous ſauver la vie, & même de vous faire déclarer par les juges le plus ſage des hommes, ainſi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aiſément caſſer ſon mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieilleſſe paiſible & honorée, & les Dieux & les Déeſſes vous béniront.

SOCRATE.

Huiſſiers, conduiſez-moi en priſon ſans tarder davantage.

(*On l'emmène.*)

ANITUS.

Cet homme eſt incorrigible; ce n'eſt pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher; il faut l'abandonner à ſon ſens réprouvé, & le laiſſer mourir impénitent.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES JUGES *assis sur leur tribunal* SOCRATE *debout.*

UN JUGE (*à Anitus.*)

VOus ne devriez pas siéger ici. Vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MELITUS.

Silence. Ecoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des Dieux, d'être hérétique, déiste & athée : répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider pas vos conseils, & sur-tout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, & à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des Dieux est d'une discussion un peu plus difficile. Mais vous m'entendrez aisément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un Dieu.

MELITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah le scélerat!

SOCRATE.

Il n'y a qu'un Dieu, vous dis-je. Sa nature est d'être in-

Digitized by Google

fini; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes céleſtes, tournez-les vers la terre & les mers, tout ſe correſpond, tout eſt fait l'un pour l'autre; chaque être eſt intimement lié avec les autres êtres; tout eſt d'un même deſſein; il n'y a donc qu'un ſeul architecte, un ſeul maître, un ſeul conſervateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puiſſans & plus éclairés que les hommes; & s'ils exiſtent, ce ſont des créatures comme vous; ce ſont ſes premiers ſujets, & non pas des Dieux; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils exiſtent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu & un Père. Ce Dieu n'a pas beſoin de Mercure & d'Iris pour nous ſignifier ſes ordres. Il n'a qu'à vouloir, & c'eſt aſſez. Si par Minerve vous n'entendiez que la ſageſſe de Dieu, ſi par Neptune vous n'entendiez que ſes loix immuables qui élèvent & qui abaiſſent les mers, je vous dirais : Il vous eſt permis de révérer Neptune & Minerve, pourvû que dans ces emblêmes vous n'adoriez jamais que l'Etre éternel, & que vous ne donniez pas occaſion aux peuples de s'y méprendre.

Gardez-vous de tourner jamais la Religion en métaphyſique : la morale eſt ſon eſſence. Adorez & ne diſputez plus. Si nos ancêtres ont dit que Dieu ſuprême deſcendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Semelé, & qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuſes. C'eſt inſulter la Divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puiſſe être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'eſt décourager le reſte des hommes, d'oſer dire que pour être un grand homme, il faut être né de l'accouplement myſtérieux de Jupiter & d'une de vos femmes ou filles. Miltiades, Cimon, Thémiſtocle, Ariſtide, que vous avez perſécutés, valaient bien, peut-être, Perſée, Hercule, Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu, que de chercher à lui plaire, & d'être juſte. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

MELITUS.

Que de blaſphêmes & d'inſolences!

UN

UN AUTRE JUGE.

Que d'abſurdités! on ne ſait ce qu'il veut dire.

MELITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raiſonnemens; ce n'eſt pas là ce qu'il nous faut; répondez net & avec préciſion. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

SOCRATE.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous propoſez des choſes ridicules à croire, trop de gens alors ſe déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont aſſez d'eſprit pour voir que votre doctrine eſt impertinente; mais ils n'en ont pas aſſez pour s'élever juſqu'à la loi véritable; ils ſavent rire de vos petits Dieux, & ils ne ſavent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhenſible, incommunicable, éternel & tout juſte, comme tout puiſſant.

MELITUS.

Ah le blaſphémateur! ah le monſtre! il n'en a dit que trop. Je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous auſſi.

UN JUGE.

Nous ſommes pluſieurs qui ne ſommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes ſeraient plus juſtes & plus ſages, s'ils penſaient comme lui; & pour moi, loin de le condamner, je ſuis d'avis qu'on le récompenſe.

PLUSIEURS JUGES.

Nous penſons de même.

MELITUS.

Les opinions ſemblent ſe partager.

ANITUS.

Meſſieurs de l'Aréopage, laiſſez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le ſoleil tourne, & que l'Aréopage ſoit de droit divin.

Digitized by Google

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des queſtions; mais je ſuis en droit de vous enſeigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la ſociété que ce ſoit la terre qui tourne: mais il importe que les hommes qui tournent avec elle ſoient juſtes. La vertu ſeule eſt de droit divin. Et vous & l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illuſtres & équitables juges, faites ſortir Socrate.

Mélitus *fait un ſigne. On emmène* Socrate. Anitus *continue.*

Vous l'avez entendu, auguſte Aréopage inſtitué par le ciel; cet homme dangereux nie que le ciel tourne, & que vos charges ſoient de droit divin. Si ces horribles opinions ſe répandent, plus de magiſtrats, & plus de ſoleil. Vous n'êtes plus ces juges établis par Minerve, vous devenez comptables de vos arrêts, vous ne devez plus juger que ſuivant les loix; & ſi vous dépendez des loix, vous êtes perdus; puniſſez la rébellion, vengez le ciel & la terre. Je ſors. Redoutez la colère des Dieux, ſi Socrate reſte en vie.

Anitus *ſort, & les juges opinent.*

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'eſt un homme trop à craindre. S'il ne s'agiſſait que des Dieux, encor paſſe.

UN JUGE *à celui qui vient de parler.*

Entre nous Socrate a raiſon; mais il a tort d'avoir raiſon ſi publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès & de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où eſt le mal après tout d'empoiſonner un philoſophe, ſur-tout quand il eſt laid & vieux?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injuſtice à condamner Socrate, c'eſt l'affaire d'Anitus, ce n'eſt pas la mienne; je mets tout ſur ſa con-

Digitized by Google

ſcience; d'ailleurs, il eſt tard, on perd ſon tems. A la mort, à la mort, & qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il eſt hérétique & athée; à la mort, à la mort.

MELITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*On l'amène.*) Les Dieux ſoient bénis, la pluralité eſt pour la mort. Socrate, les Dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'enſuive.

SOCRATE.

Nous ſommes tous mortels; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de tems, & probablement vous aurez tous une fin plus triſte que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas ſont plus douloureuſes qu'un gobelet de ciguë. Au reſte, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE *ſortant.*

Certainement cet homme-là méritait une penſion de l'Etat au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela eſt vrai; mais auſſi de quoi s'aviſait-il de ſe brouiller avec un prêtre de Cérès?

UN AUTRE JUGE.

Je ſuis bien aiſe après tout de faire mourir un philoſophe; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'eſprit, qu'il eſt bon de matter un peu.

UN JUGE.

Meſſieurs, un petit mot: ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits? Ils ſcandaliſent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

Digitized by Google

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première seſſion. Allons dîner (*b*).

(*b*) Au seizième siecle il se passa une scène à-peu-près semblable, & un des juges dit ces propres paroles: *A la mort, & allons diner.*

SCENE II.

SOCRATE *seul.*

DEpuis long-tems j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens & interrompre la douceur du recueillement de mon ame; je ne dois m'occuper que de l'Etre suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà, il faut se résigner à tout.

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE, & les Disciples de Socrate.

XANTIPPE.

EH bien, pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu? êtes-vous condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous absous? Mon Dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds; ne soyez en peine de rien. Soyez les biens-venus, mes chers disciples, mes amis.

Digitized by Google

CRITON *à la tête des disciples de Socrate.*

Vous nous voyez aussi allarmés de votre sort que votre femme Xantippe; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaînes? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, & qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus & les siens ayent pû vous mettre en cet état?

SOCRATE.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis; & continuons l'examen que nous faisions hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable & plus consolant que cette idée. En effet la matière change & ne périt point. Pourquoi l'ame périrait-elle? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme; cet être paraîtra devant un Dieu juste, qui récompense la vertu, qui punit le crime, & qui pardonne les faiblesses.

XANTIPPE.

C'est bien dit; mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet?

LE GEOLIER, *ou* Valet des Onze, *apportant la tasse de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi! maudit empoisonneur de la République, tu viens ici tuer mon mari en ma présence! je te dévisagerai, monstre!

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé son mari, elle vous traite de même; je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

(*Il prend le gobelet.*)

Digitized by Google

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous eſt-il permis de prendre ce poiſon, divin Socrate! par quelle horrible injuſtice nous êtes-vous ravi? Quoi! les criminels ont condamné le juſte! les fanatiques ont proſcrit le ſage! Vous allez mourir!

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'eſt pas ce corps périſſable qui vous a aimés, qui vous a enſeignés, c'eſt mon ame ſeule qui a vécu avec vous; & elle vous aimera à jamais.

(*Il veut boire.*)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'eſt la règle.

SOCRATE.

Si c'eſt la règle, détachez.

(*Il ſe gratte un peu la jambe.*)

UN DES DISCIPLES.

Quoi! vous ſouriez?

SOCRATE.

Je ſouris en réfléchiſſant que le plaiſir vient de la douleur. C'eſt ainſi que la félicité éternelle naîtra des miſères de cette vie (*c*).

(*Il boit.*)

CRITON.

Hélas! qu'avez-vous fait?

XANTIPPE.

Hélas! c'eſt pour je ne ſais combien de diſcours ridicules

(*c*) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières d'un beau ſermon de *Socrate*. Ces moralités qui ſont devenues lieux communs ſont bien ennuyeuſes. Les bonnes gens qui ont cru qu'il falait faire parler *Socrate* long-tems, ne connaiſſent ni le cœur humain, ni le théâtre. *Semper ad eventum feſtinat*: voilà la grande règle que Mr. *Thompſon* a obſervée.

Digitized by Google

de cette eſpèce, qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, & j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; & ce ſont des gens polis qui vous empoiſonnent. Ah! ah! mon cher mari, ah!

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis; il ne ſied pas aux diſciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verſer après cette ſentence affreuſe, après cet empoiſonnement juridique?

SOCRATE.

C'eſt ainſi qu'on traitera ſouvent les adorateurs d'un ſeul Dieu, & les ennemis de la ſuperſtition.

CRITON.

Hélas! faut-il que vous ſoyez une de ces victimes?

SOCRATE.

Il eſt beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs ſatisfait. Il eſt vrai que j'aurais voulu joindre à la conſolation de vous voir, celle d'embraſſer auſſi Sophronime & Aglaé : je ſuis étonné de ne les pas voir ici; ils auraient rendu mes derniers momens encor plus doux qu'ils ne ſont.

CRITON.

Hélas! ils ignorent que vous avez conſommé l'iniquité de vos juges; ils parlent au peuple; ils encouragent les magiſtrats qui ont pris votre parti. Aglaé revèle le crime d'Anitus; ſa honte va être publique : Aglaé & Sophronime vous ſauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens?

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

Les acteurs précédens. AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

DIvin Socrate, ne craignez rien; Xantippe, consolez-vous, dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis sont confondus. Tout le peuple prend votre défense.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons revélé la jalousie & l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple; on le poursuit lui & ses complices; on rend des graces solemnelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, & attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe.

XANTIPPE.

Hélas que de peines perdues!

UN DES DISCIPLES.

O ciel! ô Socrate! pourquoi obéissiez-vous?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus tems.

XAN-

Digitized by Google

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment ? il n'eſt plus tems ! juſte ciel !

SOPHRONIME.

Quoi ! Socrate aurait déja bû la coupe empoiſonnée ?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je priſſe le poiſon ; j'ai obéi à la loi, toute injuſte qu'elle eſt, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injuſtice eût été commiſe envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié & de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte ſur le crime de ceux qui m'ont accuſé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, ſoyez heureuſe, & ſongez que pour l'être il faut dompter ſon humeur. Mes diſciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philoſophie, qui mépriſe les perſécuteurs, & qui prend pitié des faibleſſes humaines ; & vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, ſoyez toujours ſemblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous ſommes à plaindre de n'avoir pû mourir pour vous !

SOCRATE.

Votre vie eſt précieuſe, la mienne eſt inutile : recevez mes tendres & derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand-homme, quand j'y ſonge ! Ah ! je vais ſoulever la nation.

SOPHRONIME.

Puiſſions-nous élever des temples à Socrate, ſi un homme en mérite !

Digitized by Google

CRITON.

Puiſſe au moins ſa ſageſſe apprendre aux hommes que c'eſt à Dieu ſeul que nous devons des temples!

Fin du troiſième & dernier acte.

Digitized by Google

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIÉCE DRAMATIQUE.

1767.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti de Henri IV.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maiſon, élevée avec le Marquis.

LA NOURICE.

CHARLOT, fils de la nourice.

L'INTENDANT de la maiſon.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la Comteſſe.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domeſtiques, Couriers, Gardes.

La ſcène eſt dans le château de la Comteſſe de Givry en Champagne.

Digitized by Google

Digitized by Google

Elle donne des loix
Aux Bergers aux Rois,

Charl. Act. II. Sc. 2.

Digitized by Google

CHARLOT,

PIÉCE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre repréſente une grande ſalle où des domeſtiques portent & ôtent des meubles. L'Intendant de la maiſon eſt à une table, un courier en bottes à côté. Mad. Aubonne nourrice, coud, & Babet file à un rouet, une ſervante prend des meſures avec une aune, une autre balaye.)

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Quatorze mille écus !... ce compte perce l'ame...
Ma foi je ne ſais plus comment fera Madame
Pour recevoir le Roi qui vient dans ce château.

LE COURIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh oui.

BABET.

Que ce jour ſera beau !
Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand Roi, ce bon maître !

Digitized by Google

Mad. AUBONNE (*couſant.*)

Il eſt vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, ſaute, danſe, chante,
Notre bonne eſt toujours dans ſa mine dolente.

Mad. AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.
Ri tant que tu pourras; chaque choſe a ſon tems.

LE COURIER (*à l'Intendant.*)

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête ſera chère....
Mais pour ce Prince auguſte on ne ſaurait trop faire.

LE COURIER.

Faites donc vîte.

Mad. AUBONNE.

Hélas! j'eſpère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra ſervir ſous lui.

L'INTENDANT.

Le bon Prince!

LE COURIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il aſſiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval, & le dernier au lit.

Digitized by Google

LE COURIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, ſous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville inveſtie
Proviſion de bouche.

LE COURIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes payſans par un chemin ſecret
En ayant apporté s'étaient laiſſés ſurprendre :
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

(*Mad. Aubonne & Babet s'approchent pour entendre ce conte ; deux domeſtiques qui portaient des meubles les mettent par terre, & tendent le cou ; une ſervante qui balayait, s'approche, & écoute en s'appuyant le menton ſur le manche du balai.*)

Mad. AUBONNE (*ſe levant.*)

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien ?

LE COURIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Le Roi....

Quatorze mille écus en ſix mois...

LE COURIER.

Sur ma foi,
Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Je m'y perds quand j'y penſe !...

Le Roi les rencontra.... ſon auguſte clémence....

Digitized by Google

BABET.

Leur fit grace ſans doute.

(*Ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.*)

L'INTENDANT.

Hélas! il fit bien plus,
Il leur diſtribua ce qu'il avait d'écus.
Le Béarnois, dit-il, eſt mal en équipage,
Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

Tous enſemble.

Le bon Roi! Le grand Roi!

L'INTENDANT.

Ce n'eſt pas tout: le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;
Il la nourrit lui-même en l'aſſiégeant encore.

(*Il tire ſon mouchoir & s'eſſuye les yeux.*)

LE COURIER.

Vous me faites pleurer.

Mad. AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me ſouviens auſſi qu'en un jour ſolemnel
Un grave ambaſſadeur, je ne ſais plus lequel,
Vit ſa jeune nobleſſe admiſe à l'audience
L'entourer, le preſſer ſans trop de bienſéance.
Pardonnez, dit le Roi, ne vous étonnez pas;
Ils me preſſent de même au milieu des combats.

LE COURIER.

Ça donne du déſir d'entrer à ſon ſervice.

BABET.

Digitized by Google

BABET.

Oui, ça m'en donne auſſi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourice?

Mad. AUBONNE (*ſe remettant à l'ouvrage.*)

Ah! j'ai bien d'autres ſoins.

L'INTENDANT.

Je prétens aujourd'hui
Vous faire en attendant trente contes de lui.
Un ſoir près d'un couvent....

LE COURIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'eſt bien dit.... la voilà.... tu pourras la remettre
Au premier des fouriers que tu rencontreras:
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut ſavoir à quelle heure
Il doit de ſa préſence honorer ſa demeure....
Quatorze mille écus!... & cela clair & net!...
On en doit la moitié.... Va vîte.

LE COURIER.

Adieu, Babet. (*il ſort.*)

BABET, *reprenant ſon rouet.*

La nourice toujours dans ſon chagrin perſiſte!
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriſte.
Notre jeune Marquis que la bonne a nourri,
Eſt un grand garnement, & j'en ſuis bien marri.

Mad. AUBONNE.

Je le ſuis plus que vous.

Digitized by Google

L'INTENDANT.

Votre fils au contraire,
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot, est, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mad. AUBONNE.

Notre Marquis pourra se corriger.

L'INTENDANT.

Oh non;
Il n'a point d'amitié; le mal est sans remède.

Mad. AUBONNE (*sousant.*)

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Les vices de l'esprit peuvent se corriger;
Quand le cœur est mauvais, rien ne peut le changer.

SCENE II.

Les femmes, GUILLOT (*accourant.*)

GUILLOT.

AH! le méchant Marquis! comme il est mal-honnête!

Mad. AUBONNE.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent.
C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins jusqu'à présent.
Passe encor pour un seul; mais deux!

BABET.

Bon, c'est de joie
Qu'il t'aura souffleté, tout le monde est en proie

Digitized by Google

A des transports si grands en attendant le Roi,
Qu'on ne sait où l'on frappe.

Mad. AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

La chose est mal pourtant.... Madame la Comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens; & Guillot est le fils d'un fermier
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pû faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du Marquis?

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai?.... tu dis
Que je plais à Monsieur?

Digitized by Google

GUILLOT.

Oh tu ne lui plais guère;
Mais il t'aime en passant quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits;
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc!

Mad. AUBONNE.

Quelle sotte folie!
Le Marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de Madame, & qui dans la maison
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai long-tems, que je formai moi-même:
C'est pour lui qu'on la garde, & c'est elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à-la-fois.
Ces jeunes grands Seigneurs ont de terribles droits;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encor. Ils en ont une file;
Ils vous écrément tout, & jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laissent Babet; parbleu chacun le sien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment!

GUILLOT.

Oui de tout mon courage;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon passage
Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesans soufflets que j'ai reçus en gage.

Digitized by Google

Mad. AUBONNE.

Des ſoufflets à mon fils!

GUILLOT.

Eh... j'entens ſi j'oſais....
Mais Charlot m'en impoſe, & je n'oſe jamais.

L'INTENDANT (*ſe levant.*)

Jamais je ne pourrai ſuffire à la dépenſe.
Ah! tous les grands Seigneurs ſe ruinent en France;
Il faut couper des bois, emprunter chérement,
Et l'on s'en prend toujours à Monſieur l'Intendant....
Ça, je vous diſais donc qu'auprès d'une Abbaye
Une vieille Baronne, & ſa fille jolie,
Appercevant le Roi qui venait tout courant....
Le Duc de Bellegarde était ſon confident:
C'eſt un brave Seigneur, & que par-tout on vante;
Madame la Comteſſe eſt ſa proche parente:
De notre belle fête il ſera l'ornement.

SCENE III.

Les acteurs précédens, LE MARQUIS. (*Tous ſe lèvent.*)

LE MARQUIS.

MOn vieux faiſeur de conte, il me faut de l'argent.
Bon jour, belle Babet, bon jour, ma vieille bonne....
(*à Guillot.*)
Ah! te voilà, maraut; ſi jamais ta perſonne
S'approche de Babet, & ſur-tout moi préſent;
Pour te mieux corriger je t'aſſomme à l'inſtant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis!

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh de grace,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot?

Mad. AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez.... Monsieur Rente à l'instant,
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, Monsieur.

LE MARQUIS.

.....Ayez-en, je vous prie.....
Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse, & pour d'autres plaisirs.
J'ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de désirs.
Monsieur mon trésorier, débourse, le tems presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé vous épuisez ma caisse.
Quel tems prenez-vous là! quoi dans le même jour
Où le Roi vient chez vous avec toute sa cour!
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mere allait me ruiner:

Digitized by Google

Je vois qu'il a raiſon.

Mad. AUBONNE.

Fi! quel diſcours infame!
Soyez plus généreux; reſpectez plus Madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur ſi plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mad. AUBONNE (*pleurant.*)

L'ingrat!

GUILLOT (*dans un coin.*)

Il a l'ame bien dure,
Les mains auſſi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le Roi! vous méchant!

LE MARQUIS.

Eh ſi fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime.... comme il aime.... aſſez peu, c'eſt l'uſage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS (*à Guillot qui eſt dans un coin.*)

Donnez-m'en donc bien vîte.... Ah, ah, je t'apperçoi,
Atten-moi, malheureux!

Digitized by Google

SCENE IV.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH! qu'eſt-ce que je voi!
Je le cherche par-tout : que ſes mœurs ſont ruſtiques!
Je le trouve toujours parmi des domeſtiques.
Il ſe plait avec eux, il m'abandonne.

Mad. AUBONNE.

Hélas!
Nous l'envoyons à vous; mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Conſolez-vous, nourice,
Mon cœur en tous les tems vous a rendu juſtice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Mad. AUBONNE.

Ah! vous ne ſavez pas ce qu'il me fait ſouffrir.

LA COMTESSE.

Je ſais qu'en ſon berceau, dans une maladie,
Etant cru mort long-tems, vous ſauvâtes ſa vie.
Il en doit à jamais garder le ſouvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir?
Laiſſez-moi lui parler.

Mad. AUBONNE.

Dieu veuille que Madame,
Par ſes ſoins maternels amolliſſe ſon ame!

LE

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE (*à l'Intendant.*)

Et vous, tout eſt-il préparé?
Vous ſavez de vos ſoins combien je vous ſais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout eſt prêt, mais la dépenſe eſt forte;
Cela pourra monter tout au moins.... à ....

LA COMTESSE.

Qu'importe?
Le cœur ne compte point, & rien ne doit coûter,
Lorſque le grand Henri daigne nous viſiter.
(*à ſes gens.*)
Laiſſez-moi je vous prie.
(*ils ſortent.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

IL eſt tems qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, ſans plainte & ſans rigueur,
Parle à votre raiſon & ſonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repouſſé ma tendre complaiſance;
Que vos maîtres divers & votre précepteur,
Par leurs ſoins vigilans révoltant votre humeur,
Vous préſentant à tout, n'ont pû rien vous apprendre:

Digitized by Google

Tandis qu'à leurs leçons empreſſé de ſe rendre,
Le fils de la nourice à qui vous inſultiez,
Apprenait aiſément ce que vous négligiez;
Et que Charlot toûjours prompt à me ſatisfaire,
Faiſait aſſidûment ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, & m'en parlez ſouvent.
Charlot eſt, je l'avoue, un héros fort ſavant.
Je conſens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille auſſi dans quelque académie;
La doctrine eſt pour eux; & non pour ma maiſon.
Je hais fort le Latin; il déroge à mon nom;
Et l'on a vu ſouvent, quoi qu'on en puiſſe dire,
De très-bons officiers qui ne ſavaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient ſû, mon fils, ils en ſeraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup, qui poliſſant leurs mœurs,
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble uſage.
Un eſprit cultivé ne nuit point au courage.
Je ſuis loin d'exiger qu'aux loix de ſon devoir
Un officier ajoute un triſte & vain ſavoir.
Mais ſachez que ce Roi, qu'on admire & qu'on aime,
A l'eſprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le ſervir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y ſonge.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour

Digitized by Google

De ſa royale main ſa bonté ratifie
Le contract qui vous doit engager à Julie.
Elle eſt votre parente, & doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle eſt riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge
Que du ſeul intérêt vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh j'aime auſſi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plait beaucoup : mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos diſcours, votre ton la révoltent peut-être.
On ne réuſſit point ſans un peu d'art flatteur,
Et la groſſiéreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je ſuis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui; mais ſoyez aimable.
Cette pure nature eſt fort inſupportable.
Vos pareils ſont polis, pourquoi? c'eſt qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu:
Leur ame en eſt empreinte; & ſi cet avantage
N'eſt pas la vertu même, il eſt ſa noble image.
Il faut plaire à ſa femme; il faut plaire à ſon Roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à ſoi?
Dompter cette hnmeur bruſque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? ſavoir vivre.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Pour le Roi, nous verrons comme je m'y prendrai :
Julie eſt autre choſe, elle eſt fort à mon gré.
Mais je ne puis ſouffrir, s'il faut que je le diſe,
Que le ſavant Charlot la ſuive & la courtiſe ;
Il lui fait des chanſons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous,
Votre frere de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui ; je ne cache point que je ſuis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot ; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne ſe peut pas. Ce jeune homme eſtimable
Peut-il par ſon mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à ſa mere, oui, je lui dois mon fils :
Aimez un peu le ſien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre; ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaiſſance ;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je eſpérer?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'attendriſſez, Madame, je vous jure
De reſpecter toujours mon devoir, la nature,
Vos ſentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de reſpect, un mot encor plus doux.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oui, le reſpect s'unit à l'amour qui me touche,

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainſi que de la bouche.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

VEnez, mon bon Charlot. Le Marquis m'a promis
Qu'il ſerait déſormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS (*ſe détournant.*)

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'alégreſſe
Ne pourra plus laiſſer de place à la triſteſſe.
Où donc eſt votre mere?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puiſſant ſecours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
De ce cœur digne en tout de ſes auguſtes pères.
Madame, vous ſavez qu'a Monſieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours ſoumis.
Vivre à vos pieds, Madame, eſt ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de ſa patrie,
Le Roi des cœurs bien nés, le Roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs;
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'eſt que pour lui que des lieux où vous êtes

Digitized by Google

Mon ame en gémiſſant ſe pourrait arracher.
La fortune n'eſt pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excuſez mon jeune âge.
On m'a ſi fort vanté ſa bonté, ſon courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent ſous lui.
Je ne veux point agir en ſoldat mercénaire;
Je veux auprès du Roi ſervir en volontaire,
Hazarder tout mon ſang; ſûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un aſyle aſſuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embraſſe?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant ſi j'étais à ta place.
Mon fils ſans doute aura pour ſervir ſous ſa loi
Autant d'empreſſement & de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh mon Dieu! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot? l'accolade eſt bizare.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout ſoit oublié.
Ça donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien la voilà.... mais.....

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis, & la baiſe.*

Je révère,
J'oſe chérir en vous Madame votre mere.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Va..... je ſuis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur ſe déclare
Le mien s'épanouit.... Quel bruit, quel tintamare.

SCENE VII.

Les acteurs précédens. Pluſieurs domeſtiques en livrée, & d'autres gens entrent en foule. Guillot, Babet, ſont des premiers. Julie, la nourice dans le fond, elles arrivent plus lentement. La Comteſſe de Givry eſt ſur le devant du théâtre avec le Marquis & Charlot.

GUILLOT (*accourant.*)

LE Roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'eſt le Roi.

GUILLOT.

C'eſt le Roi, c'eſt le Roi.

BABET.

C'eſt le Roi; je l'ai vû tout comme je vous voi.
Il était encor loin, mais qu'il a bonne mine!

GUILLOT.

Donne-t-il des ſoufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive ſi-tôt; c'eſt ce ſoir qu'on l'attend;
Mais ſa bonté prévient ce bienheureux inſtant.
Allons tous.

Digitized by Google

JULIE.

Je vous ſuis.... je rougis ; ma toilette
M'a trop longtems tenue, & n'eſt pas encor faite.
Eſt-ce bien déja lui ?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas ?
Qui vers la baſſe-cour avance avec fracas ?

BABET.

Il eſt très beau... C'eſt lui. Les filles du village
Trotent toutes en foule, & ſont ſur ſon paſſage.
J'y vais auſſi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh je n'entens plus rien.

JULIE.

Ce n'eſt pas lui.

BABET (*allant & venant.*)

C'eſt lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit, *c'eſt lui*, la choſe eſt claire.

L'INTENDANT (*arrivant à pas comptés.*)

Ils ſe ſont tous trompés ſelon leur ordinaire.
Madame, un poſtillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juſte, & pour vous avertir
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, & moitié ſurdorée,
D'excellens pâtiſſiers, d'acteurs Italiens,
Et des danſeurs de corde, & des muſiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors & des trompettes,
Des faiſeurs d'acroſtiche & des marionettes.
Tout le monde a crié *le Roi* ſur les chemins ;

On

On le crie au village & chez tous les voiſins ;
Dans votre baſſe-cour on s'obſtine à le croire.
Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

GUILLOT.

Nous voila tous bien ſots !

LA COMTESSE

Mais quand vient-il ?

L'INTENDANT.

Ce ſoir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le tems de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bon ſoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! que ce Charlot m'ennuye

(*Ils ſortent, la Comteſſe reſte avec la nourice.*)

LA COMTESSE.

Vien, ma chère nourice, & ne ſoupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux ſont réſolus.
Il ſervira le Roi, je ferai ſa fortune.
Je veux que cette joie à nous deux ſoit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux ; c'eſt là ce qui ſoutient
C'eſt là ce qui conſole & qui charme la vie.

Mad. AUBONNE.

Vous me rendez confuſe, & mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en eſt plus digne ?

Mad. AUBONNE (*triſtement.*)

Ah !

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres ſans ceſſe.

Mad. AUBONNE.

Ce beau jour, il eſt vrai, doit bannir la triſteſſe.

LA COMTESSE.

Va, fai danſer nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mad. AUBONNE.

Mon fils!.... Madame... allons.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

ENfin, je le verrai ce charmant Henri quatre;
Ce Roi brave & clément qui sait plaire & combattre,
Qui conquit à la fois son royaume & nos cœurs,
Pour qui Mars & l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui sait triompher; si j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros & des belles.

CHARLOT (*dans un coin.*)

Elle aime ce grand homme, elle est tout comme moi.

JULIE.

Lisette à me parer a réussi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

Mad. AUBONNE.

Très-belle, & très-bien mise.
Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,
D'essayer tant d'appas, & d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement.... il a le cœur fort tendre:
On me l'a dit du moins.... je n'y peux point prétendre;
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet....
Eh mon Dieu! j'apperçois qu'il me manque un bouquet.

Digitized by Google

CHARLOT (*il sort.*)

Un bouquet! allons vîte.

Mad. AUBONNE.

Eh bien, belle Julie,
Ce grand Prince ici même aujourd'hui vous marie;
Il signera du moins le contract projetté,
Qui sera par Madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur soit touché?
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne Comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour,
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour.
Il n'a jamais montré ces douces complaisances,
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit allarmer;
Il sait être jaloux, & ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère.
Le fils me fait trembler; quel triste caractère!
Ses airs, & son ton brusque, & sa grossiéreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête & tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mad. AUBONNE.

Parlez net:
Développez un cœur qui se cache à regret.
Le Marquis est haï?

Digitized by Google

JULIE.

Tout autant qu'haïſſable ;
C'eſt une averſion qui n'eſt pas ſurmontable.
A ſa mere après tout je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer ;
Je percerais ſon cœur d'une atteinte cruelle ;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes ſentimens, mes chagrins & mes vœux.

Mad. AUBONNE.

Ce mariage là fera des malheureux.
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice ?

JULIE.

Et moi que devenir ? comment faire, nourice ?
Tu ne me réponds point, tu rêves triſtement,
Ma chère Aubonne !

Mad. AUBONNE.

Eh bien ?

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comteſſe à différer la choſe ?
Tu ſais la gouverner, ton avis en impoſe ;
Par tes diſcours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laiſſer le tems de me déterminer.....
Mais répon donc.

Mad. AUBONNE.

Hélas !.... oui, ma belle Julie.....
Votre demande eſt juſte..... elle ſera remplie.

Digitized by Google

SCENE II.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MAdame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'eſt point là le mien ; le vôtre eſt bien mieux fait,
Mieux choiſi, plus brillant.... Que votre fils, ma bonne,
Eſt galant & poli !.... Tous les jours il m'étonne.
Eſt-il vrai qu'il nous quitte ?

Mad. AUBONNE.

Il veut ſervir le Roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de conſacrer ma vie
A ſervir dignement la divine Julie.
Heureux qui recherchant la gloire & le danger,
Entre un héros & vous pourrait ſe partager !
Heureux à qui l'éclat d'une illuſtre naiſſance
A permis de nourrir cette noble eſpérance !
Pour moi qu'aux derniers rangs le ſort veut captiver,
Vers la gloire de loin ſi je peux m'élever,
Si quelque occaſion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon Prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon ſang un léger ſouvenir.

Digitized by Google

JULIE.

Ah! je me ſouviendrai de vous toute ma vie.
Elevée avec vous, moi que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maiſon pour jamais.
Madame la Comteſſe & ſes dignes bienfaits,
Une très-bonne mere, & s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir ſouvent.

Mad. AUBONNE (*en ſoupirant.*)

Je ne ſouffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mere, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les tranſports de ma reconnaiſſance:
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot....
Non.... Monſieur.... mon ami.... ma mere... que ce mot....
De Charlot.... convient mal... à toute ſa perſonne!

Mad. AUBONNE.

Oh les mots n'y font rien.... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma bonne!....

Mad. AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Eſt différent en tout de Monſieur le Marquis?
L'art n'a rien pû ſur l'un. Dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ſes dons ſans meſure.

Mad. AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

Digitized by Google

JULIE.

Le Roi vient aujourd'hui ;
Je dois avoir l'honneur de danſer avec lui.....
Je voudrais repéter.... Vous danſez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas...

JULIE.

Cela n'eſt point étrange ;
Vous avez réuſſi dans les jeux, dans les arts,
Qui de nos courtiſans attirent les regards ;
Les armes, le deſſin, la danſe, la muſique,
Enfin dans toute étude où votre eſprit s'applique ;
Et c'eſt pour votre mere un plaiſir bien parfait....
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet..
Et je danſerai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah ! vous ſeule en ſervez... mais le reſpect, le zèle
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plait.

JULIE.

Mon Dieu non....
Vous chantez à merveille : & votre voix, je penſe,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence ;
Aſſeyez-vous, ma mere, & voyez votre fils.

Mad. AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'eſt point ſurpris.

(*Elle s'aſſied ; ils danſent, & Charlot chante.*)

Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois,
A ſon choix.
Elle donne des loix

Aux

Digitized by Google

Aux Bergers, aux Rois.
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger?
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir.
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois.

JULIE (*après avoir danſé un ſeul couplet.*)

Vous êtes donc l'auteur de la chanſon!

CHARLOT.

Madame,
C'eſt un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air aſſez mal ajuſtés.
Par votre goût ſans doute ils ſeront rejetés.

JULIE.

Ils n'offenſent perſonne.... ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent ſur-tout exciter ma colère.
Ils ne ſont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!... je n'oſerais
Perdre ainſi le reſpect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une ſeconde fois je puis donc les entendre....
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mad. AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaiſir.
Je voudrais que Madame en pût auſſi jouir.

JULIE *recommence à danſer avec Charlot qui répète l'air.*

Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois, &c.

Digitized by Google

Majeur.

Vous ſeule ornez ces lieux.
Des Rois & des Dieux
Le maître eſt dans vos yeux.
Ah! ſi de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur!
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un Roi brave & galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner ſur nous.
Elle donne des loix, *&c.*
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir,
On meurt, de ne les plus voir.

SCENE III.

LE MARQUIS *entre, & les voit danſer, pendant que* Mad. AUBONNE *eſt aſſiſe, & s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

MEurt de ne les plus voir!.... Notre belle héritière,
Avec Monſieur Charlot vous êtes familière.
Vans danſez aux chanſons dans un coin du logis.

CHARLOT.

Pourquoi non?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'eſt aſſez permis
De prendre, quand je veux, devant Madame Aubonne,

Digitized by Google

Pour danſer un menuet la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup? & les payez-vous cher?

JULIE.

J'en dois avoir, Monſieur, de la reconnaiſſance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris.... à danſer comme lui?

LE MARQUIS.

Ouais!

CHARLOT.

Modérez, Monſieur, votre injuſte colère.
Vous aviez aſſuré votre adorable mère,
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer:
Mon cœur la méritait: il l'oſait eſpérer.
(*en montrant Julie.*)
Ce noble & digne objet, reſpectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de ſon ordre ſuprême.
Ses ordres ſont ſacrés: chacun doit les remplir.
En la ſervant, Monſieur, j'ai cru vous obéir.

Mad. AUBONNE.

C'eſt très-bien ripoſté, Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne ſais que répondre.
Ecoute, mon garçon; je te défens... à toi
(*Charlot le regarde fixement.*)
De montrer quand j'y ſuis de l'eſprit plus que moi.

Mad. AUBONNE.

Quelle idée!

Digitized by Google

JULIE.

Eh comment faudra-t-il donc qu'il faſſe?

LE MARQUIS.

Il m'offuſque toujours. Tant d'inſolence laſſe.
Je ne le puis ſouffrir près de vous... en un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danſe avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée!
Allez, votre colère eſt trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous,
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mad. AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr,.... Monſieur, prenez-y garde.
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonſpect:
Vous deviez à Julie un peu plus de reſpect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendreſſe;
Mais....

LE MARQUIS.

Quoi! toujours Charlot! que tout cela me bleſſe!
Sortez, & devant moi ne paraiſſez jamais.

JULIE.

Mais, Monſieur.

LE MARQUIS (*menaçant Charlot.*)

Si.

CHARLOT.

Quoi! ſi.

Mad. AUBONNE (*ſe mettant entre deux.*)

Mes enfans, paix, paix, paix;
Eh mon Dieu! je crains tout.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure,
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monſieur, je ſais ce que je doi;
(*en regardant Julie.*)
Mais enfin j'ai fait vœu de ſuivre en tout ſa loi.

LE MARQUIS.

Ah! c'en eſt trop, faquin.

CHARLOT.

C'en eſt trop, je l'avoue:
Et ſur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri,
Dans votre noble ſang s'eſt un peu trop aigri.
De vos expreſſions j'ai l'ame aſſez frappée.
A mon côté, Monſieur, ſi j'avais une épée,
Je crois que vous ſeriez aſſez ſage, aſſez grand,
Pour m'épargner peut-être un ſi doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi! miſérable....

JULIE.

Encor!

Mad. AUDONNE.

Allez, mon fils, de grace;
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place;
Tout ira bien, cédez, quoique très-offenſé.

CHARLOT.

Ma mere.... j'obéis.... mais j'ai le cœur percé.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

Mad. AUBONNE.

Ah! c'en eſt fait, mon ſang ſe glace dans mes veines.

JULIE.

Mon ſang, ma chère amie, eſt bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte eſt, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'eſt une étrange affaire,
De combattre à-la-fois deux femmes en colère.

SCENE IV.

JULIE, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE.

NOn, vous n'aurez jamais ce brutal Marquis;
Ces nœuds infortunés ſont trop mal aſſortis.

JULIE.

Quoi! tu me ſerviras?

Mad. AUBONNE.

Je réponds que ſa mere
Briſera ce lien qui doit trop vous déplaire....
M'y voilà réſolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai!

Mad. AUBONNE.

O fortune! ô deſtin! que tout change à ton gré!
Du public cependant reſpectons l'alégreſſe.
Trop de monde à préſent entoure la Comteſſe.
Comment parler, comment, par un trouble cruel,
Contriſter les plaiſirs d'un jour ſi ſolemnel?

Digitized by Google

JULIE.

Je le ſais, & je crains que mon refus la bleſſe.
Pour ce fils que je hais je connais ſa tendreſſe.

Mad. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler....
Je n'ai jamais rien fait que pour la conſoler.

JULIE.

La nature, il eſt vrai, parle beaucoup en elle.

Mad. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte ſur ton zèle,
Sur tes conſeils prudens, ſur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mad. AUBONNE.

Hélas! tout dès long-tems trompa mes eſpérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mad. AUBONNE.

Oui, je ſuis dans de terribles tranſes....
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir.
Je ſerai juſte.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon eſpoir.

SCENE V.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET.

BABET (*accourant avec empreſſement.*)

ALlez, votre Marquis eſt un vrai trouble-fête.

Digitized by Google

Mad. AUBONNE.

Je ne le ſais que trop.

BABET.

Vous ſavez qu'on apprête
Cette longue feuillée, où Charlot de ſes mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
Il a dans cent endroits diſpoſé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens ſavans.
Ce ſpectacle admirable attirait les paſſans,
Les filles l'entouraient; toute notre ſequelle
Voyait le beau Charlot monté ſur une échelle,
Dans un leſte pourpoint faiſant tous ces apprêts;
Mais Monſieur le Marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer; & Charlot au contraire,
A dit que tout eſt bien. Le Marquis en colère
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.
Ce ſilence au Marquis a cauſé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a ſû ſi bien faire,
Qu'en deſcendant vers nous Charlot eſt chû par terre.

JULIE.

Ah! Charlot eſt bleſſé.

BABET.

Non, il s'eſt leſtement
Relevé d'un ſeul ſaut.... Il s'eſt fâché vraiment.
Il a dit de gros mots.

Mad. AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aiſément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCENE

SCENE VI.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT (*en criant.*)

AH mon Dieu quel malheur !

JULIE.

Quoi !

Mad. AUBONNE.

Qu'eſt-il arrivé ?

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur....

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des ſoufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mad. AUBONNE.

Ah mon Dieu ! que dis-tu ?

GUILLOT.

Babet l'aura pû voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand choſe.

Mad. AUBONNE.

Eh butor ! di donc vîte de grace
Ce qui s'eſt pû paſſer, & tout ce qui ſe paſſe.

GUILLOT.

Hélas ! tout eſt paſſé. Le Marquis là dehors,

Digitized by Google

Eſt troué d'un grand coup tout au travers du corps.

Mad. AUBONNE.

Ah, malheureuſe !

JULIE.

Hélas vous répandez des larmes !
Mais ce n'eſt pas Charlot : Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce Marquis turbulent
Pourſuivait notre ami ma foi très-vertement.
L'autre qui ſagement ſe battait en retraite,
Déja d'un écuyer avait ſaiſi la brette.
Je lui criais de loin, Charlot, garde-toi bien
D'attendre Monſeigneur, il ne ménage rien.
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître,
Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à ſon maître.
Mais Charlot lui diſait, Monſieur n'approchez pas ;
Il s'eſt trop approché, voilà le mal.

Mad. AUBONNE.

Hélas !
Allons le ſecourir, s'il en eſt tems encore.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NOn, il n'en eſt plus tems.

Mad. AUBONNE.

Juſte ciel que j'implore !

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup ſurvécu d'un moment.

Digitized by Google

Cachons bien à ſa mere un ſi triſte accident.

Mad. AUBONNE (*en pleurant.*)

Les pierres parleront, ſi nous oſons nous taire.

L'INTENDANT.

C'eſt fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'eſt paſſée, & preſque au même inſtant,
Pour préparer Madame à cet événement,
J'empêche ſi je puis qu'on n'entre & qu'on ne ſorte :
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureuſement ſe retire en ſecret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut ſe faire entendre.
Ne bleſſons point un cœur ſi ſenſible & ſi tendre,
Epargnons une mere.

JULIE.

Hélas ! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat ?
Je plains ſon fils.... le tems l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant ; mais il était mon maître.

Mad. AUBONNE.

Quelle mort ! & par qui !

L'INTENDANT.

Dans quel tems, juſte ciel !
Dans le plus beau des jours, dans le plus ſolemnel,
Quand le Roi vient chez nous !

JULIE.

Hélas ! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot ?

L'INTENDANT.

Peut-être ſa perſonne

Digitized by Google

Aux mains de la juſtice eſt livrée à préſent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à ſon corps défendant.
La juſtice eſt injuſte.

L'INTENDANT.

Ah! les loix ſont bien dures.

BABET (*à Guillot.*)

Charlot ſerait pendu!

GUILLOT.

Ce ſont des aventures
Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir.
On eſt gai le matin, on eſt pendu le ſoir.

BABET.

Mais le Marquis eſt-il tout-à-fait mort?

L'INTENDANT.

Sans doute,
Le Médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de reſſource?

GUILLOT (*à Babet.*)

Ecoute,
Il en diſait de moi l'an paſſé tout autant;
Il croyait m'enterrer; & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je; il eſt mort, il n'eſt plus d'eſpérance.
Mes enfans, au logis gardez bien le ſilence.

GUILLOT.

Je gage que ſa mere a déja tout appris.

Mrd. AUBONNE.

J'en mourrai.... mais allons, le deſſein en eſt pris.
(*elle ſort.*)

Digitized by Google

BABET.

Ah ! j'entens bien du bruit & des cris chez Madame !

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le ſilence.

JULIE.

Mon âme
D'une ſi bonne mere éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ſes pleurs.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupes de gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'Aurais pû fuir ſans doute, & ne l'ai pas voulu.
Je déſire la mort, & j'y ſuis réſolu.

L'INTENDANT.

La juſtice eſt ici. Madame la Comteſſe
Sait la mort de ſon fils ; la douleur qui la preſſe
Ne lui permettra pas de recevoir le Roi.
Quel malheur !

GUILLOT.

Il devait en uſer comme moi ;
Ne ſe point revancher, imiter ma ſageſſe ;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confeſſe.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait ? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre Marquis qu'être tué par eux ?

GUILLOT.

Elle a toujours raiſon, c'eſt très-bien dit.

CHARLOT.

J'eſpère

Digitized by Google

Qu'on ſouffrira du moins que je parle à ma mere.
Voudrait-on me priver de ſes derniers adieux ?

L'INTENDANT.

Elle s'eſt évadée, elle eſt loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi ! ta mere eſt complice ?

BABET.

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne di mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de ſa mere, & bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas ! mon auguſte maitreſſe !
Et que je plains Julie ! elle avait la tendreſſe
De Monſieur le Marquis ; & mes funeſtes coups
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château reſpectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus ſi coupable.
(*à l'Intendant.*)
Vous, Monſieur, ſi jamais dans leur triſte maiſon,
Après cet attentat vous prononcez mon nom ;
J'oſe vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toujours régné juſqu'au fond de mon ame,
Que j'aurais prodigué mon ſang pour la ſervir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir.
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas ! dans la maiſon mon enfance nourie
Me laiſſait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne ſont pas pour moi.... la ſource en eſt plus belle....
Adieu.... conduiſez-moi.

Digitized by Google

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien ſe déplorer !

GUILLOT.

Tout pleure, je ne ſais s'il faut auſſi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot ! Charlot plaît, quoi qu'il faſſe.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET (*à ceux qui emmènent Charlot.*)

Meſſieurs, de grace,
Ne l'enlevez donc pas.... ſuivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, ſuivons auſſi, car on eſt curieux.

SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

AH ! je reſpire enfin.... Madame évanouie
Reprend un peu ſes ſens & ſa force affaiblie ;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour à tour
Rendent ſes yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourice fidelle,
Devant la ſecourir, ne ſoit pas auprès d'elle !
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeſte embarras :
Par une fauſſe porte elle s'eſt éclipſée.
Je prens part aux chagrins dont elle eſt oppreſſée.
Elle eſt pour ſon malheur mere du meurtrier.

JULIE.

Digitized by Google

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous se défier?
Le Roi viendra bientôt : son seul aspect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois Champenois qui tue un grand Seigneur.
L'exemple est dangereux après ces tems d'horreur,
Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles,
Vit tous les droits sans force, & les loix inutiles.
A peine nous sortons de ces tems orageux.
Henri qui fait sur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je suis la cause, hélas! de cet affreux malheur;
Ne me reprochant rien dans ma simple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux Marquis dans sa sotte colère
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer son Seigneur, & fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce Roi galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

Digitized by Google

SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

AU ſecours! ah mon Dieu la miſère!
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maiſon.

JULIE.

Quoi, Babet!

BABET.

C'eſt Charlot que l'on fourre en priſon.

JULIE.

O ciel!

BABET.

Des gens tout noirs des pieds juſqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas! d'un air bien mal-honnête.
Pour comble de malheur le Roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne danſera point, plus de fête.... Ah Madame!
Que de maux à-la-fois!.... Tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot eſt en priſon!

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas! de le ſauver prenez ſur vous le ſoin.
Chacun vous aidera, tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, & Charlot eſt en vie.

Digitized by Google

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y ſoit bien long-tems.

JULIE.

Madame ſort déja de ſes appartemens.
Dans quel accablement elle eſt enſevelie!

SCENE IV.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE (*ſoutenue par deux ſuivantes.*)

LA COMTESSE.

MEs filles, laiſſez-moi; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne ſaurais reſter.

L'INTENDANT (*à Babet.*)

Elle veut être ſeule, il faut nous écarter.

(*ils ſortent.*)

LA COMTESSE (*ſe jettant dans un fauteuil.*)

O ma chère Julie! en ma douleur profonde
Ne m'abandonnez pas.... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mere, & mon cœur
Répond toujours au vôtre & ſent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel eſt votre hymenée!
Ah! j'avais eſpéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure vôtre ſort.... & je ſais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le Roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête & ſi ſainte & ſi chère

Digitized by Google

J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
Ah Julie!

JULIE.

En ce tems, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au Roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte;
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte;
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le Roi ne viendra point.... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi.. le meurtrier... n'aura donc point sa grâce?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé.
A ce coup malheureux le Marquis l'a forcé.

LA COMTESSE (*en pleurant.*)

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère.....

LA COMTESSE (*se levant.*)

Il devait dans mon fils respecter une mere.
Le fils de sa nourice, ô ciel! tuer mon fils!
Cette femme après tout dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime,
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement ; mon ſort eſt plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périſſe ?

LA COMTESSE.

Quoi ? deux morts au lieu d'une !

JULIE.

Hélas ! notre nourice
Ferait donc la troiſiéme.

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en puis douter.
Elle eſt mere.... & je ſais ce qu'il en doit coûter.
Hélas ! ne parlons point de vengeance & de peine.
Ma douleur me ſuffit.

(*On entend du bruit.*)

JULIE.

Quelle rumeur ſoudaine ?

(*Le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le Roi ! le Roi ! le Roi ! le Roi ! le Roi !

LA COMTESSE.

Dans l'état où je ſuis, ô ciel ! il vient chez moi !

SCENE V.

LE COURIER *en bottes* (*qui était parti au premier acte*) *arrive.*

JULIE.

CHarlot ſera ſauvé.

LE COURIER.

Le Duc de Bellegarde,

Digitized by Google

Dans la cour à l'inſtant vient avec une garde.
Pour la ſeconde fois le peuple s'eſt mépris.

JULIE.

Le Roi ne viendra point?

LE COURIER.

Je n'en ai rien appris.
Il eſt à la diſtance à-peu-près d'une lieue,
Dans un petit village avec ſa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en ſuis ſûre.

SCENE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive ſuivi de pluſieurs domeſtiques de la maiſon. On arrange trois fauteuils.*

LA COMTESSE (*allant au-devant de lui.*)

AH! Monſieur, vous venez
Conſoler, s'il ſe peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'eſpère; Madame. Ici le Roi m'envoie;
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.
(*à Julie qui veut ſortir.*)
Mademoiſelle, il faut que je vous parle auſſi;
Votre aimable préſence eſt néceſſaire ici.
Sur le deſtin d'un fils, Madame, & ſur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.
(*il s'aſſied entre elles.*)
Une Madame Aubonne, accourant vers le Roi,

Digitized by Google

S'eſt jettée à ſes pieds, a parlé devant moi;
Le Roi, vous le ſavez, ne rebute perſonne.

LA COMTESSE.

Ce Prince daigne être homme.

JULIE.

Ah! l'ame grande & bonne!

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point,
Ce que je vais conter..... Ne vous affligez point
Madame, & juſqu'au bout ſouffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ſes mains mis votre fils unique.
On le crut mort long-tems. Vous n'aviez jamais vu.
Ce fils infortuné, de ſa mere inconnu.

LA COMTESSE.

Il eſt trop vrai.

LE DUC.

C'était au tems même où la guerre,
Ainſi que tout l'Etat, déſolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs,
Elle crut vous ſervir en trompant vos douleurs;
Et ſans doute, en ſecret, elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jettée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le ſien.

LA COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe, ah grand Dieu!

JULIE.

Tout le mien
Eſt ſaiſi, tranſporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

Digitized by Google

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voie
Mais.... ſerait-il bien vrai?

LE DUC.

Rien n'eſt plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! ſi j'avais rempli ce devoir ſi ſacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur ſang de mon ſang, & d'être vraiment mere,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il eſt bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

LE DUC.

Le ciel, avec le Roi, vous a rendu juſtice.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Cet enfant ſuppoſé dans vos bras s'élevait.
Vos ſoins vous attachaient à cette créature;
Et l'habitude en vous paſſait pour la nature.
La nourice voulut diſſiper votre erreur;
Elle n'oſa jamais allarmer votre cœur;
Craignant, en diſant vrai, de paſſer pour menteuſe;
Et la vérité même était trop dangereuſe.
Dans un billet ſecret, avec ſoin cacheté,
Son mari vieux ſoldat mit cette vérité.
Le billet dépoſé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du Roi, découvre le myſtère.

Le

Digitized by Google

Le ſoldat même à part, interrogé long-tems,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air ſimple & naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'eſt pas le tems de l'impoſture.
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus :
Il a tout confirmé. Des témoins entendus
Sur le lieu, ſur le tems, ſur chaque circonſtance,
Ont ſous les yeux du Roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point ; il ſait ſonder les cœurs ;
Art difficile & grand qu'il doit à ſes malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vû ce jeune homme,
Que pour aimable & brave ici chacun renomme,
De votre pere, hélas ! c'eſt le portrait vivant ;
Votre pere mourut quand vous étiez enfant,
Maſſacré près de moi dans l'horrible journée
Qui ſera de l'Europe à jamais condamnée.
C'eſt lui-même, vous dis-je, oui, c'eſt lui, je l'ai vu ;
Frappé de ſon aſpect, j'en ſuis encor ému,
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je ſens vos bienfaits !

LE DUC.

Agréez donc, Madame ;
Que la triſte nourice appuyant mes récits,
Puiſſe ici retrouver ſon véritable fils.
Il était expirant, mais on eſpère encore
Qu'il pourra réchapper. Sa mere vous implore,
Elle vient, la voici qui tombe à vos genoux.

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

Les acteurs précédens, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

Mad. AUBONNE (*ſe jettant aux pieds de la Comteſſe.*)

J'Ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez, levez-vous.
Je dois vous pardonner, puiſque je ſuis heureuſe.
Tu m'as rendu mon ſang.

(*La porte s'ouvre, Charlot paraît avec tous les domeſtiques.*)

CHARLOT (*dans l'enfoncement avançant quelques pas.*)

O deſtinée affreuſe!
Où me conduiſez-vous?

LA COMTESSE (*courant à lui.*)

Dans mes bras, mon cher fils.

CHARLOT.

Vous! ma mere!

LE DUC.

Oui, ſans doute.

JULIE.

O ciel! je te bénis.

LA COMTESSE (*en le tenant embraſſé.*)

Oui, reconnai ta mere, oui, c'eſt toi que j'embraſſe.
Tu ſauras tout.

JULIE.

Il eſt bien digne de ſa race.

LE PEUPLE (*derrière le théâtre.*)

Vive le Roi! le Roi! le Roi! vive le Roi!

Digitized by Google

LE DUC.

Pour le coup c'eſt lui-même. Allons tous; c'eſt à moi
De préſenter le fils, & la mere & Julie.

LA COMTESSE.

Je ſuccombe au bonheur dont ma peine eſt ſuivie.

CHARLOT, *Marquis.*

Je ne ſais où je ſuis!

LA COMTESSE.

Rendons grace à jamais
Au Duc de Bellegarde, au grand Roi des Français...
Mon fils!

CHARLOT, *Marquis.*

J'en ſerai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jetter aux pieds d'un ſi bon maître.

CHARLOT *Marquis.*

Henri n'eſt pas le ſeul dont j'adore la loi.
(*Tout le monde crie.*)
Vive le Roi! le Roi! le Roi! vive le Roi!

Fin du troiſiéme & dernier acte.

Digitized by Google

TABLE

des Piéces contenues dans ce ſeptiéme Volume.

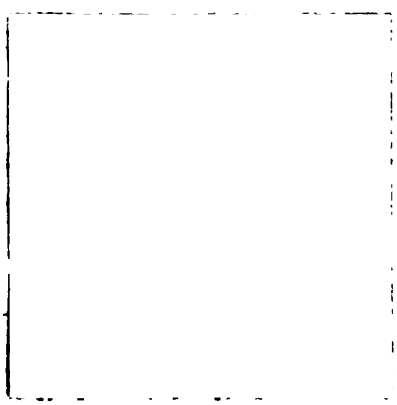
LE DROIT DU SEIGNEUR, *comédie.* page 3.
LA FEMME QUI A RAISON, *comédie.* . 111.
*Epître dédicatoire du traducteur de l'*ECOSSAISE *à Mr. le Comte de* Lauraguais. . . . . 167.
Lettre à Mrs, les Pariſiens. . . . . . 170.
Avertiſſement . . . . . 173.
Préface. . . . . . 176.
LE CAFÉ, *ou* L'ECOSSAISE, *comédie.* . 181.
PANDORE, *opéra.* . . . . . 257.
Avertiſſement ſur l'opéra de SAMSON. . . . . 290.
SAMSON, *opéra.* . . . . . 291.
Avertiſſement ſur LA PRINCESSE DE NAVARRE. . 331.
Prologue de la fête pour le mariage de Mr. le Dauphin. . 333.
LA PRINCESSE DE NAVARRE, *comédie-ballet.* 337.
Divertiſſement qui termine le ſpectacle. . . . . . 414.
Préface pour LE TEMPLE DE LA GLOIRE. . . 421.
LE TEMPLE DE LA GLOIRE. . . . . 425.
Préface de Mr. Fatema, *traducteur du drame de* SOCRATE. 464.
SOCRATE, *drame.* . . . . . 467.
CHARLOT, *ou* LA COMTESSE DE GIVRY, *piéce dramatique.* . . . . . 509.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

9 kg



Digitized by Google

Digitized by Google